

an
teodeg

1980

n° 61

Le n° 10 F.
 Abonnement 35 F.
 C.C.P. DUQUELZ BREIZ (Duché de Bretagne) 21.521.80 G PARIS

SOMMAIRE

- Arnel CALVE	La France est notre mère	Pg 3
-	In Memoriam	Pg 4
- Y. BOUESSEL DU BOURG	"La conjuration bretonne de 1791" d'Yves du Menga	Pg 5
- F. G.	En souvenir de John Millington Synge	Pg 7
- J. BRUCHET	Communiqué	Pg 8
- G.P.	"Le breton parlé" de Mériadeg Herriou	Pg 9
-	Guide Annuaire Culturel (C.N.CC)	Pg 10
- Patrick LE BESCO	"Symphonie Celtique" d'A. Stivell	Pg 11
- B. ALVES	Le chômage va en s'aggravant	Pg 12
- Dr. JAROMIR JERMAR	La Bretagne et le mouvement breton visé de Prague	Pg 13
- Paul GAIGNET	Voulons-nous faire crever la Bretagne ?	Pg 17
- Jean-Louis CALVE	"Musique Bretonne", bienvenue à un nouveau confrère	Pg 19

Les ouvrages, disques, revues dont il est fait mention, sont en vente à la
 Coopérative BREIZ (La Baule, Paris, Rennes)

AN TEODEG

Rédaction-Administration 14 rue Esther Cuvier LES LILAS
 Directrice de Publication Catherine LATOUR
 Rédacteur en Chef PAUL GAIGNET
 Couverture Michel CLEC'H

Périodique n° 32787
 Inscrit à la Commission Paritaire sous le n° 59064
 ISSN 0221 - 4644

REPRODUCTION AUTORISÉE SOUS RÉSERVE DE MENTION D'ORIGINE

Imprimerie ALIN 93-GAGNY

LA FRANCE EST NOTRE MÈRE

(Air connu dans l'armée française parbleu)

Le hasard des lectures ayant trait à l'Histoire des Bretons, montre "qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil", puisque, faisant preuve d'une inébranlable continuité, notre race, si race il y a, a eu, à travers les siècles, le même comportement masochiste que celui que l'on note aujourd'hui, et qui consiste à adorer la main qui rudoie.

Malgré les avanies de toutes sortes, les répressions multiples, les interdictions et les finies non recevoir sans nombre, les contraintes et obligations infinies dont leur "bretonnité" a fait les frais, beaucoup de nos compatriotes, puisque je ne vois pas par quel autre terme les qualifier, affichent et proclament un attachement indéfectible et une fidélité la plus exacte au pouvoir parisien qui, en bon conquérant, couche avec ses bottes dans le lit de la Bretagne depuis que ce dernier a été dressé, c'est-à-dire en 1532. Les mêmes ne reculent pas devant le désaveu formel, voire la haine la plus féroce à l'encontre des patriotes bretons : le dernier exemple n'est pas vieux, il ne date que de trente cinq ans !

Tous ces natifs d'Armorique actuellement désignés par le terme péjoratif de "francequillons" peuvent en tout cas avoir la satisfaction d'avoir eu de nombreux prédécesseurs. C'est ainsi que GILDAS (celui honoré à Rhys), dans son "de excidio et conquestu Britannia", ouvrage rédigé au cours du VI^e siècle, n'a pas de mots assez fleuris pour enchanter les conquérants de sa nation bretonne à tel point que son commentateur, le professeur Raymond FARAL du Collège de France, écrit en 1929, les lignes suivantes : "Oeuvre singulière, dont l'auteur donne à remâcher à ses compatriotes l'hermine des vices dont il les déclare atteints Il était Breton disent ses biographes et il est probable que c'est la vérité, mais sa famille avait dû accepter anciennement, comme on le voit accepter lui-même rétrospectivement, le fait de l'occupation romaine, qu'il considérait comme légitime Ce n'était pas de sa part une acceptation résignée : c'était une admiration active qu'il n'a pas besoin d'annoncer pour qu'on l'aperçoive et qui transparait comme malgré lui Les Romains savent gouverner, ils savent construire, ils savent se battre.... GILDAS applaudit à leur talent et à leur force."

Il était naturel qu'il désapprouvât chez ses compatriotes ce qu'il considérait comme contraire au loyalisme et, dans les conflits qui les mettaient aux prises avec les Romains, il se prononce toujours en faveur de ces derniers

Dans le même ordre d'idées qui n'a relevé les propos méprisants préférés en son temps par ABELARD, au sujet de la langue bretonne, ce qui, après tout, juste punition divine, rend parfaitement équitable sa fameuse mutilation qui le contraignit par la suite à respecter la vertu d'HERLOÛZE. Cette promesse édifiatrice à travers les siècles nous montre ensuite le Sieur DUGUESCLIN et son acolyte de OLISSON qui trahissent joyeusement leur Duc, donc la Bretagne, ce qui leur vaudra bien plus tard la sympathie de nombre de nos Bretons qui se sont empressés de donner à leurs rucs au à leurs places le nom de ces deux traîtres : "on est cocus, battu et on aime cela !"

Plus près de nous, en Janvier 1914 LEPREVRE, directeur d'un organe de presse (1) heureusement disparu en 1925, dénonçait dans ses colonnes les séparatistes, dont le Breton intrançaisant qu'était Camille LE MERCIER D'ERM se faisait le laudateur passionné dans une lettre ouverte sur "Les ori-

gines du nationalisme breton".

Avant d'en terminer, il me faut citer Morvan LEBESQUE qui, dans son célèbre ouvrage "Comment peut-on être Breton" plaint plutôt qu'il n'accuse les instituteurs publics, bientôt suivis par leur rivaux de l'Ecole privés, qui ont oeuvré et réussi à extirper la langue bretonne de la bouche et du coeur des enfants de Bretagne. Il est bon de souligner que la totalité de ces "pédagogues" étaient Bretons et qu'ils travaillaient au nom de la démocratie et de la liberté !

Après tous ces exemples, et il ne s'agit aucunement d'une liste exhaustive, hélas, y a-t-il lieu de jeter le manche après le coupé ? Non pas, car à côté d'un GILDAS on trouve un CEDWALLA et que la foule des PONT-KALLEG, Jeanne la Flamme et autres LE BALP compensent les fosssoyeurs de la Nation Bretonne.

Continuons donc le travail entrepris pour le pays.

Armel L'VE

(1) Il s'agissait de la "Pensée Bretonne" !!!

In Memoriam

Le 26 mars 1720, à la nuit tombée,

CLEMENT DE GUER DE MALESTROIT, Marquis de Pontcallec

LAURENT LE MOYNE, Chevalier de Talhouët

THOMAS DE MONTLOUIS

JEAN-FRANCOIS DU COUEDIC DE KERBLEREC

condamnés à mort quelques heures plus tôt par la Chambre Royale pour "crimes de lèse-majesté et de félonie", étaient décapités à Nantes sur la place du Bouffay et leurs dépouilles immédiatement enterrées dans l'église des Carmes "sans aucun son de cloche, ni chant d'église".

SOUVENONS - NOUS

Yves du MENGA - LA CONJURATION BRETONNE DE 1791
(Editions du Thabor - Rennes)

Pour l'état jacobin et ses séides, l'histoire est le squelette dans le placard. Il n'est pas de bon ton d'évoquer ses crimes. Elle ne peut paraître que travestie. On trouvera accolé une fois pour toutes à la Chouannerie l'épithète un peu simpliste d'"insurrection royaliste". Cela fait partie des idées reçues, revues et corrigées du Français moyen. Quant au nom même de celui qui en a été l'instigateur, qui en a monté les mécanismes comme un horloger de génie, on le cherchera en vain dans le Larousse des familles. Plus que jamais aujourd'hui nous assistons au règne du mensonge, de la Pête et de la nuit. Inutile d'aller dans les pays de l'Est pour trouver des équipes très officielles et largement subventionnées occupées à récrire l'histoire. Aussi saluons-nous aujourd'hui la parution de ce petit livre courageux, passionnant et sincère qui se lit en une soirée comme le plus merveilleux des romans, mais ce soir-là, vous n'éteindrez que bien tard votre lumière !

C'est sans doute la persécution religieuse et la conscription qui ont été les détonateurs de cette immense explosion de tout un peuple contre la tyrannie de la Révolution parisienne, mais ce mouvement n'eût été qu'une vague de colère impuissante et sans lendemain si un organisateur de génie, un stratège et un visionnaire n'en avait jeté les bases et préparé les cadres en fondant cette "Association Bretonne", véritable armée secrète dont les ramifications vont s'étendre même au delà de nos frontières. Sans cette "Association Bretonne", il n'y eût pas eu de Cadoudal, de Tinténiac ou de Bois-Guy, il n'y eût pas eu non plus de Charette et de Jean Chouan.

Armand Tuffin de la Rouërie était né à Fougeres le 13 avril 1759. Avec ce que la jeunesse bretonne compte de plus généreux à cette époque, il est enflammé d'enthousiasme pour les idées qui se font jour de liberté et d'égalité entre les hommes. En février 1777 il s'embarque à Nantes pour l'Amérique pour prendre part à la guerre de l'Indépendance des colonies révolutionnées contre le roi d'Angleterre. Guerre de l'Indépendance mais non pas guerre nationale à proprement parler ; bien plutôt guerre civile entre Anglais pour l'obtention de libertés fondamentales. Ce n'est que plus tard que ces Anglais séparés deviendront peu à peu autre chose, un autre peuple, un autre sang, une autre civilisation. Il est important de souligner que l'instigateur de la Chouannerie aura été un partisan de ces idées nouvelles telles que les définissent les constitutions des premiers états américains et notamment celle de la Virginie dont la fameuse "Déclaration des Droits" de la République Française n'est qu'un tardif plagiat. Il est important de le réaffirmer à la face de ces détracteurs qui voudraient nous le présenter encore comme le tenant de l'absolutisme, de l'obscurantisme, de l'écrasement des petits et des faibles. Héros de légende, à la tête d'un corps franc qu'il a recruté lui-même et qu'il entretient de ses propres deniers, Armand Tuffin, devenu pour les Américains le "Colonel Armand", va pendant six ans mener la vie dure aux Anglais "dans une guerre de partisans, de surprises et de ruses" où "les revers succèdent aux succès". Il étounera ses alliés "par son courage héroïque, son dynamisme et sa témérité". Le Colonel Armand ne rapportera pas seulement d'Amérique le titre de Brigadier-Général que Washington lui-même lui a conféré avec la célèbre Croix de Cincinnati, mais toute une stratégie nouvelle. Il utilisera cette expérience qu'il a acquise pendant la guerre américaine dans sa conception et sa préparation d'une autre guerre de libération qui sera celle de la Chouannerie.

Au cours des années 1790-91-92, il va grouper autour de lui "un nombre imposant d'affiliés, dont beaucoup d'une valeur et d'une audace incroyables, bien que parfois très jeunes, surtout les chefs", leur insufflera son idéal, leur inculquera les règles essentielles de sa stratégie et ces hommes nous les retrouverons tous un peu plus tard au cours de la guerre de la Chouannerie. Les buts de l'"Association Bretonne", La Rouërie les a fort bien définis lui-même, sont, avec la restauration de la monarchie en France, le rétablissement des libertés religieuses et de l'autonomie de la Bretagne, une autonomie renforcée, mais certains éléments vont déjà plus loin et pensent au retour à l'indépendance pure et simple, ce qui vaudra toujours aux Chouans la méfiance feutrée des Princes. L'armée bretonne avec ses auxiliaires angevins et poitevins devait marcher sur Paris à l'Ouest tandis que les Alliés, avec l'armée des Princes, l'investiraient par l'Est. On pouvait escompter le ralliement progressif d'une partie importante des populations libérées, écœurées par les excès de l'ennemi. On sait que ce projet grandiose ne put même pas recevoir un commencement d'exécution par suite de la retraite surprenante des Prussiens dans l'escarmouche du moulin de Valmy ; une des mâchoires de la tenaille avait brisé. Au milieu du désarroi général, La Rouërie refuse cependant de renoncer à la lutte : les Bretons agiront seuls et affronteront la Révolution. Mais, le 30 janvier 1793, le héros qui avait échappé à cent combats et d'innombrables guet-apens, traqué, proscrit, meurt de maladie et de faim, perte irréparable !

Certes, les idées qu'il a semées vont germer dans les esprits et, quand sonnera l'heure, les paysans révoltés trouveront les cadres qu'il a formés pour les mettre à leur tête, mais, parce qu'il ne saura jamais plus par la suite se donner un chef, un organisateur universellement reconnu et obéi, parce qu'aussi, sans doute, il n'aura plus une vision assez claire de ce qui fut sa raison d'être initiale, ce grand mouvement, en dépit de l'héroïsme stupéfiant de ses dirigeants comme de ses troupes, de toute une population mobilisée, va s'essouffler au cours des années sans jamais pouvoir déboucher nulle part, mal appuyé par les Princes français, personnages bien indignes de pareils dévouements et de pareils sacrifices qui, une fois revenus au pouvoir, se garderont bien de témoigner à la Bretagne à qui ils devaient tant la moindre parcelle de reconnaissance et de lui rendre la plus petite miette de ses libertés.

Yann BOUESSEL DU BOURG

Armand-Charles Tuffin, marquis de la Rouërie, est une des personnalités les plus attachantes de notre histoire. La plupart des ouvrages qui lui ont été consacrés sont malheureusement épuisés et ne peuvent être consultés que dans les bibliothèques. Signalons notamment "Le marquis de la Rouërie et la Conjuration Bretonne" de G. Lenôtre publié par la Librairie académique Perrin, en précisant toutefois que seules méritent de retenir l'attention parce qu'enrichies de notes abondantes et précieuses les premières éditions qui remontent au début du siècle ; les rééditions postérieures, dépourvues de notes, ne présentent qu'un intérêt considérablement amoindri. En cherchant un peu on trouvera encore en librairie "Le Colonel Armand, marquis de la Rouërie", de Job de Roince, publié en 1974 par les Editions Fernand Lanore, à Paris. Plus que celle de Lenôtre, cette dernière étude évoque ce qu'on pourrait appeler la "période américaine" de la Rouërie.

EN SOUVENIR DE JOHN MILLINGTON SYNGE

Dégelez Breiz est abonné à "Al Liamm", ce qui constitue une approbation tacite, mais "An Teodeg" reste curieusement muet sur le sujet quand il devrait avoir la langue bien pendue pour dire le bien qu'il pense de cette publication. Ronan HUON, son directeur, voudra bien me pardonner d'employer le français pour signaler en particulier l'étude présentée dans la livraison de janvier-février sous la signature de R. DELAPORTE : "John Millington Synge ha Breizh pe un dansell war vuhez John Millington Synge ha levezon Vreizh warnañ". Je souhaite en effet, que ceux de nos amis, qui, parce qu'ils s'estiment suffisamment familiarisés avec le breton écrit, sont rarement tentés de feuilleter une revue en langue bretonne s'attachent à lire ces quelques pages. C'est la meilleure approche que je connaisse de la vie et de l'œuvre d'un des plus grands écrivains irlandais de langue anglaise. Sans bénéficier de la notoriété qu'elle mérite, l'œuvre n'est pas tout à fait inconnue des francophones qui ont pu apprécier en traduction "Riders to the Sea" (A cheval vers la mer), "The Playboy of the Western World" (Le Baladin du Monde occidental) ou "Deirdre of the Sorrows" (Deirdre des Douleurs). En revanche, la personnalité de l'auteur demeure en France presque inconnue.

John Millington Synge est né à Dublin, en 1871, dans une famille protestante, d'origine anglaise, installée en Irlande depuis le XVIII^{ème} siècle. Il appartenait à l'"Ascendancy", à la classe des maîtres venus d'ailleurs, comme la comtesse Markiewicz, comme Sir Roger Casement, comme tant d'autres qui se dévouèrent à la cause irlandaise. Comme eux, il se sentait, pour reprendre l'expression de R. Delaporte, "un estren en e vrez". Par l'origine, la langue, la culture, la religion, le rang social, l'aisance, il se sentait un étranger dans son propre pays, l'Irlande des pauvres, des catholiques, des méprisés, l'Irlande des Irlandais, l'Irlande de son cœur. Toute sa vie, il se cherchera une identité à la fois personnelle et collective dans une quête qui le mènera en Allemagne, en Italie, à Paris mais aussi et surtout peut-être en Basse-Bretagne qui fut pour lui une révélation telle qu'il commença à apprendre le breton afin de mieux comprendre l'âme de notre peuple de même qu'il souhaitait passionnément s'imprégner de l'âme du peuple irlandais.

Lady GREGORY, Maud GONNE, Henri d'ARBOIS de JUBAINVILLE, Pierre LOTI, le docteur Charles PICQUENARD, Anatole LE BRAZ intervinrent, à des titres divers, dans la formation de J.M. Synge. Une mention spéciale doit être faite de William BUTLER YEATS qui rencontra Synge à Paris en 1896 et lui conseilla d'effectuer un séjour aux îles d'Aran qui, à trente milles à l'ouest de Galway, rejoignent de plein fouet sur leurs falaises la grande houle de l'Atlantique. On est en 1898. L'Irlande a fini par oublier les affres de la Grande Famine ; elle s'affaire maintenant à jeter les bases du renouveau culturel et politique qui doit aboutir, un quart de siècle plus tard, à la création de l'Etat Libre mais aussi à la partition du sol irlandais. J.M. Synge se laisse tenter par la recherche de l'authenticité irlandaise sur ce minuscule lambeau de la Gaeltacht que son isolement et sa pauvreté ont miraculeusement préservé de l'anglicisation qui sévit sur la grande île. La saugerie du décor, la rudesse des conditions matérielles d'existence, la simplicité des mœurs, la cordialité des rapports humains bouleversent l'écrivain qui livre au public deux œuvres admirables "Riders to the Sea" (1904) puis "The Aran Islands" (1907). Ces classiques de la littérature anglo-irlandaise étaient depuis longtemps introuvables en traduction française. Les Editions Maritimes et d'Outre-mer viennent de combler partiellement cette

lacune en publiant "Les Iles d'Aran". S'en réjouiront tous ceux qui aiment l'Irlande et spécialement ceux qui sont allés se saouler de vent sur le désert pétré des îles où les vaches, aujourd'hui comme hier, semblent brouter des cailloux tandis que leurs maîtres s'obstinent à égratigner l'océan dans un "cunrach" de toile goudronnée.

En 1909, alors qu'il s'apprête à faire une nouvelle visite à la Bretagne, J.M. Synge est terrassé par une maladie qui actuellement encore ne pardonne guère. Il n'a pas tout à fait trente-huit ans. Son œuvre est inachevée. Du moins peut-il, sans fausse vanité, se dire que cette terre sur laquelle ses ancêtres avaient débarqué en conquérants, il l'a, lui, noblement servie comme une patrie bien aimée.

P. G.

AL. LIAMM - P. LE BIHAN 16 rue des Fours à Cheux Saint-Servan 35400-Saint-Malo - abonnement annuel : 55 F.

John Millington SYNGE - LES ILES D'ARAN - Traduction française par Hubert COMTE - Editions Maritimes et d'Outre-Mer PARIS
prix : 35 F. environ.

APRES LE DERNIER PROCES F.L.B.

COMMUNIQUÉ

Le 11.2.80 a été remis, par mes soins, au Bureau du CONSEIL DE L'EUROPE un mémoire relatif à la procédure de la Cour de Sureté de l'Etat.

Ce Mémoire dénonce la procédure utilisée lors du dernier procès FLB qui contrevient notamment aux articles 5 alinéa 3 et 6 alinéa 1 de la Convention Européenne des Droits de l'Homme.

Ce recours exercé devant le Conseil de l'Europe sera sans doute déclaré irrecevable, l'Etat français refusant la ratification de l'article 25 de la dite Convention, qui autorise le recours individuel devant les instances juridiques européennes.

Toutefois, le dépôt de ce mémoire ne constitue pas un geste symbolique de protestation. Devant la dégradation rapide des libertés en France, il veut être le premier élément d'une action tendant à mieux assurer la protection des libertés individuelles notamment par l'harmonisation de la législation du citoyen dans l'espace européen.

A ce titre, il vise un double objectif :

a/ Alerter l'opinion du danger que représente une juridiction dépendant du pouvoir politique.

b/ Inviter les parlementaires européens à engager immédiatement le processus devant rendre accessible aux ressortissants de l'Etat français le droit de requête individuelle près des instances juridiques européennes, dont bénéficient les ressortissants des autres pays membres de la Communauté.

J. BRUCHET

Mériadeg HERRIEU - **Le Breton Parlé**
(Edition Bleu Brug Bro Gwened, 1979 - env. 55 F.)

En 1974, Mériadeg Herriou publiait un petit livre, "Le breton du Morbihan vannetais" qui était une adaptation de l'excellente méthode pour débutants qu'est "Le breton par l'image" de Visant Saité. Ces deux ouvrages, examinés côte-à-côte, constituent sans doute le document le plus précis montrant à la fois l'originalité des parlers bretons et leur profonde unité, longtemps masquée par les principes graphiques du vannetais écrit d'une part, du léonard écrit d'autre part. Le malheur fut, pour la langue bretonne, qu'à la période prémoderne, disons celle qui commence au XVIIème siècle par les missions des jésuites, ce furent les parlers les plus discordants, ceux du nord-ouest et ceux du sud-est, qui servirent de norme littéraire ; ce furent ces cantons qui produisirent le plus grand nombre de missionnaires et prêtres zélés, auteurs d'innombrables ouvrages de dévotion aujourd'hui parfaitement illisibles et souvent passablement ridicules, mais qui maintinrent un semblant de culture écrite dans les campagnes bretonnantes. On ne regrettera jamais assez qu'un centre "culturel" ne se soit pas installé dans la région de Carhaix, par exemple, où se parlait une langue moyenne. Quoi qu'il en soit, il nous faut bien partir de ce qui est.

Si on met à part le grand mouvement de résurrection littéraire de Gwalarn et ce qui en découle, il est manifeste que c'est en Vannes qu'on a le plus et, bien souvent, le mieux écrit le breton populaire et des écrivains comme Le Joublois, Guillaou Heneu, Herriou (auxquels je ne réusds à adjoindre Kallou, beaucoup trop surestimé de tous ceux qui ne savent pas un mot de breton parce qu'il fut surtout lu en français !) mériteraient d'être beaucoup mieux connus qu'ils ne le sont du public breton (qui se dit) lettré, et qui, la plupart du temps ne considère que le "KLT".

Or, comme le dit fort bien Mériadeg Herriou : "Personne ne peut prétendre connaître vraiment la langue bretonne, s'il ignore le vannetais". C'est pourquoi, il a voulu compléter son précédent manuel par "Le breton parlé". Celui-ci comprend trente-cinq leçons, avec un court texte de base et de nombreux exercices, très bien choisis pour refléter les principales difficultés. On ne fera qu'un petit reproche, c'est de n'avoir pas pensé davantage à celui qui est contraint d'apprendre seul en donnant une clé des thèmes, encore que ceux-ci reflètent des structures préalablement apprises. Une part très importante de l'ouvrage (p. 252-386) constitue en fait une anthologie des auteurs, prosateurs et versificateurs, vannetais du XIXème et surtout du XXème siècle. Parfois, on le regrettera, quelques tournures ont été remplacées par d'autres, jugées --bien à tort-- "plus bretonnes" par l'auteur. Cela est sensible particulièrement dans les textes de Le Strat (Stevan Kerhoet), cf. p. 269-71 p.ex

Le "supplément grammatical" (pp. 194-250) est intéressant, mais bien peu rigoureux ! Les comparaisons avec l'anglais ne sont, évidemment, pas du tout pertinentes (pp. 196s.) et la terminologie, fondée sur la grammaire latine a un petit air vieillot. Comme pas mal de ses prédécesseurs, l'auteur n'a pas compris que la forme *bezen*, etc. (p. 220) n'était nullement un "imparfait d'habitue" (inexistant en W. où il aurait été **been*), mais un irréel, du type de *kezzen* (cf. l'emploi consuetudinal usuel de *bijen* en KLT). Les idiotismes (p. 242-250) ne sont tels que par rapport au français et on regrette que l'auteur fasse appel à de vieux clichés comme "le génie de la langue" et autres billevesées plus ou moins celtomaniaques

Ces quelques réserves n'empêchent pas ce manuel d'être, de loin, le plus intéressant et le plus complet qui ait été écrit sur le vannetais par un littérateur moderne. Il a l'avantage d'avoir été conçu par quelqu'un qui l'a

toujours pratiqué de façon vivante sous la sage direction des meilleurs maîtres qui aient pu se trouver, son père Loeiz Herrieu et sa mère Loeiza ar Meliner, sans qui la revue Dihunamb n'aurait pu exister. Ajoutons, pour terminer, que les illustrations de Joël Sevellec sont plaisantes et que Mériadeg Herrieu égaye son livre de photographies de bien belles filles (dont il omet, hélas, de donner le numéro de téléphone !).

G. P.

GUIDE ANNUAIRE CULTUREL

Centre Nantais de Culture Celtique - 52 rue du Marchix 44000 NANTES
En vente à la Coop BREIZ - 20 F.

Fondé en 1972, le Centre Nantais de Culture Celtique rassemble neuf associations culturelles du Pays Nantais et garde un contact étroit avec plusieurs autres pour faire un total de probablement douze ou quinze groupes, ce qui n'est déjà pas si mal. Le C.N.C.C. aurait pu, à l'exemple de tant d'autres organismes, n'avoir d'existence que sur le papier. Il s'en faut. Animation, coordination, information sont les axes du travail du C.N.C.C. et cette information déborde largement les limites de la Loire-Atlantique.

A preuve, le GUIDE ANNUAIRE CULTUREL publié en Décembre dernier. Un véritable monument. Tout ce qui est utile à un animateur de groupe breton et plus généralement à un militant breton s'y trouve rassemblé. Listes des bagadoù, des cercles, des auberges de la jeunesse, les musées, bibliothèques, périodiques, maisons d'édition, tout vous dis-je, ou presque tout.

Des erreurs, des omissions, il s'en trouve probablement, mais, pour les dénicher, il faudrait l'érudition et la patience d'un chartiste, c'est-à-dire les qualités déployées par l'équipe qui a réalisé ce Guide sous la direction de Bernard LE NAIL. Je n'ai ni l'une, ni l'autre et me contenterai d'adresser aux auteurs et à l'éditeur mes sincères remerciements et mes chaleureuses félicitations.

Fin de "SYMPHONIE CELTIQUE" (P. LE BESCO)

Alan Stivell est vraiment devenu un chanteur de variété allant là où il sait qu'il plaira, et lançant ses productions à cor et à cri (lui ou la maison de disques) car, on l'a vu, la publicité sur ce disque est énorme. Alan Stivell a voulu changer (pensons à ses deux premiers disques) ce qui en soi est louable mais dans une voix qui l'est moins.

Patrick LE BESCO

"SYMPHONIE CELTIQUE" d'ALAN STIVELL

Il serait tout d'abord intéressant de citer l'argument d'Alan STIVELL sur son nouveau disque :

"J'ai voulu exprimer de manière superposée, trois tensions qui me sont qu'une au fond de nous : la tension individuelle du dépassement de soi, la tension communautaire vers la société idéale, la tension universelle vers l'absolu, l'infini, Dieu.

Ensuite j'ai essayé d'évoquer, comme en rêve, cette harmonie parfaite, il faut bien l'entrevoir (pauvres êtres relatif que nous sommes), pour trouver l'eau claire qui nous donne la force d'avancer."

Ces rapports métaphysiques étant assez subjectifs on se contentera d'analyser l'aspect musical de cette "triple tension".

On peut considérer la musique d'Alan Stivell de deux manières différentes : d'abord en se plaçant dans l'optique variété, auquel cas Alan Stivell produit de l'excellente variété, mais avant les catégories il y a la musique et tout doit se voir de cette façon.

Il y a dans cette "SYMPHONIE CELTIQUE" trois catégories de morceaux :

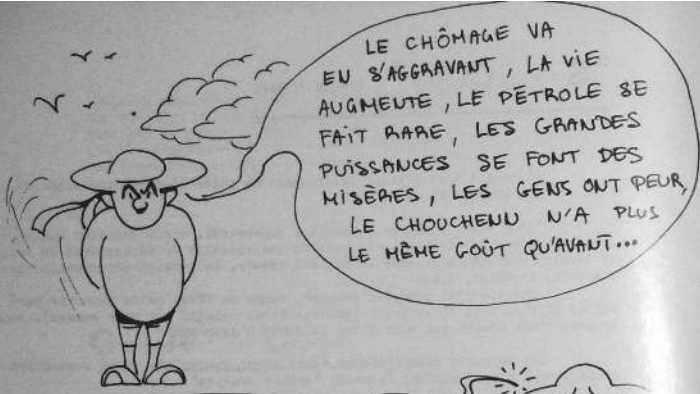
a/ les airs populaires celtiques arrangés par Alan Stivell ; Alan Stivell s'imagine, comme beaucoup, qu'en jouant tel quel un matériel populaire et en rajoutant par dessus (ou par en-dessous) une instrumentation rock on fait évoluer la musique, ou que l'on fait un "mariage". Écoutez les mariages musicaux réussis : "Ragtime" de Stravinsky ; les deux concertos pour piano de Ravel, "Camina Burana" de Carl Orff etc ... Ils ont tiré la substance des musiques qu'ils voulaient "marier" et ils ont fait quelque chose qui n'était ni l'un ni l'autre. Chez Alan Stivell on a l'impression qu'un gosse s'est amusé à un collage ; on a par exemple, un pibroch écossais joué tel quel et collé à des instruments rock ; il aurait été plus intéressant de prendre le principe du pibroch (un thème suivi de six variations de plus en plus compliquées sur ce thème) et de faire autre chose avec : la tradition aurait été maintenue et on aurait du neuf.

b/ les airs indianisants : les Américains n'osent même plus en mettre dans leurs navets orientaux. Tous les clichés rapidement assimilables par les occidentaux y sont : long détours vocaliques, chœurs féminins lancinants, piano intant inlassable la même note afin d'imiter le tam-tam. Les BEATLES avaient tentés la même chose avec plus de succès ; mais ils avaient fait auparavant des stages musicaux aux Indes. Olivier Messiaen a lui aussi tenté le mariage musical avec les Indes, il a fait des recherches sur les modes indiens et a fait quelque chose de différent. Et puis enfin, pourquoi écrire de la musique orientalisante sous prétexte que les textes sont orientaux ?

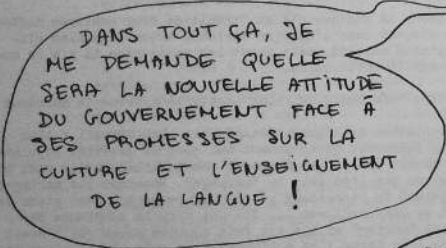
c/ Cette série est composée de morceaux classants, là on se croirait dans la guimauve Hollywood/Gary COOPER avec violons sirupeux et chœurs (coeurs) lancinants ; très peu d'accords et toujours les mêmes combines qui reviennent.

Il y a quelques courts moments presque intéressants à la harpe : ce ne sont malheureusement que des introductions à rien du tout. Alan Stivell nous fait encore le coup du collage harpe/cris d'oiseaux.

(suite pg.10)



LE CHÔMAGE VA
 EU S'AGGRAVANT, LA VIE
 AUGMENTE, LE PÉTROLE SE
 FAIT RARE, LES GRANDES
 PUISSANCES SE FONT DES
 MISÈRES, LES GENS ONT PEUR,
 LE CHOUCHEU N'A PLUS
 LE MÊME GOÛT QU'AVANT...



DANS TOUT ÇA, JE
 ME DEMANDE QUELLE
 SERA LA NOUVELLE ATTITUDE
 DU GOUVERNEMENT FACE À
 SES PROMESSES SUR LA
 CULTURE ET L'ENSEIGNEMENT
 DE LA LANGUE !



BÔJOUR,
 CHER AMI !



LA BRETAGNE ET LE MOUVEMENT BRETON
 VUS DE PRAGUE

Sous le titre **NÁMORNÍ PEVNOST**, les Editions Odeon, de Prague, ont publié, en 1974, une traduction en langue tchèque du célèbre roman de Michel MOHRT, "La Prison maritime", dont certains personnages, on le sait, sont des "autonomistes" qui vivent des événements où la fiction emprunte à la réalité. **NÁMORNÍ PEVNOST** est vendu 22 couronnes, environ 22 francs. Le tirage était de 6.000 exemplaires, ce qui, en Tchécoslovaquie, est mieux qu'un chiffre moyen surtout pour un roman étranger. Afin d'aider le lecteur tchèque à comprendre l'intrigue, l'éditeur a complété le texte de Michel Mohrt par une note rédigée par le Dr. Jaromir JERMAR sur la Bretagne et le mouvement breton. Nous en donnons ci-dessous la traduction intégrale. Il nous paraît intéressant, en effet, de présenter dans *An Teodeg* le point de vue d'un universitaire tchèque, communiste orthodoxe par surcroît. Le Dr. Jaromir JERMAR possède son sujet. Il ne se borne pas à signaler la distinction, délibérément ignorée en France mais classiquement reconnue dans tous les pays de l'Est, entre citoyenneté et nationalité, il a aussi parfaitement saisi l'hétérogénéité d'origine des peuples vivant en France que vient encore diversifier et accroître la politique d'immigration menée depuis plusieurs années, enfin, sur la Bretagne, le mouvement breton, les langues celtiques, on aimerait que ses connaissances soient partagées par un plus grand nombre de nos compatriotes. Bien évidemment, comme tout bon marxiste, il confond ou feint de confondre lutte nationale et lutte socio-économique. Il présente du combat breton une interprétation tendancieuse ou même fautive que nos lecteurs n'auront aucun mal à rectifier. Leur indulgence lui sera même sans doute acquise en remerciement de la note comique involontairement fournie "in fine" par l'affirmation que le meilleur défenseur des libertés bretonnes est le Parti Communiste Français.

P. G.

REMARQUES SUR LA QUESTION NATIONALE BRETONNE

Dans l'inconscient des lecteurs tchèques -et pas seulement des Tchèques-, la France est liée à l'idée d'un état unifié, aussi bien au point de vue de la langue que de la nationalité : en effet le concept politique de "nation" est lui-même un produit de la Révolution Française et le terme de "nationalité" signifie encore aujourd'hui, en français, aussi bien la nationalité proprement dite que la citoyenneté. La réalité est pourtant tout à fait différente : la France est certes l'état des Français, mais aussi d'un certain nombre d'autres groupes et minorités nationales qui furent soumis, durant leur histoire, à la pression de la nation française et qui, ou bien y succombèrent (linguistiquement), ou bien se francisèrent totalement. Il s'agit, au nord de la France, de la Flandre (dans la région de Dunkerque et de Hasebrouck), des Allemands en Alsace et en Lorraine, au sud des Catalans dans la région de Perpignan et des Basques dans la région de Biarritz. Sont également différents, d'un point de vue linguistique, les Corses, bien que ce soit une erreur de considérer le corse comme une langue indépendante (il existe cependant un mouve-

ment pour l'autonomie de la Corse et pour la renaissance de la langue corse). Le provençal, langue dotée d'une riche tradition littéraire, est tombée au rang de simple dialecte, même s'il est parlé dans tout le sud de la France. D'autre part, il existe en France une quantité importante d'émigrés, qui constituent souvent des communautés denses : ainsi, environ 100.000 Polonais et Slovaques, plus d'un million d'Arabes, environ deux millions d'Espagnols, de Portugais et d'Italiens. Leur nombre est en augmentation, par suite d'un accroissement constant de l'immigration de travailleurs étrangers.

Dans cette mosaïque de nations et de minorités nationales, une place importante est occupée par les Bretons, habitants de la partie la plus occidentale de la France, au bord de l'Océan Atlantique, pays d'une beauté pittoresque qui a inspiré un certain nombre de saints, entre autres le Tchèque ZRZAVY. C'est également un pays extrêmement pauvre, qui depuis longtemps ne réussit plus à nourrir ses habitants, pour la plupart des pêcheurs et de petits paysans, un pays dépourvu d'industrie importante et d'un réseau de moyens de communications convenable, qui de plus a été durement éprouvé par la Seconde Guerre Mondiale, au moment du débarquement des troupes alliées. Par la suite, ce pays attira l'attention de l'opinion publique en Europe, dans les années 1966-1969, par les activités terroristes de l'organisation nationaliste bretonne Front de Libération de la Bretagne (FLB), qui gagnèrent en importance au point que le Président DE GAULLE fut contraint d'intervenir personnellement.

L'histoire de la Bretagne et des Bretons est fort complexe, aussi bien au plan linguistique que politique et se distingue du développement des nations et des États nationaux dans l'Europe centrale et orientale. Déjà, lors de l'incorporation de la Gaule dans l'Empire romain, la partie occidentale de la presqu'île bretonne, ce qu'on appelle l'Armorique, s'opposa longtemps à la pression romaine et vit surgir plusieurs soulèvements contre les Romains. Après la chute de l'Empire romain, l'Armorique subit l'invasion de tribus celtiques venant de Grande-Bretagne, qui s'y fixèrent. Il s'agissait de tribus qui n'avaient pas été soumises à la romanisation et qui avaient conservé leur propre langue celtique. Elles n'avaient pas été touchées non plus par l'invasion des Anglo-saxons en Grande-Bretagne vers les années 450 de notre ère, invasion qui amena, par la suite, la formation de la langue anglaise et repoussa les langues celtiques vers l'Irlande et le nord de la Grande-Bretagne. La Bretagne, jusqu'à la fin du VIII^{ème} siècle, resta indépendante de l'Empire franc. Au temps de CHARLEMAGNE, elle était un duché indépendant lié à la France par de libres accords. Ce n'est qu'en 1490 qu'elle fut plus étroitement reliée à la France par le mariage de Charles VIII avec ANNE DE BRETAGNE : elle fut réunie définitivement à la France en 1532 par FRANÇOIS I^{er}.

La langue bretonne appartient au rameau brittonique des langues celtiques, auquel appartiennent également le gallois, le cornique (Cornwall, cette langue a aujourd'hui disparu). Au deuxième rameau des langues celtiques, le rameau gaélique, appartiennent l'irlandais, l'écossais, et le manx, langue parlée dans l'île de Man.

Le destin de la langue bretonne est analogue à celui des autres langues celtiques, qui disparaissent peu à peu. Déjà à l'époque du Duché indépendant, le latin et, plus tard, le français, avaient écarté le breton des documents officiels. Ce processus se renforça après l'union de la

Bretagne à la France et le breton disparut entièrement des relations officielles, tandis que la plupart des villes, parmi lesquelles les plus importantes de Bretagne, Nantes et Rennes, devinrent des villes purement françaises. Le dernier coup fut porté à la langue bretonne par l'introduction de l'enseignement obligatoire, dans les années soixante-dix du siècle dernier, du fait que l'enseignement se faisait uniquement en français. Actuellement, le breton n'est enseigné nulle part et la jeune génération ne le pratique pas, même si elle se considère comme bretonne (il en est de même avec les Écossais en Grande-Bretagne). Comme les statistiques françaises ne tiennent pas compte des nationalités, il est malaisé d'évaluer le nombre des Bretons : d'après les estimations des nationalistes bretons, la langue bretonne est parlée par environ 800.000 personnes. Le chiffre doit être en réalité beaucoup inférieur. Le développement et l'expansion bretonne sont également gênés par le fait qu'elle n'a pas formé de langue littéraire unifiée, qu'il n'existe pas de littérature bretonne écrite (en dehors de quelques recueils populaires) et que les intellectuels bretons - y compris les dirigeants des mouvements autonomistes - dans leur majorité parlent le français et ignorent tout à fait le breton.

Quelles sont donc les racines du séparatisme et de l'autonomie bretons ? La Bretagne, depuis toujours, est l'une des régions les plus pauvres de la France. À l'époque où la pêche et la petite agriculture suffisaient à nourrir la majeure partie de la population, l'écart économique n'était pas aussi évident. Mais lorsque la France devint une puissance industrielle, l'écart entre le centre industriel et économique et la Bretagne, sous-développée, s'accrut dans des proportions énormes. La Bretagne se vida de ses habitants ; aujourd'hui encore près des deux tiers des Bretons vont chercher du travail dans d'autres régions de la France. Aucun des gouvernements de la France - à l'exception du gouvernement du Front Populaire - ne prit en considération les demandes légitimes des Bretons en ce qui concerne le développement de l'industrie, de l'agriculture et du commerce en Bretagne : on peut ici à juste titre parler d'un colonialisme intérieur exercé par les pouvoirs centraux de Paris, qui accordaient la préférence à l'émigration des forces de travail bretonnes dans d'autres régions de la France, plutôt qu'à l'industrialisation de la Bretagne et à la modernisation de l'agriculture et de la pêche.

C'est dans cette situation que surgit, de façon naturelle, le mouvement séparatiste, à la tête duquel se trouvait la bourgeoisie bretonne, conservatrice, cléricale, et incapable de s'orienter dans la complexité des problèmes nationaux, politiques et économiques. La confusion idéologique et le manque de clarté dans les questions essentielles des programmes - fort bien saisis par le roman de MOHRT - furent cause que les séparatistes bretons s'appuyèrent aussi bien sur l'idée du panceltisme (union de toutes les nations celtes et formation d'une langue celtique unifiée - mouvement suscité par la formation d'une Irlande indépendante où le gaélique d'Irlande devint, pour la première fois dans l'histoire, langue officielle), que sur un catholicisme cléricale compris comme "idéologie nationale" des Bretons et des Celtes (motivé pour ce qui concerne le catholicisme des Irlandais en face des Anglais protestants, mais absurde dans la France catholique), et inopinément alternativement vers un détachement de la Bretagne et de la France, ou vers un autonomisme modéré, réclamèrent une autarcie économique ou au contraire une aide économique à la Bretagne de la part des pouvoirs centraux. Il est caractéristique de la confusion des idées à l'intérieur de ce mouvement qu'à côté de l'organisation catholique BLEUW-BRUG (fleur de bruyère), fondée en 1905 par l'abbé FERROT et défendant "les traditions fondamentales de la Bretagne catholique", fut fondée à cette époque l'organisation du SCHERED et

plus tard de la BREURIEZ SPEED (Renaissance spirituelle), qui voulait faire renaître la religion druidique, le calendrier et les fêtes celtiques et écarter "l'ascétisme chrétien et le cléricisme papiste". Il n'est donc pas surprenant que le Parti National Breton, qui surgit en 1932 en remplacement du Parti Autonomiste Breton, acquit progressivement une idéologie fasciste et des méthodes de lutte terroristes, et, durant l'Occupation allemande, collabora ouvertement avec les nazi qui -comme partout en Europe- soutenaient les mouvements séparatistes. Même si la très grande majorité des Bretons soutint la résistance contre les Allemands et participa activement aux combats lors du débarquement des troupes alliées en France, il n'en reste pas moins après la guerre, chez une grande partie des Français, une certaine rancune à l'égard du Mouvement breton, qui fut la cause d'une attitude de refus même à l'égard des revendications bretonnes justifiées. Tout ceci mena, dans la deuxième moitié des années soixante, à un resurgissement du mouvement nationaliste, issu, d'une part, des traditions de l'organisation terroriste GWENN HA DU (Blanc et Noir), d'autre part des traditions respectées du parti national breton fasciste. Il s'agit du Front de Libération de la Bretagne (FLB), déjà mentionné, dont le père spirituel était Yann GOULET, condamné à mort après la guerre pour collaboration avec l'occupant, qui échappa à l'exécution en s'enfuyant en Irlande. Cette organisation commit un certain nombre d'actions terroristes et d'attentats, qui coûtèrent la vie de plusieurs personnes innocentes : mais elle ne réussit pas à donner de propositions positives en vue d'une solution de la question bretonne.

Il existe pourtant un programme clair pour la renaissance nationale et sociale de la Bretagne : c'est la position du Parti Communiste Français, qui a pris parti en faveur des revendications légitimes de toutes les nationalités de France, y compris des Bretons. Au début des années trente, l'instituteur communiste Yann SCHIER avait fondé la revue AR PALZ, dans laquelle il exposait un programme de renaissance nationale, politique et sociale de la Bretagne. SCHIER refusait les plans aventureux des séparatistes et les actions terroristes des nationalistes bretons comme dissimulant les éléments exploités et fascistes de la bourgeoisie bretonne et dressait en face d'eux l'exemple de l'Union Soviétique qui avait réussi à unir renaissance des nations et des nationalités et libération sociale. "Si nous réclamons l'introduction de la langue bretonne dans l'enseignement, écrivait SCHIER en 1934, si nous réclamons pour le peuple breton le droit, que réclamait déjà BEBEL, pour chacun d'être instruit dans la langue de ses pères, c'est uniquement parce que nous voulons préparer la renaissance culturelle du peuple breton et, par là, la révolution sociale de demain." SCHIER mourut en 1935 et son enterrement, auquel fut présent le secrétaire général du Parti Communiste Français, Marcel CACHIN (lui aussi originaire de Bretagne), donna lieu à une grande manifestation des forces progressistes du peuple breton. Les désirs de SCHIER n'ont toujours pas obtenu satisfaction, de sorte que la lutte du peuple breton pour l'égalité nationale, politique et économique est devenue, dans de nouvelles conditions et dans un nouvel environnement, une fois encore une lutte pour une transformation politique et économique sociale de toute la France.

Dr. JAROMÍR JERŠÁK

(1974)

VOULONS-NOUS FAIRE CREVER LA BRETAGNE ?

Voici un jeune auteur qui lance son premier livre. Avec quel soin il a rédigé son texte, choisi la typographie, relu les épreuves, discuté la maquette de couverture ! Maintenant, c'est au lecteur de juger. Encore faudrait-il que le lecteur fût touché. Or, le jour de la présentation de l'ouvrage dans une librairie, l'éditeur livra vingt exemplaires, je dis bien VINGT, pas un de plus et encore le libraire dut-il courir dare-dare chez un de ses amis pour les faire passer au masticot car l'imprimeur ne les avait pas rognés. L'auteur est Breton, l'imprimeur et l'éditeur le sont aussi.

Dans la livraison de décembre d'"AN TRODEG", Jacqueline Le Cuen, à ma demande, avait exposé ses conceptions sur la présentation des danses bretonnes. L'article, avec quelques coupures, est repris dans le numéro de février d'un magazine culturel. Je suis ravi pour l'auteur que le nombre de ses lecteurs soit multiplié par vingt ou trente. Je le suis moins pour le responsable de cette revue qui, s'il a pensé à recueillir l'avis de Jacqueline Le Cuen, a par contre oublié de mentionner l'origine de l'article comme de prendre contact avec la directrice de notre bulletin ou son rédacteur en chef.

Il faut croire qu'"AN TRODEG" est lu par d'autres que la dactylographe qui tape les textes, ce qui fait tout de même bien plaisir. Toujours dans ce numéro de décembre était brièvement présentée l'étude qu'André-Georges Hamon a consacrée à Maripol. L'article était-il bon ? Un homme au moins l'a jugé tel puisque ce papier a été repris en Janvier par une feuille bretonne dont le tirage, m'a-t-on dit, serait de 100.000 exemplaires. Cette fois encore, je m'en réjouis pour Maripol et pour A.G. Hamon, mais je pense n'étonner personne en précisant que le directeur de cette publication ne m'a pas envoyé une ligne pour me signaler qu'il avait trouvé mon "ours" à son goût et avait pris la liberté de l'utiliser.

Il y a quelques semaines, je reçois d'un ami un appel téléphonique à propos d'un renseignement que je l'avais prié de me fournir. Le problème réglé, il me demande tout à trac : "Savez-vous s'il existe un autre GAIGNHEF dans le mouvement breton ?" Je lui réponds qu'à ma connaissance je suis le seul spécimen de la tribu embarqué sur la galère. Explication : un article, fort élogieux, semble-t-il, venait de m'être consacré dans une revue en langue bretonne. C'est ainsi, par une variante armoricaine du célèbre téléphone arabe, que je l'ai appris et pas autrement car vous pensez bien que ni l'auteur de l'article, ni le directeur de la revue ne se sont souciés de me demander mon avis.

Un chanteur, maintenant. Breton, il a dû aller travailler en Suisse. Ce sont des choses qui arrivent plus souvent qu'on ne croit. Il passe avec un éditeur breton un accord pour enregistrer son premier disque. Quand il se présente au jour convenu, c'est pour trouver le studio occupé par un autre artiste. Ecosuré, il retourne en Suisse jurant qu'on ne l'y reprendrait plus. Son disque portera le cachet "made in Switzerland".

Qu'il se console, cela lui évitera de connaître la mésaventure d'un groupe de musiciens dont le disque fut distribué au aux disquaires qui ne reçurent que quinze jours plus tard la pochette d'emballage. L'éditeur est Breton, bien entendu.

Chaque semaine que Dieu fait nous vaut une moisson d'histoires de ce genre. Nous y sommes tellement habitués que nous n'y prêtons même plus attention et il faut les rassembler en gerbe pour que cela nous paraisse gros. Encore suis-je certain que des camarades me reprocheront de l'avoir fait parce que toujours, à les entendre, il conviendrait de jeter un manteau sur la nudité du vieux Moé en train de couvrir une maîtresse cuite. Certes, moi aussi je bénéficierais de cette indulgence parce que, moi aussi, je me suis certainement comporté plus d'une fois comme ceux que je viens d'évoquer. Je refuse néanmoins d'accorder, au nom de la solidarité bretonne, le bénéfice du camouflage à ceux qui précisément ignorent ce que devrait être cette solidarité.

Dans les anecdotes que j'ai contées s'agit-il d'oubli, de négligence, d'incurie, de désinvolture, de grossièreté, de gouâterie ? Je me refuse, pour ma part, à trancher et à qualifier. Le plus triste c'est que probablement certains ont cru bien faire et restent convaincus d'avoir agi au mieux. Je tiens cependant à redire après tant d'autres que la cause profonde de notre lent dépérissement résulte de cet égoïsme exacerbé qui aggrave l'autre ou ne consent à le reconnaître que pour le mépriser ou l'oublier. Si nous ne réussissons pas à nous guérir de cette maladie, nous mourrons tous. En tant qu'individus, personnes physiques ? Certainement non. En tant que cellule d'une personne morale collective ? Certainement oui. Si nous entendons que la Bretagne soit autre chose qu'une simple référence historique, il importe que soit maintenue une collectivité de ceux une communauté entre ceux qui s'honorent de porter le nom de Breton. Cela nécessite-t-il que nous devions nous reconnaître d'accord sur tout ce qui est contraire de tout ? Absolument pas et c'est heureux : l'existence nous paraîtrait mortellement ennuyeuse si nous étions condamnés à ne chanter qu'un seul "credo" dans la même chapelle. En revanche, cela implique que nous conservions les uns pour les autres un minimum de respect, de déférence, de compréhension et -pourquoi pas ?- d'estime et de sympathie.

Il est des livres dont l'unité ne tient qu'au fil de la reliure. Il est des peuples dont l'unité ne tient qu'à des carcans administratifs. C'est aujourd'hui le cas du "peuple belge" qui comprend en réalité trois ethnies. C'était hier le cas du "peuple espagnol" dont nous voyons les diversités s'affirmer dès lors qu'elles peuvent s'exprimer. Notre cas est différent. Aucune loi, aucun statut, aucun usage, rien, absolument rien n'oblige à se dire Breton quelqu'un qui est né dans un des cinq départements bretons. Nous sommes Bretons non pas parce qu'on nous contraint à l'être mais parce que nous consentons à l'être ou que nous voulons l'être. Si depuis 1789, date de la disparition des États et du Parlement de Bretagne, il existe encore une Bretagne, c'est que les Bretons ont conservé, dans l'ensemble, la conscience d'appartenir et, pour certains, la volonté d'appartenir à une communauté. Il est donc essentiel que nous ne fassions rien qui puisse mettre en question cette solidarité élémentaire. Rassemblés, nous sommes la Bretagne. Isolés, nous ne sommes rien.

"C'était un grand peuple. Il aurait pu le rester ou le redevenir. Il s'est condamné lui-même à n'être qu'un ramassis de bâtards misérables privés de leur nom de famille."
Voici ce qu'on pourra dire de nous dans peu d'années si nous persévérons dans nos errements. Il est grand temps de nous ressaisir sinon la Bretagne va crever. Par notre faute.

PAUL GAIGNET

"MUSIQUE BRETONNE"

BIENVENUE À UN NOUVEAU CONFÈRE

Décembre 1979 : numéro zéro de "MUSIQUE BRETONNE" qui expose ainsi son but : "... un journal d'information sur la musique chantée ou instrumentale". Cette revue est réalisée à l'initiative de l'Association bien connue "Sonerien ha Kanerien Breizh" et l'organisation "Dastum" dont le but est, rappelons-le, de conserver notre patrimoine oral et musical par le collectage et l'animation de la vie culturelle locale.

La naissance d'une nouvelle revue bretonne ne peut être qu'un heureux événement et en tant que telle souhaitons que les meilleures fées de Brocéliande aient présidé la naissance de l'enfant. Celui-ci aura quatre mois quand ces lignes paraîtront dans An Teodeg et je me contenterai donc de faire quelques commentaires sur le premier numéro de "Musique bretonne".

En ce qui concerne la forme je noterai d'abord le petit format de la revue, trop petit sans doute, mais le papier est si cher, alors acceptons-le ainsi. Par contre je pense que l'on aurait pu utiliser dans certains cas des caractères un peu plus gros ou en tout cas un peu plus lisibles ; des modifications faciles peuvent être faites en ce sens. Je ferai une dernière critique en ce qui concerne les formats utilisés. C'est ainsi qu'à la dernière page de la revue figure une excellente carte des cornemuses d'Europe. Malheureusement la dite carte est trop petite et les nombres qui repèrent les lieux d'origine des cornemuses se chevauchent ce qui rend difficile le repérage exacte des régions ou pays envisagés.

Ceci dit, il ne faut pas trop s'attacher à la forme ; les moyens de la presse bretonne sont faibles et il serait vain de réclamer des papiers de luxe, de la couleur ou de l'imprimerie fine.

Pour le fond, ce numéro étant le premier, une grande partie des articles est consacrée à l'exposition des buts suivis ou à suivre ainsi que la présentation des activités de SKV et Dastum.

En ce qui me concerne, je vois dans cette revue non pas un concurrent éventuel d'Ar Soner (organe bien connu de l'Assemblée des Sonneurs - Bodadeg Ar Sonerien), et encore moins du remarquable "Breizh" de Kerdalc'h. Je voudrais dire tout de suite aux responsables de Musique Bretonne que les sonneurs, chanteurs et tout ceux qui s'intéressent à la musique et à la culture de notre pays attendent des partitions, des enquêtes sur tel ou tel instrument, sur tel ou tel style, de l'information musicale, des chants etc. mais surtout qu'ils évaluent ces articles "philosophico-politico-écologico-culturels" qui pullulent aujourd'hui dans la presse ou servent de thèmes dans les plus hautes sphères dirigeantes de la République Française.

En conclusion, je ne peux que souhaiter longue vie à ce nouveau confrère. À ce souhait j'associe la rédaction d'An Teodeg et l'association Dugelez Breizh qui, fidèle à sa tradition, a toujours accueilli avec enthousiasme tout ce qui se crée et qui est breton. Je rappellerai à cette occasion aux lecteurs d'An Teodeg que "tout ce qui est breton est notre".

Jean-Louis CALVE

"MUSIQUE BRETONNE" G. EPINETTE 4, rue de l'Établette 22200 St BRIEUC
Abonnement/Cotisation 75 F. - Abonnement : 30 F. - le n° 5 F.

GOUEL AR BREZHONEG

Dalc'het e vo ar bloaz-man e "Gouel ar Brezhoneg" eus ar 14 da'n 18 a viz mae. Neur a gevredigezh a genero perah en abadenz ha niverus vo ar skrivagnerion a neuz di da sinañ o oberiozh. Kement hini no prederlet gant bon yezh a yel di d'he lizh.

MADALEN

BAR - RESTAURANT

14, RUE DU PLATEAU — 75019 PARIS
Tél. 205.24.10 RC PARIS 72 A 6221

BAR TENU PAR NOTRE AMI : J. FRISON

CIDRE BRETON

CHOUCHEN

FINE BRETAGNE

EDITIONS ALAIN MOREAU

3, bis Quai aux Fleurs. PARIS

IRA. Tim Pat Cogan

BREIZ ATAO. Olier Mordrel

Directeur de collection: Jean PICOLLEC

CAFE BRIAND

45, Rue Custine

PARIS 18^{eme}

An Teodeg

C.C.P.
DUGELEZ
BREIZ

21.521.80
PARIS

Le Laquiole

CAFÉ - BAR

MAISON VAYSSADE

189, RUE DE PARIS

93 - LES LILAS

Téléphone 845-58-03 R. C. Paris 62 A 6805

POISSONNERIE - SUPERMARCHÉS

Les Viviers - Sté BLOT et Cie

149 rue de Paris 93260 LES LILAS

Tél. 845 95 17

même maison : 64 rue de Paris - Les Lilas

RÉPARATION

ENTRETIEN

LOCATION

Antennes Collectives et Individuelles

Radio - Télé - Electro-mécanique

SONORISATION [SALLE ORCHESTRE]

ROGER COROLLER

32, Rue des Annelets
(PARIS-19^e)

Tél.: 202-90-23

R. M. 6254 63 75

COUVERTURE - PLOMBERIE - FUMISTERIE

Jean FLOCH



37 rue de Stalingrad
LE PRÉ ST-GERVAIS - 845 48 39

Maison GOURLAOUEN

BOUCHERIE CHEVALINE

27, Rue de Stalingrad

93 Le Pré Saint Gervais

Lisez « La Bretagne à Paris »

BREIZ

LIBRAIRIE

DISQUES

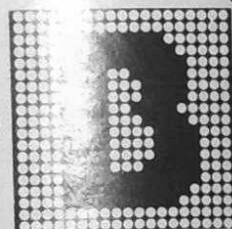
Breiz, 10, Rue du Maine - 75014 PARIS

☎ 326.11.58

ACCUEILLIR

ECOUTER

CONSEILLER



BANQUE NATIONALE DE PARIS

144, rue de Paris - 93260 LES LILAS

Tél. 843-34-43

LIBRE

"Chez la Bretonne" BAR

Monsieur MOREAU de

PLOUEGAT-MOYSAN

41, Ave Lenine - Romainville

LES VERGERS LILASIENS

B. RAPINE

FRUITS — LEGUMES SELECTIONNES

150, Rue de Paris

LES LILAS

844 35-50

CAFÉ - TABAC

Repas Ouvriers

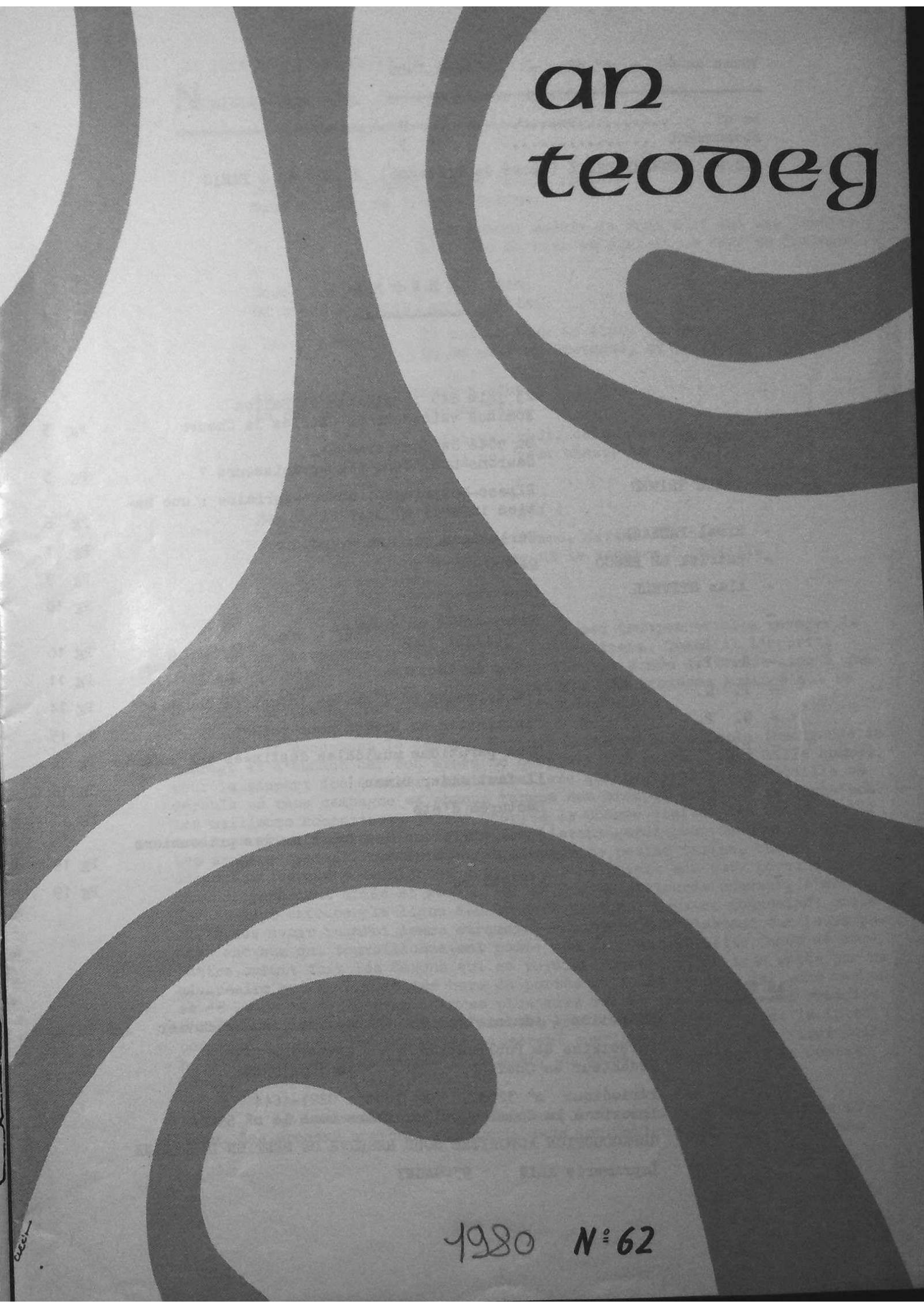


Jean-Claude HELLEGOUARCH

Téléphone : 76.04.25

12, Rue Etienne Dolet

LANESTER



an
teoddeg

1980 N^o 62

deed

Le n° 10 F.
Abonnement 35 F.

C.C.P. DUQUELZ BREIZ (Duché de Bretagne) 21.521.80 G PARIS

SOMMAIRE

-	23 juin 845 : Bataille de Ballon Nominé vainqueur de Charles le Chauve	Pg 3
- GOWIDEK	Du côté de Montparnasse, Saurons-nous être des envahisseurs ?	Pg 5
- Fanch TRIMER	Eleass-Lothringen, Alsace-Lorraine : une tion interdite	Pg 6
- Riwal PENNAOD	Variations sur une symphonie	Pg 7
- Patrick LE RESCO	Réponse	Pg 9
- Alan STIVELL	Courrier	Pg 10
-	Saint-Aubin du Cormier 28 juillet 1468	Pg 10
- G. P.	Notes de lecture	Pg 11
- P. G.	"La dormeuse ou l'art de la coiffe nantaise"	Pg 14
- G. P.	"Initiation au breton sans peine"	Pg 15
- P. L.B.	Deux parutions musicales destinées aux enfants	Pg 16
-	Il faut aider Diwan !	Pg 16
- P. G.	Lectures d'été	Pg 17
-	Appel en faveur des familles des prisonniers politiques bretons	Pg 19
-	A paraître	Pg 19

AN TRODEG

Rédaction - Administration 14, rue Esther Cuvier LES LILAS
Directrice de Publication Catherine LATOUR
Rédacteur en Chef Paul GAIGNET
Périodique n° 32787 N° ISSN : 0221-4644
Inscrit à la Commission Paritaire sous le n° 59064
REPRODUCTION AUTORISÉE SOUS RÉSERVE DE MENTION D'ORIGINE
Imprimerie ALLIN 93-GAGNY

NOMINÉ VAINQUEUR DE CHARLES LE CHAUVÉ

Deut omp da o'hoñt hag-eñ 'z eus reizh ;
Doue en neñv ha tiern e Breizh.

Nous venons savoir de vous s'il est une justice ;
S'il est un Dieu au ciel et un chef en Bretagne.

Doue 'z eus en neñv, a gredan,
Ha tiern e Breizh, ma er gellan.

Il est un Dieu au ciel, je le crois,
Et un chef en Bretagne, si je puis.

An neb a venn, hennezh a o'hall ;
An neb a o'hall a gas ar Gall,

Celui qui veut, celui-là peut ;
Celui qui veut chasse le Franc,

A gas ar Gall, a harp e vro,
Hag eviti taer ha taero ! Argad !

Chasse le Franc, défend son pays
Et le venge et le vengera ! Bataille !

Nominé prit les armes, rassembla ses troupes et alla ravager le Maine et le Poitou jusque sous les murs de Poitiers. Quand il l'apprit, Charles le Chauve, furieux, réunit une puissante armée de trente-cinq à quarante mille hommes et suivit jusqu'aux marches de Bretagne Nominé qui se retirait lentement, chargé d'un butin considérable.

En acceptant le combat, Nominé donna un inoubliable témoignage de courage et d'audace car son armée ne comptait qu'environ vingt mille hommes, pour la plupart des archers, tant cavaliers que fantassins. La bataille se déroula en rase campagne et chacun rangea ses troupes comme il le jugea bon. Les meilleurs combattants du roi Charles le Chauve étaient des Saxons qu'il avait en grand nombre et qu'il plaça à l'avant-garde pour soutenir l'assaut. Les archers bretons, montés sur des chevaux de petite taille, chargeaient en décochant des nuées de flèches dont aucune ne ratait son but. Lorsque les Saxons, pesamment armés et montés sur de grands et lourds chevaux, s'ébranlaient pour enfoncer la ligne des archers bretons, ceux-ci tournaient bride et, après avoir regarni leurs carquois, repartaient à l'assaut sur leurs petits chevaux qui tourbillonnaient comme des girouettes. Cette façon de combattre surprit fort les Saxons qui se voyaient assaillis de tous côtés par un adversaire qui savait rester hors de portée de leurs lances, de leurs haches et de leurs masses d'armes. Après plusieurs vaines tentatives, les Français s'enfuirent, pourchassés par les archers bretons. Toute la journée la lutte continua ainsi et les Français laissèrent sur le terrain près de vingt mille hommes, morts ou blessés. La nuit vint, on sonna la retraite et le combat cessa.

Le lendemain, au point du jour, les troupes s'affrontèrent de nouveau. Les archers bretons, confiants dans leur valeur personnelle et dans

l'efficacité de leur tactique, donnèrent l'assaut avec plus d'ardeur encore que la veille, se lancèrent sur les bataillons français qu'ils criblaient de flèches tellement que l'armée française dont les rangs s'éclaircissaient fut mise en déroute, disloquée et poursuivie jusque dans les retranchements de son camp où la cavalerie et la gendarmerie bretonnes en firent un effroyable carnage.

La nuit tomba ; il fallut attendre une troisième journée pour connaître le vainqueur. Le roi Charles avait suivi le déroulement de la bataille, il savait que plus de la moitié de ses soldats avait trouvé la mort en combattant et que les survivants étaient si grièvement blessés qu'il ne lui était plus possible de croire à sa victoire. Craignant d'être fait prisonnier ou même de perdre la vie, il appela deux ou trois de ses fidèles les plus proches et commanda qu'on lui sellât un cheval. En pleine nuit, sans prévenir aucun de ses officiers, en prenant garde au contraire de ne être reconnu de quiconque, il s'enfuit à bride abattue droit vers Paris.

Le lendemain matin, les officiers se présentèrent devant la tente du roi pour recevoir leurs instructions. Après avoir attendu quelques temps, ils décidèrent à pénétrer sous la tente, croyant que le roi était encore endormi mais Charles le Chauve était déjà à dix lieues de là. Un valet les informa de ce qui s'était passé et, après un premier moment de stupeur, les officiers ne songèrent plus qu'à prendre la fuite, eux aussi. Pendant ce temps, les Bretons avaient commencé à disposer leurs compagnies comme la veille afin de reprendre la lutte. Personne ne sortant du retranchement français, ils constatèrent en s'approchant que l'ennemi était en train de s'échapper par l'autre extrémité du camp. Les Bretons poussèrent alors un hurlement terrible qui accrut l'épouvante des fuyards. Pendant que les fantasmes s'activaient à combler les fossés du camp, les archers poursuivirent les Français et en tuèrent autant qu'ils voulurent sans aucune pitié tandis que la gendarmerie occupait le camp où elle ramassa un énorme butin ainsi que la tente du roi avec toutes les richesses qu'elle contenait.

Ce fut en vérité la plus belle journée qu'on ait vue depuis Charlemagne. Nominé y gagna un immense prestige et le bruit de sa renommée retentit jusqu'en Allemagne si bien que le récit de sa victoire a été rédigé par des étrangers, notamment par le moine Réginon, par Sigebert, par Paulmier et par Aventin. Celui-ci note que le roi se sauva avec très peu d'hommes et qu'il fut contraint d'acheter la paix à prix d'or. Les Français, pour leur part, ont cherché à étouffer l'affaire en se taisant et, si quelqu'un en a parlé, ce n'a été qu'un petit mot en passant.

Nominé poursuivit quelque temps les fuyards avant de se retirer en Bretagne avec un butin incroyable. Aussi longtemps qu'il vécut les Français n'eurent aucune envie de retourner en Bretagne, ils furent au contraire contraints d'acheter la paix pour éviter que la guerre ne ravage leur pays.

M.D.L.R. - Les vers placés en tête sont empruntés au chant "Drouk-Kinnig Neumenolou - Le tribut de Nominé" extrait du "Barzaz Breizh" publié par Théodore Hersart de La Villemarqué en 1839. Le texte en prose est une adaptation du récit donné par Bertrand d'Argentré dans son "Histoire de Bretagne", édition de 1588.

Du côté de Montparnasse

S AURONS - NOUS ETRE DES ENVAHISSEURS ?

Il me semble que ne devrait pas continuer la fougue explosive des contestataires corses, basques ou bretons car les pains de plastique ont leurs retombées mais derrière les barreaux seulement, sous forme de pain sec et de paillasse étroites. Voici venue l'heure de la vengeance de l'opinion commune, que l'on appelle aussi la voix du peuple et qui a le double avantage de continuer toute action légale officielle et de rester muette puisqu'émanant (par quelle mystérieuse opération, divine, peut-être ?) de la majorité silencieuse. Bref, les juges ont tranché. Ah ! s'ils avaient pu se contenter d'un simple euphémisme !

En fait, peu de commentaires à faire sur cette série d'événements. L'intérêt n'est pas dans l'efficacité ou la nullité de tel ou tel mode d'action politique, d'autres le font très bien, mais dans le cadre linguistique et culturel dans lequel ils sont imbriqués. Insulte suprême, faiblesse accablante, les accusés ont été jugés en français par des tribunaux parisiens. Les Indiens d'Amérique furent aussi jugés et condamnés par des tribunaux catholiques et espagnols, la langue d'oc brûlée avec les Cathares par des ennemis à l'accent pointu. Il n'y a rien à espérer lorsque c'est une autre langue mis à l'échelle la légalité, car c'est cette autre langue elle-même qui est la loi. Chaque mot est l'instrument de la norme, par son existence même il condamne l'écart, efface tout ce qui pourrait se dire autrement dans une autre langue. Les traducteurs connaissent cela ; traduire, c'est, au mieux, adapter, mais au pire - et souvent le pire l'emporte - réduire.

Les pouvoirs ont d'ailleurs très bien compris que leur force ne résidait pas seulement dans le nombre des soldats dévoués à leur cause ou dans la portée de leurs armes. Balayer une barricade ne suffit jamais, il faut aussi voler les mots des insurgés et le meilleur moyen pour cela est de les remplacer par d'autres que l'on contrôle puisqu'on les parle. Et de fait, contrôlés, la plupart des Bretons (même se disant tels) le sont déjà. Comment osons-nous prétendre penser breton lorsque nous parlons français ? Nous n'avons même pas le droit de revendiquer une double nationalité, nous sommes avant tout et peut-être pour toujours des colonisés.

Il est intéressant, au passage, de parler de certaines personnes dont la seule action bretonne est de jouer les censeurs, accoudées au bar d'un quelconque café où elles critiquent à leur aise les méthodes militantes, contribuant par le négativisme inconscient (et fortement alcoolisé) à l'effacement de la bretonnité et à l'enrichissement des cafés situés rue de l'Arrière et autre rue Delambre dont les patrons, par ailleurs Bretons, se foutent de la Bretagne en amassant des fortunes sur son dos.

Bref, c'est aujourd'hui qu'apparaissent les véritables enjeux politiques. Maintenant que le mouvement breton a acquis une énergie cinétique nécessaire mais non suffisante pour que la Bretagne change de statut, il faut la perpétuer. Pour cela, il m'apparaît que la meilleure méthode est celle qui a contribué à l'asservissement, mais cette fois-ci dirigée contre les tyrans eux-mêmes. Que les Bretons parlent enfin leur langue, qu'ils jouent enfin leur musique, qu'ils élargissent leur littérature, meilleur moyen d'abord de compenser ses forces, car inutile de combattre pour une entité si elle n'existe plus. L'aliénation idéologique ne peut tout expliquer ; il est parfois vraiment trop tard. Si les Bretons ne font pas l'effort de renouveler et de développer

(suite pp. 13)

Pierr ZIND : **ELSASS - LOTHRINGEN, ALSACE-LORRAINE** : une nation interdite
(Ed. Copernic - 109 F. env.)

Voici un gros livre de près de sept cents pages qui constitue une somme sur un problème soigneusement éludé. Que savons-nous du problème alsacien-lorrain, sinon les ignobles clichés de Hansi répandus à profusion dans tous nos livres d'histoire. Une de mes grand-tantes, native de Mulhausen (que les Français appellaient Mulhouse), me répétait en parlant de son pays que ses compatriotes possédaient toujours un drapeau allemand et un drapeau français : l'un à la fenêtre, l'autre sous la pile de draps dans l'armoire ; et un troisième, blanc et rouge, qu'on ne trouvait jamais moyen d'arborer.

Pierr ZIND nous donne pour la première fois en langue française, croyons-nous, un exposé aussi fouillé que possible de ce que fut l'histoire de l'Alsace entre 1870 et 1940. Nous sommes loin des images d'Epinal et des petites alsaciennes à cocardes tricolores accueillant les "libérateurs" français ; tout aussi loin d'ailleurs de l'autre image répandue chez les "Français de l'intérieur" qui voudrait que, chez tout Alsacien, un "caché" sommeille.

Les choses sont beaucoup plus complexes. Ce pays fut, pendant des siècles, terre du Saint-Empire ; sa langue est alémanique et sa culture germanique ; par la fourberie de Richelieu et l'impérialisme de Louis XIV, il fut arraché à son tronc naturel. A la suite d'une guerre malheureuse qu'elle avait déclarée, la France le perdit. Les Alsaciens cependant ne devinrent pas des "Allemands comme les autres" et ne parvinrent véritablement à obtenir à peu près l'égalité des droits avec les autres pays de l'Empire qu'à l'orée de la première guerre mondiale. Pendant cinquante ans l'ensemble de la population montra des sentiments autonomistes face à l'Allemagne. En 1919, comme certains Bretons, il crurent que Wilson ressusciterait leur patrie, mais ce fut pour apprendre qu'ils devenaient trois départements de l'Indivisible. Est-il donc étonnant que pendant vingt ans le sentiment autonomiste, face à la France cette fois, se développa ? Puis vint pendant quatre ans un autre désenchantement : le rattachement à une patrie allemande tout aussi jacobine. Et depuis

Au moment où se construit l'Europe (et où, pour inaugurer le Parlement de Strassbourg, les Français ne trouvent rien de mieux que de faire jouer les "Dragons de Turenne"), l'Alsace parviendra-t-elle à ne plus être la "Nation interdite" ? Quoi qu'il en soit, c'est un important dossier qui est versé aux débats et qui ne peut qu'intéresser les Bretons car le problème de la survie de l'Alsace, sa résistance à l'acculturation, sont les mêmes que chez nous, ce qu'avaient bien compris les dirigeants de Breiz Atao lorsqu'ils s'alliaient avec les autonomistes alsaciens avant guerre.

Fañch TRIMER

Les ouvrages et disques mentionnés dans An Teodeg sont en vente à la Coop BREIZ
10, rue du Maine PARIS - 17, rue de Penhoët RENNES - av. de Gaulle LA BAULE
Réservez-lui vos achats.

VARIATIONS SUR UNE SYMPHONIE

La sortie d'un disque d'Alan Stivell est toujours un événement et je tenais à présenter sa "Symphonie celtique" dans "An Teodeg". La critique parue dans notre dernier numéro n'a pas plu à tous nos lecteurs. Quelques-uns se sont contentés de dire qu'ils jugeaient l'article trop sévère ; par chance, l'un d'eux a tenu à préciser les raisons de son désaccord. Sa lettre est publiée ci-après. Elle sera suivie, comme il est d'usage, d'une réponse de M. Le Besco. Pour clore le débat, je laisserai le mot de la fin à Alan Stivell en considération d'un talent qui demeure, même si les témoignages en sont discutés.

Paul GAIGNET

Monsieur le Rédacteur en Chef,

Je suis amateur de musique, notamment de musique celtique, d'Alan Stivell en particulier. J'ai donc acheté le dernier double album de ce dernier et il fait partie des disques que j'ai plaisir - comme en ce moment même - à écouter. Cela pour vous dire que je ne suis pas du tout d'accord avec l'article de M. Patrick Le Besco publié dans votre dernière livraison. Pour celui-ci, Alan Stivell produit "de l'excellente variété". Alan Stivell = "excellente variété" ; cette équation, à mes yeux, constitue une insulte. Si Alan Stivell fait de la variété, même excellente, alors les Pink Floyd, les Who, les Queen, Led Zeppelin sont dignes du palmarès du sieur Guy Lux ; Dalida, Alain Chamfort et Plastic Bertrand font de la musique pour esthètes, Pino Rossi est un punk et les Bretons sont amateurs d'eau minérale

P. Le Besco, à juste titre, trouve, dans la "Symphonie Celtique", trois styles de musique : une partie "celtisante", une partie "indianisante" et une partie "classisante".

Pour la première, il déclare qu'Alan Stivell se trompe lorsqu'il prétend rénover la musique celtique en agrémentant les jabadalioù d'une "instrumentation rock" (sic). D'où une comparaison, entre autres, avec Carl Orff et sa reprise des "Carmina Burana". Pour P. Le Besco, Carl Orff avait fait du nouveau avec de l'ancien, alors qu'Alan Stivell fait seulement joujou. "On a l'impression", écrit-il, qu'un goéce s'est amusé à un collage".

Pour la partie "indianisante", Alan Stivell n'aurait fait que fantaser sur la musique orientale puisqu'on ne retrouve dans la "Symphonie Celtique" que "des clichés facilement assimilables par des occidentaux". D'où une nouvelle comparaison, avec les Beatles cette fois, qui, eux, "avaient fait des stages musicaux aux Indes". Leur tentative avait donc eu "plus de succès".

La partie "classisante" enfin est, selon P. Le Besco, comparable à de la sous-musique américaine, de la "guimauve Hollywood/Gary Cooper", pour citer l'auteur.

En ce qui concerne la partie "celtisante", sans doute ne peut-on

pas dire qu'Alan Stivell est un nouveau Stravinsky ou Carl Orff. Et alors ? Est-il besoin de rappeler qu'après Jef le Penven notamment il est à l'origine d'un renouveau de la musique celtique et que, grâce à lui et à quelques autres, "musique bretonne" ne rime plus forcément avec "boutoucouette" ? Que son œuvre a largement fait dépasser le stade de la cucuterie binousarde à notre musique ? Si elle n'a pas l'étoffe de celle d'un Stravinsky, elle aura au moins contribué à épousseter nos vieilles cornemuses grinçantes. Dans la "Symphonie Celtique", je ne perçois aucun "collage de gosse". Peut-être P. Le Besco voulait-il désigner ainsi le dernier morceau du disque, intitulé "Gouel Hollvedel" ? Sans doute, à la première écoute, cela semble-t-il décousu ; néanmoins, après une troisième ou quatrième audition, "Gouel Hollvedel" montre une certaine homogénéité par une superposition, un enchaînement, parfois surprenants, de thèmes "celtiques". Il est évident qu'un album de cette teneur ne se juge pas à la première écoute.

Pour la partie "indianisante", parlons un peu des Beatles puisque "eux" semblent avoir réussi dans l'orientalisme. Le seul, à ma connaissance, morceau "indianisant" des Beatles est la chanson "Love you to" de l'album "Revolver" (1966). Voici l'avis de Roy Carr et Tony Tyler, auteurs du livre "The Beatles" (Delville, Paris 1976) au sujet de ce morceau : "Abandonnant le premier l'univers psychédélique de la drogue, Harrison vient découvrir le mysticisme indien Ses compositions "indiennes" proprement dites restent faibles et maladroites "Love you to", le seul véritable essai d'inspiration indienne est un échec total tant sur le plan musical que technique" (pp. 56-57). Pour moi, j'aime beaucoup "Revolver" et "Love you to", ma foi, ne me déplaît pas. Mais quoi de moins "indien" que ce morceau, d'ailleurs chanté en anglais par George Harrison ? Alors que Stivell, lui, a pris soin de faire appel aux chanteuses berbères du groupe "Djurdjura" qui fit, voici un ans ou deux, une tournée à Paris. Ces chanteuses sont peut-être l'équivalent de nos Coeurs Goadec, mais je ne vois pas en quoi elles seraient plus l'effet de nos "fantasmes occidentaux" que les découvertes "indiennes" de Georges Harrison. En tout cas, elles ne chantent pas en anglais, ni même en breton

La partie "classisante" enfin ne me semble pas prétexte à une comparaison avec des musiques de films hollywoodiens. Cette partie (voir "Kelo'h daou", disque 1/2) intitulé "Enskiant" présente certaines lenteurs, certes, mais n'est nullement désagréable à l'oreille, ce qui est, somme toute, l'essentiel.

On peut, bien sûr, faire certains reproches à Alan Stivell, notamment en constatant certaines longueurs sur la face 3, mais n'est-ce pas un peu normal sur 1 h 30 d'écoutes ?

Le principal reproche que je lui ferai se place sur le plan idéologique. Il prône, à juste titre, l'affirmation des musiques, des cultures minoritaires, d'où le passage de sa "Symphonie" :

"All you small peoples of this world, let you believe
All you small peoples must resist and live.
As rich as America is each of you, my friends,
Stronger than Siberian bear if you can free your minds".

Mais également, il souhaite (voir texte de présentation de son album) une "fusion" de toutes les musiques, une sorte de métissage mondial des cultures, le melting-pot : "Je suis citoyen du monde, naninanebre" Il ne semble pas comprendre que cette fusion, pour utopique qu'elle soit, n'aboutirait pas moins à la disparition des identités culturelles qu'il cherche, par ailleurs,

à préserver. Enfin, soit, si ça l'amuse de jouer les prophètes, d'annoncer la synthèse prochaine des Léonards et des Algonquins, tant mieux ! De toute façon, les incursions orientales (quoique loin d'être désagréables) dans la "Symphonie Celtique" sont finalement minoritaires et le morceau "Gouel Hollvedel", malgré son nom, n'a rien de trop universaliste.

L'essentiel est pour nous qu'il essaie de sortir la musique bretonne (et celtique en général) de la crasse folklorique dans laquelle elle s'est embourbée. Je crois qu'avec la "Symphonie Celtique" un nouveau pas, même petit, est franchi vers le largage définitif des bragoù bras.

Amicalement

Rival PENNAOD

Si j'ai bien compris la contre critique de Rival Pennaod, elle peut se résumer ainsi :

- 1/ Pour nous, Bretons, c'est pas si mal ; bien sûr, n'en demandons pas trop
- 2/ Avec Alan Stivell les bragoù bras sont largués : moi, il me semble qu'Alan Stivell en porte toujours mais ils sont en toile de blue-jeans (toile d'importation américaine)
- 3/ Ce n'est pas si désagréable que ça : ce ne saurait être un critère de qualité

Je crois que pour faire de la critique musicale il faut sortir de ce genre de propos et analyser le contenu du discours musical sans s'attacher à la forme mais au fond.

Alan Stivell travaille à partir d'un matériel populaire, c'est donc dans le rythme et l'harmonie qu'il devrait justifier sa production. Or c'est très pauvre, il n'y a absolument aucune réflexion de fond sur ces problèmes-là. L'harmonie est banale, on ne sort pas des accords de base de la variété courante et du rock, c'est ce qu'on appelle "l'harmonie conventionnelle", mais bien évidemment ce n'en sont que les rudiments, ce qui équivaudrait à parler français avec trois cents ou quatre cents mots. Quant au rythme, il n'y a rien non plus. Alan Stivell a conservé les rythmes tels quels et s'est généralement contenté de les faire jouer par une batterie, fait banal qui ne change en rien le fond mais la forme.

Rival Pennaod a raison de souligner la critique faite à l'égard des Beatles ; il n'en demeure pas moins que leur démarche était plus intéressante : s'inspirer du mysticisme indien pour améliorer le style de musique qu'ils avaient créé. Le seul qui a réussi à assimiler l'essence de la musique indienne est Olivier Messiaen, mais, bien sûr, il est plus difficile à écouter qu'Alan Stivell : ce n'est pas de la variété.

Tout ceci n'empêche pas Alan Stivell d'avoir beaucoup de mérite, celui d'avoir popularisé et remis à la pratique notre musique, mais il a choisi de toucher le grand public et de faire une musique plus passe-partout, plus à la mode.

Patrick LE BRSCO

Monsieur,
Je vous prie de m'en plus
m'envoyer votre revue, j'en ai
suffisamment pour allumer ma pipe,
merci.

Alan
Stivell

SAINTE AUBIN DU CORMIER

28 juillet 1488

Amis de la région parisienne, quand vous irez en Bretagne cet été, choisissez l'itinéraire qui, par Dreux et Alençon, vous mènera à Fougères. Entre Fougères et Rennes, à Sainte Aubin du Cormier, tournez à droite en direction de Sens de Bretagne. Non loin de la route, une petite croix marque l'endroit où les archers bretons à croix noire et leurs alliés furent écrasés sous le feu de l'artillerie du roi de France.

Les six mille hommes qui acceptèrent de donner leur vie pour tenter de défendre les libertés du duché ont droit à notre respect.

Notes de Lecture

Humphrey Lloyd Humphreys -- La langue galloise, une présentation -- (Studi n° 13 et 14, CRDP 92 rue d'Entrain, 35000-Rennes - 202 p.)

La collection Studi publiée par la Section de Celtique de l'Université de Bretagne Occidentale nous a déjà donné des travaux importants pour l'étude du breton comme la bibliographie bretonne de P. Broudia (n° 1, 5, 10) un dictionnaire pratique français-breton de J. Le Dû et Y. Le Berre (A. Gygne n° 4, 7, 12), des mêmes des textes choisis de Y.G. Morvan, qui sont des modèles de la prose léonarde au XIXème siècle (n° 11), le début d'une étude du Prof. F. Falc'hun sur les Origines de la langue bretonne (n° 8), etc ... Le moins précieux ne sera pas l'ouvrage de H. Lloyd Humphreys qu'elle vient d'éditer.

On sait le prestige que le gallois a toujours eu dans les milieux intellectuels bretonnistes ; pour beaucoup il fait un peu figure de modèle et certains ne sont pas loin de le considérer comme "notre latin". Tout cela repose sur une tradition qui, par delà La Villemarqué, remonte à Grégoire de Rostenen dont le dictionnaire est plein de mots "bretons" qualifiés d'"alias" et qui ne sont en fait que du gallois mal déguisé. Quel Breton refuserait aujourd'hui d'employer un mot comme alaro'h, pour ne rien dire des anv-kadarn ou ragrav de la grammaire traditionnelle ?

Les personnes qui ont déjà une certaine formation philologique pouvaient déjà trouver dans Istor ar Yezhoù Keltiek du regretté Arsel Even un exposé assez copieux de l'histoire interne et externe du gallois (pp. 283-398 éd. Hor Yezh 1970), mais la description de l'état actuel de la langue, sans, bien entendu, y être sacrifiée, se trouvait un peu négligée.

Au contraire, c'est assez rapidement que H.L.H. passe sur les périodes anciennes (pp. 19-30, 97-98) pour consacrer son oeuvre à notre temps. Dans une première partie, après une brève introduction géographique, il étudie (pp. 31-91) le statut présent de la langue en multipliant les graphiques et les tableaux statistiques. Il en ressort une situation extrêmement alarmante. Malgré une longue tradition de culture, un militantisme courageux, l'usage de la radio et de la télévision, une reconnaissance officielle de principe, le déclin est patent. Quelques phrases en expliquent bien les causes : "Les Gallois sont, tout de même, presque tous moins lettrés en gallois qu'en anglais et se sentent mal à l'aise face à une terminologie officielle pleine de néologismes ... La non utilisation de la langue est tout aussi flagrante dans le secteur privé (que dans le public) bien qu'elle ne repose sur aucune proscription légale ... (On a) un pays où on entend dire depuis longtemps que le gallois est une langue de culture (donc un luxe ?) tandis que l'anglais est une langue utilitaire (donc essentielle ?). Ceux qui tiennent le plus à l'emploi utilitaire du gallois sont probablement ceux qui apprécient le mieux le fait que l'anglais est aussi une langue de culture !" (p. 63).

La seconde partie du livre est consacrée à une étude extrêmement brillante de la langue : successivement l'auteur y étudie l'orthographe et la phonologie, mutations initiales, morphologie, syntaxe, lexicologie, onomastique, dialectologie. Faire tenir tout cela en moins de cent pages, ne rien oublier cependant qui soit essentiel, était un gagare. H. H. l'a pourtant tenu et son exposé grammatical est un des meilleurs qui ait été écrit sur une langue celtique moderne. Le tout se clôt par une bibliographie très substantielle, essentiellement de langue anglaise, ce qui ne devrait pas, en principe, constituer une gêne pour la plupart des Bretons cultivés.

Ce livre est, en langue française, croyons-nous, le seul qui puisse donner une idée claire du gallois ; de sa situation actuelle du moins, car nous regrettons que l'auteur n'ait pas fait une part plus large au gallois ancien, si riche, si chargé d'une culture quasiment inconnue sur le continent. Nombreux sont les Bretons attirés par les Galles : ils trouveront ici une introduction de premier ordre à leurs études et aussi bien des sujets de réflexion par la comparaison des situations respectives du gallois et du breton, un guide également pour ce qu'il nous reste à faire ... et à ne pas faire !

Risart HINCKS -- Geiriadur kembraeg-brezhoneg (Ober, 1979, Gwaren, Meurven, Plufur, 22310-Flestin les Grèves)

Il s'agit ici d'un petit lexique gallois-breton, d'environ 200 entrées, destiné à faciliter le travail des étudiants du cours de gallois organisé par Skol Ober. Il rendra de bons services aux débutants mais ne pourrait dispenser personne d'avoir recours à des ouvrages plus élaborés comme Geiriadur Mawr de H. Meurig Evans et W.O. Thomas. Fondé sur la langue moderne, il ne peut, et ce n'est d'ailleurs pas son but, servir à une comparaison du breton et du gallois.

R. DELAPORTE -- Elementary Breton-English Dictionary (Cork University Press, 1979)

Ce bref dictionnaire breton-anglais (environ 6500 entrées) est surtout destiné aux étudiants de langue anglaise désireux de lire des textes bretons courants. Il est clairement présenté et mérite toute confiance en ce qui concerne les correspondances entre les deux langues. On souhaite que M. Delaporte puisse nous donner sa contre-partie anglo-bretonne qui serait d'une plus grande utilité pour l'ensemble des bretonnants, appelés comme tout le monde à utiliser de plus en plus l'anglais, au lieu du français, pour les choses sérieuses.

Georges DOTTIN -- L'Épopée irlandaise (Presses d'Aujourd'hui, Paris 1980)

Georges Dottin publiait en 1926 une anthologie des sagas irlandaises, accompagnée d'une longue introduction et d'une bibliographie. Ces dernières ne sont malheureusement pas reprises dans la réédition que nous procurons aujourd'hui Jean Markale et c'est bien dommage. En revanche, il a ajouté à chaque histoire une courte notice pour la situer, en renvoyant, le plus souvent, à son Épopée celtique d'Irlande (Payot 1971). La traduction de Dottin passe pour scrupuleuse ; elle n'est généralement que partielle et presque dépourvue de notes, pourtant indispensables ; celles-ci sont supprimées dans la nouvelle édition. Pour les sagas mythologiques, on se reportera à la traduction annoncée de M. Guyonvarc'h. Pour les autres, les lecteurs anglais ou allemands continueront à être favorisés.

Jean MARKALE -- Contes populaires de toute la France. 1. Domaine français (Stock 1980)

On a déjà lu, de Jean Markale, La Tradition celtique en Bretagne

armoricaine (Payot 1975), où il analysait de nombreux contes populaires bretons. Il s'attaque cette fois au folklore français, avant d'entreprendre la même étude sur les domaines occitan, wallon, corse, germanique et basque "de France". On a trop longtemps négligé ou laissé aux seuls érudits folkloristes cette "littérature" pour ne pas applaudir à un tel projet. Il a d'autant plus d'intérêt pour nous que Jean Markale rapproche des thèmes traités dans les provinces de France de ceux des pays celtiques qu'il connaît bien. Le tout est précédé d'une copieuse introduction pleine d'enseignements.

Ch. LE QUINTREC -- Des Matins dans les ronces (Albin Michel 1980)

Ce n'est pas un recueil de poèmes ni un roman que nous offre cette fois Le Quintrec, mais une libre réflexion sur soi-même et son royaume : la Bretagne et -hélas !- les Bretons, ses amis, ses goûts littéraires, son sentiment du monde ... Je crois que c'est, de tous ses livres en prose, celui que je préfère, celui où, peut-être, on découvre le mieux l'homme qui se cache derrière l'homme de lettres. Comme toujours, son style est de qui sait écrire une belle langue. Pour cela on lui pardonne des jugements parfois trop courts, voire profondément injustes (je pense à mes amis vannetais du PMS), et aussi parce que la sincérité sourd de chaque ligne.

Ch. LE QUINTREC -- Anthologie de la poésie bretonne, 1880-1980 (La Table Ronde 1980)

Il faut entendre ici "de langue française", car ce n'est pas le pauvre Calloc'h ni le méchant poète Hélias (le conteur, c'est autre chose) qui peuvent être un alibi et justifier l'absence de Hemon, Kervertiou, voire Glanndour ... et bien d'autres qu'on aurait aimé voir ici : Morliagen, par exemple, ou Per Diolier, Alan Botrel ... Plongeons-nous donc chez les francocéquistes de chez nous ; ce ne sera pas peine perdue si d'aucuns y découvrent Le Gouic, Coudreau, Lhéritier, y misent Corbière, Ségalen, Jarry, Brevent le Gouic, Coudreau, Lhéritier, y misent Corbière, Ségalen, Jarry, Brevent le Gouic, Cadou, Robin, Guillevic. Quant aux "Bretons", Max Jacob et Saint-Pol-Roux, nous en faisons cadeau à tous les touristes qui viennent "habiter" la Bretagne

G. F.

SAURONS-NOUS ÊTRE DES ENVAHISSEURS ? (suite)

leur propre culture, peuvent-ils espérer un statut politique différent dans le pays ?

Payons-nous le luxe de dire que le culturel détermine le politique. Pendant que se dessine d'une façon encore souterraine la ligne politique future, que d'envahis les Bretons deviennent envahisseurs et que cette invasion commence par la Bretagne ! Ambition de taille mais absolument incompréhensible.

Il ne suffit plus que quelques-uns des combattants détruisent les émetteurs de la radio-télévision française, il faut que tous les Bretons émettent en breton.

GORTINK

Du côté maternel, toutes les femmes de ma famille se sont parées — et certaines jusqu'à leur mort — de la coiffe de La Regrippière, de Vallet ou d'Ancoenis. Mes années d'enfant sont inséparables du souvenir de mes grands tantes s'affairant avec la cuvette de grès remplie d'empois bluté, le lourd fer à braises et les "pailles" d'acier, répétant sans hâte les gestes précis qu'elles avaient autrefois enseignés à ma mère afin que tout soit en ordre dans le placard aux portes vitrées quand les clientes viendraient des lointaines métairies chercher les petites merveilles tuyautées que l'indigence du temps obligeait parfois à ganter du "jacques" de coton que les protégerait de la pluie en cachant aux regards le fragile tulle brodé. Elles sont toujours belles les coiffes des femmes qu'on a aimées !

Je me suis donc précipité quand j'ai vu en montre la plaquette de Paul Masson sur les coiffes du pays de Nantes. Je me suis jeté sur cette étude et n'ai pas été déçu. Mise à part toute réaction sentimentale inspirée de motifs personnels, je crois qu'aucun lecteur ne sera déçu, si du moins il porte quelque intérêt aux détails de la vie passée de notre peuple. Quant à l'auteur, c'est une véritable passion qu'il voue à son sujet puisqu'il a jugé nécessaire, pour mieux s'informer, de s'imposer un apprentissage auprès d'une vieille repasseuse de Nantes afin de connaître les gestes et les difficultés du métier. Si j'ajoute que Paul Masson est dessinateur et peintre de talent, que son texte, d'une précision d'entomologiste, est éclairé par quatorze photographies, quatre reproductions de peintures à l'huile et cent soixante-cinq dessins le plus souvent présentés par trois (le nombre impair plaît aux dieux), c'est simplement pour faire comprendre que cette brochure, petite par le nombre de pages, est presque une véritable somme de ce qu'il convient de savoir sur la coiffe nantaise. Cette légère restriction n'est pas formulée pour diminuer le mérite de Paul Masson qui est parfaitement conscient des limites de son travail, mais pour souligner que le thème qu'il a abordé comporte de multiples variations.

Quand on parle de coiffes bretonnes, il est classique de ne penser qu'aux coiffes de Basse-Bretagne dont l'aire de diffusion est, pour chacune, généralement assez restreinte. Or la coiffe "nantaise" était portée dans tout le département de la Loire-Atlantique, débordant même sur le Morbihan et surtout sur le Maine-et-Loire et la Vendée, ce qui, par parenthèse, devrait inciter à quelques modestes ceux qui croient encore possible de contester le caractère breton du pays nantais. Bien évidemment, de proche en proche, les détails différaient mais ils restaient ordonnés autour d'un même modèle. L'estime que chacune de ces variantes aurait mérité que soit fournie une meilleure information sur les modalités de fabrication, de broderie, de repassage. Il reste que l'oeuvre de Paul Masson est d'une qualité inégalée et que l'acquéreur éventuel aurait tort de se laisser arrêter par un prix qui paraît élevé mais que justifie largement la valeur de l'étude qui nous est proposée dont je souhaite quelle soit promptement rééditée après avoir reçu les quelques compléments qui augmenteraient notre plaisir.

P. G.

Fanch Morvanou a publié, en 1975, chez le même éditeur, Le Breton sans peine, comprenant 77 leçons très copieuses et un appendice grammatical. Pour la première fois, il y mettait en oeuvre un nouveau système graphique qu'il appelait "interdialectal" destiné, par un choix judicieux des graphèmes, à noter de façon cohérente et uniforme les réalisations phonétiques diverses des parlers. Plus riche, donc plus exacte, cette nouvelle notation n'entraînait qu'une très faible complication par rapport aux deux systèmes usuels antérieurs, le "national" de 1941 et l'"universitaire" de 1953. Il cherchait — et parvenait à fait — à combiner les avantages intrinsèques de l'un et de l'autre en palliant leurs déficiences (par la prise en compte effective, notamment, des parlers centraux de Cornouaille et Trégor).

Ouvrage de pionnier, il comportait, par la force des choses, un certain nombre d'erreurs ou de déficiences, en particulier dans l'appendice grammatical. En 1978, l'auteur publiait une seconde édition, partielle (les 42 premières leçons seulement) le tome 2, annoncé, n'a pas, à notre connaissance, vu le jour, où la plus grande partie des défauts qui lui avaient été signalés furent corrigés avec beaucoup de soin. Comme dans la première édition, cependant, la représentation figurée de la prononciation laissait beaucoup à désirer. De quelque façon que l'on imagine un système graphique unitaire du breton, il restera que la dichotomie entre parlers à accentuation oxytone (sud-est) et paroxytone (reste du domaine, en gros) a entraîné des modifications importantes surtout en ce qui concerne les timbres vocaux, parfois aussi dans la morphologie, sans parler des variations locales dans le choix lexical qui sont dues à d'autres causes mais suivent grossièrement les mêmes isoglosses.

Un manuel d'enseignement d'une langue moderne n'a pas à fournir en vrac des variantes locales. Pour prendre un exemple, soit le français écrit j'ai chanté. Une méthode scolaire à l'usage de non francophones, dira que cela se prononce /ʃ a kãt/ et ne signalera pas les allophones /ʃ a kãt/ et /ʃ a kãt/... /ʃ a kãt /, etc. qui constituent tout autant de réalisations du "français vivant" (galleg bew !). On établira une norme, fort peu "scientifique", mais répondant plus ou moins à la notion un peu subjective de "français correct". Il en va de même pour l'allemand, l'anglais, le russe, l'italien, etc. Il ne saurait en être autrement pour le breton, à cette réserve très néanmoins que la dichotomie accentuelle mentionnée ci-dessus impose deux normes sous peine de mutilation arbitraire de la langue.

C'est à ce besoin que veut répondre l'ouvrage de Morvanou qui vient de sortir des presses. Pour chaque phrase, il indique en notes sa prononciation (1) (= "KIT" normalisé) et (2) (= "W" normalisé), p.ex. n'eus ket tri mia kën (p. 116) sera (1) /nœs ket tria mia kën/ (sa notation phonétique est malheureusement celle imposée par "Assimil" et fait appel aux graphèmes du français; nous l'avons "traduite" ici). Lorsqu'il s'agit de faits morphologiques ou syntaxiques divergents, il donne les deux formes dans le texte, p.ex. (ibid.) : o lenn ar journal enno'h / é lenn ar journal en pe'h. Cette méthode est la seule réaliste et on souhaite vivement qu'elle soit suivie d'un bout à l'autre lors d'une prochaine réédition du Breton sans peine.

Le principe directeur doit être : conserver tous les faits de langue, éliminer les variantes de parole. On sent que parfois Morvanou a hésité devant certains phénomènes. Prenons le mot qui signifie "bois", il se réalise en général comme (1) /kwat/ et (2) /kwat/; il est à la fois inutile et stupide, dans un système graphique à prétentions unitaires, de donner deux graphèmes kwat et kwed (cette dernière pouvant s'interpréter /kwat/ en outre !). Il suffisait de poser une fois pour toute : "le digramme oa se lit (1) /wa/ et (2) /wa/; au besoin d'expliquer l'écriture de cette fausse diphtongue en oa par exemple (ainsi gwad "sang", mais goar "loisir"). En revanche, la zone (2) possède des morphèmes verbaux de 1. et 3. pl. en -amp, -ant, distincts des -amp, -ont de la zone (1) mais ils n'ont pas eu l'honneur d'une reconnaissance orthographique. Bien pour la 2. pl. -it opposé à -it. Ce sont pourtant là faits de langue et non de prononciation. Enfin, il est ridicule, dans un ouvrage imprimé, d'utiliser le graphème h au lieu de h. Ces défauts mineurs n'enlèvent rien aux qualités pédagogiques du livre.

G. P.

DEUX PARUTIONS MUSICALES DESTINEES AUX ENFANTS

- Kanaouennoù ha rimadelloù ewid ar vugale - par Kristen Nogues

Ce disque est destiné aux tout petits qui apprennent à parler, les paroles et les mélodies sont simples, faciles à retenir et sont tout à fait adaptées au but cherché. Les arrangements ont été faits par la chanteuse et sont excellents. Plusieurs instruments sont employés : guitare, xylophone, harpe, violon, tam-tam, flute. Chaque chanson a son caractère. On sent que la facilité a été faite et on attend avec impatience la suite.

Ed. Skol Vreizh - 45 tours 17 cm + livret = 45 F. - Niv. I

- Kanaouennoù nevez ewid ar vugale

La cassette comprend 23 chansons enregistrées par la chorale Bregeris de Lannion. Les moyens mis à la disposition de l'éditeur ont malheureusement été assez faibles. Les instruments utilisés sont la harpe et le piano et l'enregistrement n'est pas très bon. Néanmoins on peut dire au moins que les chansons bretonnes nouvelles !

Il est très important que notre culture puisse se reproduire. Il faut étendre le patrimoine. Là est sûrement le gros problème de la culture bretonne, le patrimoine n'est pas trop mal géré (les festoù-nos sont très vivants et la variété néo-traditionnelle est bonne), mais les pas suivants sont rares : cette cassette en est un.

Ed. Ar Helenner - cassette (90 mn) + livret = 35 F.

P. L.B.

Il faut aider DIWAN !



En organisant un enseignement en langue bretonne à l'usage des enfants à l'âge de la maternelle, Diwan travaille pour l'avenir. Diwan a créé des écoles dans vingt communes et la diffusion rapide du mouvement pose naturellement des problèmes de tous ordres, les problèmes financiers n'étant pas les moindres, on s'en doute. Ceux-là, chacun de nous est en mesure d'aider à les résoudre.

Pour la Région parisienne, vous pouvez adresser vos dons à SKOLLOU DIWAN 22, rue Delambre 75014-PARIS. Le Compte bancaire est n° 65227 Y Crédit Lyonnais Ag. Y 422 66, rue de Rennes 75006-Paris. Retenez dès maintenant pour Diwan le dimanche 28 septembre. Dans les bois de Marly, une fête avec joutes et danses vous permettra de vous informer et d'aider le mouvement.

Le trésorier de l'école d'Auray, ouverte le 1er mai, nous informe que le timbre reproduit ci-contre est édité au bénéfice de Diwan au prix de 0,25 F. l'unité. Achetez-le et, si vous souhaitez récompenser l'initiative prise à Auray, passez commande à Joël BARON Ti nehez CRAC'H 56400-AURAY.

Lectures d'Eté

"Il ne pleut pas en Bretagne, il y fait variable". C'est du moins ce qu'affirme Benoîte Groult que je cite de mémoire en espérant ne pas trahir sa pensée. Si donc, pendant les vacances, vos coups de soleil sont rafraichis d'un peu de crachin, dites-vous qu'il ne s'agit là que d'un phénomène passager et que "le temps va changer avec la marée" comme l'affirment péremptoirement les hôteliers, les employés des agences de location et le chœur unanime des commerçants qui doivent tout de même savoir de quoi ils parlent puisqu'ils sont du pays. Dans le cas tout à fait improbable où le renversement de la marée tarderait à faire sentir ses effets, voire à se produire car, c'est bien connu, "depuis la bombe atomique, il n'y a plus de saisons comme autrefois", profitez-en pour lire ou relire quelques bonnes pages que vous pourrez d'ailleurs goûter tout aussi bien sur la plage au grand soleil.

Yann EREKILLEM (choisis par) - Récits vivants de Bretagne - Hachette, Paris env. 14 F.

Des contes pour les amateurs, quel que soit leur âge.

DIVERS - Flogoff, la révolte - Le Signor, Le Guilvinec - env. 39 F.

Un irremplaçable document d'archive qui conserve le souvenir de l'épopée tout récemment vécue par les Capistes.

Irène FRAIN LE POHON - Quand les Bretons peuplaient les mers - Fayard Paris env. 55 F.

- Contes du cheval bleu - Picollec Paris - env. 50 F.

Pour vous laisser entraîner dans des errances marines, vous ne sauriez trouver de guide plus érudite ni plus charmant.

Bernard HENRY - Des métiers et des hommes, les moissonneurs de la mer - Seuil Paris - env. 60 F.

Un texte évocateur et des photos superbes qui vous inciteront à tenter de faire mieux avec votre 24x36.

Anatole JAKOVSEY - Les mystérieux rochers de Rothéneuf - Encre éditions Paris - env. 50 F.

A l'attention des amoureux de la Côte d'Emeraude, une intéressante évocation de l'abbé Fouré et des transformations extravagantes qu'il apporta aux rochers dits "sculptés".

Jean-François JANDUL - Histoires criminelles de Bretagne - Presses de la Renaissance Paris - env. 52 F.

Elles seront bien accueillies par ceux que ne rebute pas mais qui attire au contraire cette variante du grand frisson.

Erwan PICARD - L'Armoricain - Jlac Paris - env. 20 P.

Des poèmes pas piqués des vers accompagnés de dessins évocateurs. A lire en arborant le carré blanc.

Michel RENOUARD - O Bretagne - Ed. Ouest-France Rennes - env. 25 P.

En tournant la dernière page, vous adresserez une pensée reconnaissante à l'éditeur qui a choisi M. Renouard pour le texte et Hervé Champollion avec Jean-Paul Gisserot pour leurs photos sensationnelles.

Arlette ROYER - Meubles et objets des provinces de France, Bretagne - Hachette Paris - env. 49 F.

Sur un sujet déjà maintes fois abordé, un ouvrage récent de belle qualité que vous aurez plaisir à conserver en bibliothèque.

Claude SEIGNOLLE - Contes fantastiques de Bretagne - Le Signor - env. 40 F.

Encore des contes ! Et pourquoi pas s'ils sont bons !

Yann BREKILLIEN - Nous partons pour la Bretagne - PUF Paris 1980 - 260 pages env. 78 F.

En lisant les premières lignes de l'introduction, j'ai senti les quelques cheveux qui me restent se dresser au garde-à-vous. "La Bretagne, écrit Y. Brekilien, n'est pas née du hasard des guerres, elle n'a pas eu ses frontières tracées arbitrairement, ... elle est ... géographique bien déterminée". Que voilà une singulière conception de l'histoire ! Comme toute nation, comme tout état, la Bretagne a été faite "morce et aratro", par le glaive et la charrue. Poser que les limites orientales et méridionales de la Bretagne sont des limites naturelles, c'est oublier un peu vite les tentatives menées par nos premiers rois pour conquérir le Cotentin et occuper l'ensemble du Massif Armoricain, c'est négliger la tête de pont très tôt constituée au sud de la Loire dans le but de contrôler les deux rives de l'estuaire. Le lecteur attentif et informé aura d'ailleurs d'autres occasions de sursauter. Je n'en donnerai qu'un exemple : "Le P.N.B. publiait un hebdomadaire, 'L'Heure Bretonne', dont le rédacteur en chef était Morvan Lebesque ...". En fait, la collaboration de M. Lebesque fut très courte ; après son départ, la rédaction en chef fut confiée par Olivier Mordrel à René de Préainville, en littérature Jean Merriën, puis par Raymond Delaporte à Job Jaffré. Soyez donc très indulgent au long des quarante ou cinquante premières pages mais ne jetez pas le bouquin à la poubelle dès que l'auteur vous paraît abuser du droit qu'il a de donner un tour personnel à ses propos : votre patience sera récompensée.

Quand il s'agit de tourisme, le mot de "guide" prend une acception bien précise et désigne un manuel de lecture généralement rébarbative mais où chaque borne du chemin se trouve signalée et décrite dans tous ses détails avec une étoile pour les hectométriques, deux pour les kilométriques, trois pour les interdépartementales. "Nous partons pour la Bretagne" est le contraire du guide classique ainsi conçu. Y. Brekilien nous convie à amorcer une découverte de la Bretagne en parcourant vingt-cinq circuits. Il ne vise pas à tout dire mais en dit assez pour que l'automobiliste qui aura accepté de le suivre connaisse un peu notre pays et ait envie d'en savoir davantage en cherchant par lui-même. Comme Y. Brekilien possède sur le sujet une solide érudition et qu'il dispose d'une bonne plume, vous n'avez pas à craindre d'avoir à feuilleter quelque chose d'aussi exaltant qu'un catalogue

(suite p. 19)



Appel EN FAVEUR DES FAMILLES DES PRISONNIERS POLITIQUES BRETONS

Plusieurs dizaines de militants bretons sont actuellement détenus dans les prisons françaises, inculpés ou condamnés par la Cour de Sécurité de l'Etat, juridiction politique d'exception.

La plupart sont mariés et pères de famille. Leurs épouses brutalement privées de ressources doivent cependant assurer la survie du ménage et faire face aux frais de leur défense.

SKOAZELL VREIZH s'est donné depuis dix ans mission de les y aider. Son action exclusivement humanitaire, assurée par des bénévoles, ne peut se maintenir qu'avec l'aide de chacun en Bretagne et hors Bretagne. L'association n'est pas subventionnée et ne peut redistribuer aux familles que ce qu'elle reçoit de votre solidarité.

faites parvenir vos chèques au nom de SKOAZELL VREIZH à :

- Ile et Vilaine : Pierre ROY 29, rue Joseph Turmel 35000 RENNES
- Côtes du Nord : Serge PINEAU rue Suavert 22440 TREMUSON
- Finistère : Ronan GOARANT 34, bl Gambetta 29200 BREST
- Morbihan : Joëlle GOURMELEN Koet Forn Bras Caudan 56 LANBESTER
- Loire-Atlantique : Joël PARIS L'épèrtière 44450-St JULIEN de CONCELLES
- Région Parisienne : BRURIEZH SKOAZELL VREIZH La Mission Bretonne
22 rue Delambre 75014 PARIS

THUGAREZ.

LECTURES D'ETE (suite)

de quincailleurie. Dans une langue agréable, il vous parlera de notre pays, de ses sites, de ses monuments, de ses hommes et de ses femmes, de leurs difficultés, de leurs combats, de leurs espoirs. Il le fera avec amour de telle sorte que, l'hiver venu, vous serez tenté de le relire pour revivre vos promenades d'été.

Ajoutons que l'ouvrage est agrémenté de cartes et de plans, qu'il est illustré de photographies pas toujours originales mais significatives et qu'il est enrichi d'une bibliographie qui sans prétendre être exhaustive reste fort abondante et rendra service non seulement aux lecteurs étrangers mais à bien des lecteurs bretons.

P. G.

A PARAITRE

Avant et pendant la guerre, Fransez Debauvais fut un des principaux animateurs du Mouvement Politique breton, approuvées ou critiquées, sa personne et son oeuvre restent capitales.

Depuis 1974, sa veuve a entrepris d'évoquer la vie et l'action du chef breton sous le titre général de "Fransez Debauvais de Breiz-Atao et les siens".

Le Vème tome de l'ouvrage paraîtra prochainement. Les souscriptions sont reçues par Mme Debauvais 20, place des Lices RENNES - CCF 26-56-42 N Rennes pour 75 F.

MADALEN

BAR - RESTAURANT

14, RUE DU PLATEAU — 75019 PARIS

Tél. 205.24.10 RC PARIS 72 A 6221

BAR TENU PAR NOTRE AMI : J. FRISON

CIDRE BRETON

CHOUCHEN

FINE BRETAGNE

EDITIONS ALAIN MOREAU

3, bis Quai aux Fleurs. PARIS

IRA. Tim Pat Cogan

BREIZ ATAO. Olier Mordrel

Directeur de collection: Jean PICOLLEC

CAFE BRIAND

45, Rue Custine

PARIS 18^{ème}

An Teodeg

C.C.P.
DU GELEZ
BREIZ

21.521.80
PARIS

Le Laquiole

CAFÉ - BAR

MAISON VAYSSADE

189, RUE DE PARIS

93 - LES LILAS

Téléphone 845-58-03 R. C. Paris 62 A 6805

POISSONNERIE - SUPERMARCHÉS

Les Viviers - Sté BLOT et Cie

149 rue de Paris 93260 LES LILAS

Tél. 845 95 17

même maison : 64 rue de Paris Les Lilas

RÉPARATION

ENTRETIEN

LOCATION

Antennes Collectives et Individuelles

Radio - Télé - Electro-mécanique

SONORISATION [SALLE ORCHESTRE

ROGER COROLLER

32, Rue des Annelets

(PARIS-19^e)

Tél. : 202-90-23

R. M. 6254 63 75

COUVERTURE - PLOMBERIE - FUMISTERIE

Jean FLOCH



37 rue de Stalingrad

LE PRÉ ST-GERVAIS - 845 48 39

Maison GOURLAOUEN

BOUCHERIE CHEVALINE

27, Rue de Stalingrad

93 Le Pré Saint Gervais

Lisez « La Bretagne à Paris »

BREIZ

LIBRAIRIE

DISQUES

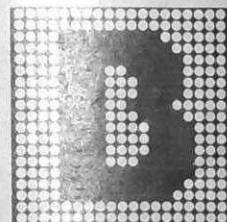
Breiz, 10, Rue du Maine - 75014 PARIS

☎ 326.11.58

ACCUEILLIR

ECOUTER

CONSEILLER



BANQUE NATIONALE DE PARIS

144, rue de Paris - 93260 LES LILAS

Tél. 843-34-43

LIBRE

"Chez la Bretonne" BAR

Monsieur MOREAU de

PLOUEGAT-MOYSAN

41, Ave Lenine - Romainville

LES VERGERS LILASIENS

B. RAPINE

FRUITS — LEGUMES SELECTIONNES

150, Rue de Paris LES LILAS 844 35-50

CAFÉ - TABAC

Repas Ouvriers

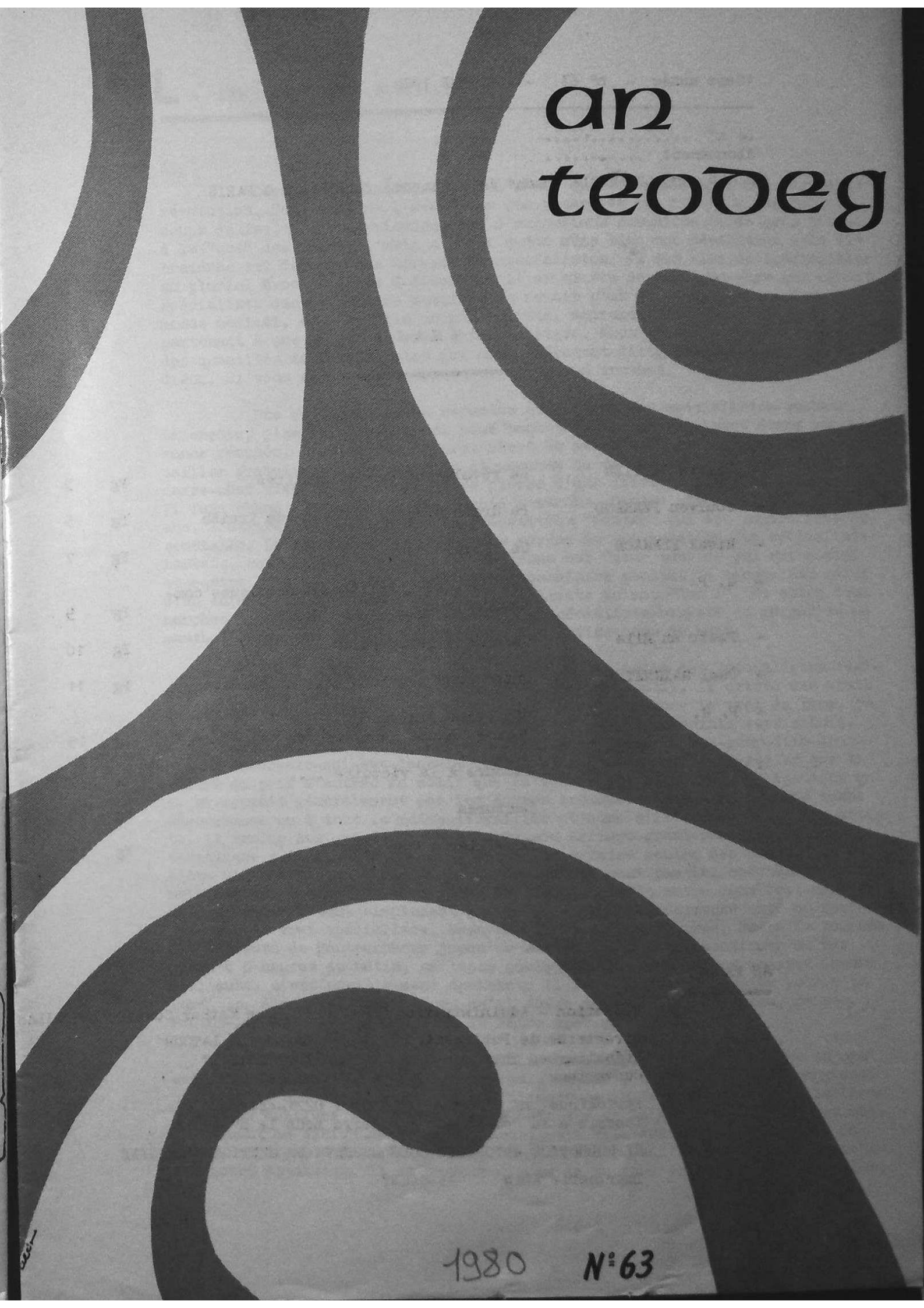


Jean-Claude HELLEGOUARCH

Téléphone : 76.04.25

12, Rue Etienne Dolet

LANESTER



an
teoddeg

1980

Nº 63

Le n° 10 F.
 Abonnement 35 F.
 C.C.P. DUKELEZ BREIZ (Duché de Bretagne) 21.521.80 G PARIS

S O M M A I R E

- Pierre GAUTIER	La révolution des spécialités	3
- Goulven PENNAOD	Pa droas Arvorig ha Ledav da Vreizh	5
- Rival PENNAOD	Un certain cheval	7
- G. P.	Les Société initiatiques celtiques contemporaines	Pg 9
- Paotr an Elle	Chronique quimpéroise	Pg 10
- Paul GAIGNET	Quand nous pouvions être nous-mêmes	Pg 11
- P. G.	"La Reine Sauvage" Hommage à une guerrière du temps passé	Pg 15
- Arnel CALVE	Secours à la victoire	Pg 16
- G.P.	Lectures	Pg 18
-	Nouvelles - Courrier	Pg 19

AN TEODEG

Rédaction - Administration 14, rue Esther Cuvier LES LILAS
 Directrice de Publication Catherine LATOUR
 Rédacteur en chef Paul GAIGNET
 Couverture Michel CHEC'H
 Périodique n° 32787 N° ISSN : 0221-4544
 Inscrit à la Commission Paritaire sous le n° 59064
 REPRODUCTION AUTORISÉE SOUS RÉSERVE DE MENTION D'ORIGINE
 Imprimerie ALLIN 93-GAGNY

L A REVOLUTION DES SPECIALITES

Depuis une dizaine d'années s'est opérée en Bretagne une véritable révolution. Peut-être ne l'avez-vous pas remarquée car il n'y a pas eu de coups de feu, ni de barricades, pas d'exécutions sommaires ni de gros titres à la "une" des journaux, mais c'était quand même bien une révolution : la vie bretonne est devenue une affaire de spécialistes. Je dis bien de spécialistes au pluriel avec un grand S final car il en existe des tas. Un gars qui serait spécialiste dans plusieurs domaines ne serait plus un spécialiste ; dans le monde médical, on l'appelle un généraliste, autrement dit un pauvre type appartenant à une espèce en voie de disparition. Nous avons donc en Bretagne des quantités de spécialistes qui nous préparent diligemment des avenir radieux. Si vous ne me croyez pas, suivez moi un instant.

Une catégorie assez répandue est celles des spécialistes-baskets. Là encore, j'emploie le pluriel pour "baskets", les unijambistes étant par avance récusés. Leur raison d'être, c'est la marche. Un pétrolier vient ravitailler gratuitement les parages d'Ouessant ou de Trebeurden : marche. Un bidasse-chef vient poser la première pierre d'une chiotte régimentaire : marche. Il fait chaud : marche. Il fait froid : marche. Contre n'importe quoi : marche. J'attire l'attention sur la préposition "contre" qui est tout à fait essentielle. La marche est toujours une marche de protestation. Le spécialiste-baskets, suivant une formule déjà ancienne est "pour tout ce qui est contre et contre tout ce qui est pour". Son vocabulaire pendant la marche est celui d'un enfant qui commence à parler et se limite au mot "Mon !". Et entre deux marches ? Eh bien, entre deux marches le spécialiste-baskets se gargarise au menthol parce que brailler cela donne des extinctions de voix.

Autre catégorie, nombreuse elle aussi, celle des spécialistes-fest-noz. Mais là, attention, cela commence à devenir subtil. Il existe des vrais et des faux spécialistes. Pas confondre. Pour distinguer le vrai du faux, je vous donne la recette. Le vrai spécialiste-fest-noz se pointe vers minuit, déjà rond comme une bille, prétend entrer sans payer "juste-pour-dire-deux-mots-à-un-copain-qui-est-dans-la-salle" ou encore voudrait ne régler que la moitié du prix d'entrée au motif que la soirée est bien avancée. Ajoutons qu'il ne connaît généralement pas les danses bretonnes, qu'il arbore une tenue dégueulasse ou à tout le moins débrillée et que, s'il est un véritable artiste, il traîne aux pieds les sabots de son arrière-grand-père. Détail caractéristique : il s'amuse comme un petit fou à faire rouler des bouteilles de bière vides sous les pieds des danseurs qui ne sont pas des spécialistes. Ne me posez pas la question déjà posée à l'instant : "Et entre deux fest-noz ?", cela prouverait tout simplement que vous ignorez ce que représente un fest-noz pour le vrai spécialiste. Essayez une fois, vous verrez. Faire la tournée des bistrotts de Montparnasse jusqu'au milieu de la nuit, continuer au bar jusqu'à 6 heures du matin, se taper quelques rince-cochon aux petites heures de l'aube, c'est positivement épuisant. Il faut toute une semaine pour s'en remettre. Alors que voulez-vous qu'il fasse d'autre ? Il récupère, ce mec. Foutez-lui la paix ! Vous allez le faire crever.

Signalons encore les spécialistes-zisique. Je les regroupe en une seule rubrique pour aller plus vite car, en fait, il y a autant de sous-spécialités de spécialistes-zisique que d'instruments de musique, depuis le banjo jusqu'aux cuillers en passant par le dulcimer et la guimbarde. Il en est même qui jouent du binioù ou de la bombarde, mais cela devient exceptionnel. Là aussi, il importe de distinguer le vrai du faux. Seul le vrai mérite de retenir notre attention. Il se passionne pour la musique écossaise ou irlandaise,

ignore délibérément la musique galloise ; quant à la musique bretonne, elle le laisse de glace et il a, ma foi, bien raison. Les Bretons, avec leur Bretagne, ils commencent à nous les briser menu ; ça va comme ça.

Une catégorie voisine est celle des spécialistes-gambille. Ceux-là font de leur vie trois parts. Dans un premier temps il apprennent des danses que, dans un deuxième, ils exécutent à l'occasion d'une éliminatoire qui va leur permettre, dans un troisième, de se présenter à un concours avec l'espoir de changer de catégorie. Après quoi, rebelote. Nouvel apprentissage, nouvelle éliminatoire, nouveau concours, nouvelle catégorie. C'est un peu l'histoire de l'œuf et de la poule ; il n'y a pas de raison que ça finisse. S'agissant des danses, elles sont bretonnes, ce qui dénote un déplorable manque d'imagination. L'important n'est pas là ; l'important est qu'elles soient "au programme" de l'éliminatoire et du concours. Le jour où le programme comportera des danses inspirées des civilisations du sud-est asiatique, soyez sans inquiétude, le spécialiste-gambille n'hésitera pas à danser et boupi comme s'il avait envie de faire caca sur le podium.

Il existe, vous vous en doutez, bien d'autres catégories de spécialistes, mais je sens que votre attention faiblit. Il me faut pour finir un mot d'une espèce en plein développement, celle des spécialistes-génie. Quand les Français font un mot d'esprit, c'est pour se moquer des autres. Les histoires belges, les histoires suisses sont nées en France ; seuls les Français sont aptes à en goûter tout le sel et d'ailleurs à en rire. Chez les Bretons, l'esprit est auto-critique, on ne fait pas rire des autres mais de soi-même. Pour le spécialiste-génie, c'est l'inverse : je vous disais bien, en commençant, qu'il s'agissait d'une véritable révolution. Le spécialiste-génie se prend au sérieux et se moque des autres. Il se prend au sérieux parce qu'il est convaincu qu'il a du génie et se moque des autres qui sont assez bêtes pour le croire. Naturellement, on distingue de très nombreuses subdivisions. On relève des spécialistes-génie en littérature, poésie, musique, peinture, céramique, chant, sculpture, artisanat, etc ..., etc ... Un point commun : les exigences financières. On ne déplace pas un spécialiste-génie si on ne l'invite pas à franchir un pont d'or. Ce sont des professionnels du génie et les professionnels, cela se paie. Il faut savoir reconnaître les valeurs, même et surtout quand elles sont illusoire.

J'en arrive maintenant à une dernière catégorie, celles des spécialistes-non spécialistes. Comme le nom l'indique, on y découvre des Bretons pas très futés qui, après avoir beaucoup travaillé, ont fini par constater qu'ils ne savent pas grand chose et qui sont assez bêtes pour le reconnaître, assez bêtes pour effectuer des tâches indignes des vrais spécialistes. Ce sont eux qui animent les cercles et les bagadoù pour le simple plaisir de faire revivre des rythmes anciens. Ce sont eux qui organisent les festoù-noz et, le matin venu, nettoient les vomissures. Ce sont eux que l'on voit à "Diwan", à "Dastum", à "Skowazell-Vreizh" et dans les amicales. Ce sont eux qui enseignent le breton. Ce sont eux qui essaient de trouver des fonds pour entretenir les génies. Eux encore qui s'efforcent de faire illusion et de donner à croire que l'idée bretonne n'est pas tout à fait accaparée par les fumistes. Ils travaillent gratuitement, bien sûr. Le dévouement n'a pas de prix, c'est bien connu, alors sur quelles bases les paierait-on ? Ils aiment mieux donner que recevoir. Ils préfèrent vivre POUR la Bretagne que DE la Bretagne. Ah ! les imbéciles ! Ah ! les braves gens !

Pierre GAUTIER

PA DROAS ARVORIG HA LEDAV DA VREIZH...

Notre beau pays était la Gaule et ses habitants s'appelaient les Gaulois. Nouspet gwezh ez eus bet azlavaret a-c'houde pergont vloas pegen lu oa pemderoh an dornlevroù war an Histoire de France a groge evel-menn, kloarek pe lik ve o aogerion. A s'adinkirk betek Tamnasset pe Ha Noi e veze kenteliet ar memes kentel ha ne saleas ket bugale fall Breiz Atao da ober goap deusouti... En ziazeez a raent war gelennadurezh an hebar'h ouzkieg oa Jobeg Loth ha war istor La Borderie, e ziskibl war ar c'hraf-se, ma vije bet rouez, hervez, ar vro hag an dud en Arvorig war-dro dibenn ar pempet kantved pa zouaras repuidi o tont a Enez Freden war deo'h dirak an hen Sacson.

E 1883 eo ez embannas Loth e émigration bretonne du 5^e au 7^e siècle de notre ère, ul levr he-man tonket da badout ur c'hantved pe-dost evel gwir bater war ar glistion. Rak ur gudenn e oa, evit gwir. Pa na vije bet met un dra skiantel da zircouestlañ e vije bet taolet nemeur a bled outañ, — piv a gredfe komariñ a-sivout tonkad an Alaned, evit skouer ? — mes hervez ar re-pont a veze roet, e raed sus ar Vretoned diskennidi nemete o vezañ gwirion sus ar c'halianed, pe satrenion da bolhañs Vro-C'hall, aloubet gwidreñs ha disgwir gant Frañs.

Anat eo en ziazeez start war Loth ha La Borderie holl vrogarourion Vreizh, hag e vo kabaduilh pa gredas ar c'hel. Palc'hun, e-tro ar bloavezhioù pemont, lakzat da intent ez oa ac'hanomp diskennidi ar c'halianed hag hon yezh, well-wash, ur meni nevez-c'halianeg. Nemeur a nini a bledas gant e arguzennoù yezhel ha yezhoniel, diazezet dreist-holl war lec'hiadur ar pouez-mouezh eildibennel pe ragedibennel e diwez-c'halianeg. E arguzennoù a gaver displeget, pergen, en Histoire de la langue bretonne d'après la géographie linguistique, Paris 1963. Nemet reizh eo lavaret ne voe ken-drec'het keltiegour erbet gantañ, kouz lavaret, pa ziazeez e venozioù (sl. K.H. Jackson, en Hor Yezh 46.12-22 ha ZCP 28, adarre en HPA pasais; ivez hon studien e-barzh Ar Stourmer 1963). Un atis e voe avat e labour-hioù rak ar ouezoniesh ne c'hell monst war-raok nemet a-dreus dislav ar c'halianadurezhioù.

Daout petra bennak ma roe tid evel Gregorius Tours pe Venantius Fortunatus da gredif e treuzve ar galianeg e kornioù eo e-doug ar 6. kantved, ne oa ket diskiant soñjal ez oa set da get en Arvorig — ha hi didud, a greded, war bouez nebeut — pa zouaras enni ar Vrezhoneg. Ac'hann ar soñj n'en doa ar brezhoneg a vrezan tra da velet gantañ, ha ned oa anezhañ set ur furn endroet hep nul ken sus ar predeneg. Kemm a reas ar savbont pa grogas istorourion evel Nora K. Chadwick da ziskouez e oa ar Vrezhoneg deuet da Arvorig abretoc'h eget na soñjed, e-tro ar 4. kantved. Pa'n amzer-se neuz, nemet e vije bet didud krenn ar vro, ez oa anat e veze galianeg gant an henvroldi, ar re o chon pell diouzh ar c'harioù bras evel Roazon, Gwened, Moened, da' nebeutañ ma kaved mellestradur ar Romaned diazezet mat.

En desped da studiadennoù zo, hag i dedennus, evel hini Palc'hun e Studi 8, e tiouerep un labour-hioù don o kemer e sol war an holl andonioù kozh strewet aman hag ahont e skridoù an istorourion eus an hen-hag an demeramer hag e buhesioù ar sent kozh, kenkouz hag el lec'h-p deñanvadurezh.

"Ar Vibl eo" a bellgouez ouzhin, nepell zo, unan brudet mat evit e sornlevroù deakif brezhoneg, oc'h ober anv eus Les Origines de la Bretagne gant Léon Fleuriot (Paris, Payot 1980). N'en larfen ket acorvat, ken disfidus ma's on da geñver padelezh an oberennoù skiantel, mes anzav a rafen hep chipotal ken en hon eus gant al levr-man ul labour hag a nevesa penn dar benn hon seilid kent a-sivout ma'mennoù hon broad. Anout a reer breman Léon Fleuriot evel ar yezhonour en deus daskoret dimp hon benyezh (Dictionnaire des glosses en vieux-breton ha Le Vieux-breton, essai d'une grammaire, o-daou Paris, Klincksieck 1964) ha kevesenn eo. Da vije bet dimp avat miret soñj ez oa anezhañ, da gentañ, ur skolveurieg war an istor, dedennet a-viskoazh gant kentañ kavetoù hon amzervezh en non bro, evel a'en diskoueze c'hoazh e "Recherches sur les enclaves romanes anciennes en territoire bretonnant" (ibid. 5.164-78, 1958), da skouer.

Un oberenn zispac'hel eo a ginnig dimp. Aman pe ahont e vo, ADAI, muniadennoù a vo abeget oute, evel e-barzh pep labour skiantel a vent gant he-man, mes ne gav ket din e vo, kent pell, dizarbennet dias e zedennoù na frammadur an daolenn.

a sav eus pobladur hon bro adal deroñ an istorelezh, eleze war-dro ar 4. ktvd. eus an amervezh. Diaes eo herreat un hevslep oberenn, ken fonnus ha pinvidik m'ema an danvez anezhi ha ne rofer amañ naset un diverrañ eus ar pennoù.

Da gentañ, o studial "Arvorig ar Gornôg e dibenn an hennaszer" (13-38) e ra un eveshiadenn a bouez bras : kalz aasoc'h oa ar merdeñ eget an tihentañ da'n empoent-se : skrivañ a ra Prokopios (circa 500-560) e oa a-walc'h eus un nos hag un deiz da verteidi Arvorig evit treuziñ Mor Breizh, hep goueliou, en ur roeñvañ hepken. Diskouez a ra ivez ez oa darempredoù stank etre Arvorig ha Brezhoned hag e oa tuet hon bro betek dibenn ar 4. ktvd. Ken pouezus all ar penn. 2 (39-49), ma tiskouez e oa niverus ar Vrezhoned e luoz Roma, en o zouesk reoù ay eas da Arvorig etre 150 ha 200 (p. 47hh.). Gant evezh e vo lennet ar pennoù 3-5 (pp. 50-109) o priediñ gant ar yezhoù kozet en Arvorig e dibenn an hennaszer, ar brezhoneg e-tal al latin hag ar romaneg hag al lec'hanoù enno anv ar Vrezhoned e Galia. Pouezus kenan eo ar studi-se, mes, ret e lavaret, rouestlet an doare ma vez displeget. Dre vras e c'haller dasua em ledas ar Vrezhoned — hag o yezh e-pad ur pennoù, enta, — kalz en tu all da vevennoù Breizh breman, ma kavas-hollianegerion en Arvorig, e Domnonia pergen, pell diouzh ar c'hêrioù latineket evel Gened, Roazon, Gwened, e vo kreñvaet neuze ar c'heñtieg gant an enbroidi en doare pouezus an div yezh, hag eant, a-durall, naset rannyezhoù tost an eil d'eben. Ret vaout en-dro war ar pennoù-se, ar pezh n'oar ket evit ober amañ, en ur studi yezhoù breizh-galvezel evit ar gazetenn-mañ.

Kregiñ a ra neuze gant pennoù istorel rik. Da gentañ e pled gant an enbroerezh, e vojenn hag e hanez (110-118), da c'houde e studi istor Maksen, Kentañ hag ar vBagad (119-133) o reiñ da anaout diaoc'h an imboure'hiou war o deiz. Ar pep nevezañ marteze vo kavet er pennoù 8 (134-162) ma ra war-dro "divroerezh" ar Vrezhoned e kevandir Europa ag ar 4. da' 7.5. ktvd., ur gudenn homan na oa ket e pleustret da vat betek breman, a gredomp, hag a ziskouez un devout na bouezur ken a-walc'h warnezhañ : evel *kosedouria Roma* eo em zalc'h ar Vrezhoned, o tont da' rann-kevandir evit difenn an Impalaeriezh ouzh ar Varbared. Ac'hann e savas an diaester etre ar Vreizhiz (eleze Brezhoned hag Arvorigiz) hag ar Franked, o c'henemglevioù. Gant Barbared "barbarekoc'h" pa voe bet ar Franked anavezet evel "Romaned" goude Kladwig (163-196). Ne oufe ket an aozur, evel-reizh, disoñjal an darempredoù etre ar Vrezhoned hag an hen Saouon o doa douaret ken e Freden, ken war ar c'hevandir (197-204) ma tiao'hase e trec'h ar re-se en Znez hag ac'hann "eil divroerezh ar Vrezhoned" (205-219).

Ar pp. 221-286 a c'hoarvez eus un danvez prizius kenan : studi ar mammennoù. Siwash, an embanner gall, a red c'hoazh ar vrud diwar e benn a vezañ un embanner "sarius", en deus spazhet ul lod bras eus ar mammennoù, ar skridoù orin pergen, war zigarez "ma ve ket kenverzhel"... Ken m'ema rediet an A. Fleuriot da brometiñ e vo embannet a-ziforc'h al lodenn-se (pelec'h ? penaos ? n'en lavar ket, rak marteze a-walc'h n'en goar ket eñ e-un. Klevet peus anv eus ur gkarta Gulturel, michañs, Douetus eo avat e ve roet un diner bennak evit un oberenn eus ar seurt, evit ur C'hival d'Orgouilh bennak pe ur Skal an gSav eusden farins ne laran est...).

Kloziñ a ra al levri gant un daolenn amzeroniell puih mearbet a zo da lenn aketus (287-307) o vont eus 161 da 375 eus an amervezh, heuliet gant ul levrlennadurezh Ionnus (309-331) ha 13 kartenn sklaer ha heleenn-tre. Mankout a ra avat ur v-negell, ha keuzius eo evit adkavout devoùoù pe dudennoù resis. Spi hon eus e kavo an A. Fleuriot an amzer evit he sevel pe he lakat sevel : ul labour borodus eo ma'z eus unan, mes ken pleustrek evit an holl re a ra hag a ray gant e levri.

A-walc'h hon eus lavaret, a gredomp, evit ma kompreno hon c'henvrois en hon eus amañ un oberenn veur. Daoust petra bennak ma vez strizh hevelep imboure'hiou, e chomont plijus da lenn ha spi hon eus e kompreno ar Vrezhoned ez eus bet savet evite ar c'hlokañ hag ar greillañ levri diwar-benn o oringoù (pouezañ a reomp war al liester). Boas e vezomp da ziallavaret "mab d'e dad eo Kariou". Ar pezh ez omp hiziv, ez omp deuet d'e vout neket hepken diwar hon andro, hogen — ha dreist-holl — diwar hon gwrisioù, ar rumadoù tud diniver o deus bevet en hon bro ha roet dezhi he dremm, o deus tourmet an eil re ouzh ar re all, betek kendezsiñ ha reiñ he fraam da'r vro a reomp Breizh anezhi hiziv an deiz.

Goulven PENNAOD

Léon Fleuriot — *Les Origines de la Bretagne, L'émigration* (Paris, Payot, 1980, # 100 F)

U N CERTAIN CHEVAL

Mul n'ignore la célébrité qu'a acquise Pierre-Jakez Hélias avec son *Cheval d'Orgueil*. Chacun sait que ce quadrupède lui a valu un succès en librairie inespéré pour un tel sujet et de (trop, diront les mauvaises langues) nombreuses apparitions sur le petit écran pour évoquer la "Bretagne profonde" dont il s'était fait le témoin dans son ouvrage.

Après la traduction en plusieurs langues étrangères — on attend toujours, par ailleurs l'édition en breton . . . —, il ne manquait au *Cheval d'Orgueil* que la consécration du septième art. C'est fait, le best-seller (comme on dit au pays bigouden) est maintenant un film, et ce, grâce à Claude Chabrol.

Il est évident que réaliser un tel film présentait deux difficultés majeures : premièrement, comment construire un scénario à partir d'un ouvrage évoquant des situations purement anecdotiques, sans aucune intrigue, et, deuxièmement, comment intéresser le spectateur à l'enfance du "petit Pierre" et à la vie des paysans bretons dans le premier quart de ce siècle.

Claude Chabrol a, tant bien que mal, surmonté ces difficultés. Le moins que l'on puisse dire est que ce film n'a rien de captivant dans son déroulement : naissance, baptême et premières années du héros n'ont rien de passionnant en soi. Les durs-travaux-des-champs, les veillées-au-coin-du-feu où-tonton-raconte-les-belles-histoires-d'autrefois, rien de tout cela dont on ne nous ait rebattu les oreilles. L'intérêt purement cinématographique ne peut donc pas résider dans l'histoire proprement dite.

En revanche, force nous est de constater la beauté de certaines photos : calvaires de granit sur fond de landes herbues, ramassage du goémon sur les grèves (c'était une époque où on ne pouvait trouver que du goémon sur les plages bretonnes), éclairages savamment dissimulés pour mettre en valeur certaines scènes nocturnes, etc . . . A cet égard, le film est un régal pour l'œil, malgré l'aspect un peu carte-postale de certaines images.

On peut, en outre, apprécier certains moments forts, en particulier, les scènes de suicides, lorsque certains paysans ont atteint le bout de la misère, sont pris par "la chienne du monde", sont d'une beauté souvent émouvante : telles cette scène où une vieille en coiffe se jette dans son puits, cette séquence où l'on voit une jeune fille mettre fin à ses jours en se noyant dans un marais . . . Tout cela est filmé avec beaucoup de talent, avec une certaine pudeur ; pas de mélodrame, simplement les faits dans leur tragique simplicité.

Enfin, il va presque sans dire que l'interprétation de Jacques Dufilho, dans le rôle du grand-père, est remarquable. D'autant plus qu'il ne force pas son personnage. On pourrait ajouter qu'il fait moins "breton typique" que dans *Le Crabe Tambour* de Pierre Schoendoerffer où il incarnait un officier de marine breton alcoolique (péonisme) nostalgique de son pays natal. Dans le *Cheval d'Orgueil* il joue avec une justesse de ton tout à fait admirable avec le talent qu'on lui connaît.

A noter aussi quelques apparitions de P.J. Hélias dans un rôle de figurant qui lui donne l'occasion de coiffer le chapeau rond, ce qui a vraiment l'air de le combler. Disons même qu'il en rajoute un peu. Passons.

Dans l'ensemble, ce film se laisse voir sans trop d'ennui, avec de temps en temps des moments agréables. Si le Cheval d'Orgueil souffre d'une certaine lenteur, Claude Chabrol n'en est pas responsable étant donné le matériau de base que constitue le livre de Hélias.

C'est par rapport à la Bretagne et au "problème breton" en général qu'il convient de juger ce film. C'est dans cette perspective qu'il faut paraître le plus critiquable, en ce sens qu'il contribue à freiner toute tentative de libération des préjugés et clichés dont la Bretagne est affublée.

Que voit-on, en effet ? La vie des paysans bretons au début du siècle, ce qui sous-entend, bien sûr, bragoù bras et chapeaux ronds, chansons de saint Trouduc avec curés et bannières, noces en costumes traditionnels avec souffloterie et sonneurs de bombarde perce-oreilles, bref, tous les clichés touristiques dont se gavent les Syndicats d'initiatives et les marchands de souvenirs de Basse- et Haute- Bretagne. On objectera que la vie en Bretagne n'était pas autre au début du siècle et que ces vêtements étaient alors de mise plutôt que jean's et col roulé. Claude Chabrol, c'est vrai, n'a fait que traduire la réalité historique, encore qu'il semble hautement improbable que les Bas-Bretons aient jamais cultivé leurs champs en habit de fête comme ils le font ici ... Toutes ces images font penser à des photos du style "Bretagne en couleur" à l'usage des "Parisiens".

Les conséquences en sont assez graves : le film conforte les spectateurs dans leur modèle d'une Bretagne figée dans ses traditions de 1910 ; il fournit caution aux fabricants de "Fête des Filets-Bleus" et autres pontavèneries. Le non-Breton moyen assimilera inconsciemment la Bretagne d'avant-hier, morte et enterrée (R.I.P.), à celle d'aujourd'hui qui se devrait de briser toute cette bretonnerie.

Après avoir vu le film, on associera plus volontiers "Bretagne" avec "folklore" qu'avec "avenir" ou "progrès". Le spectateur lambda trouvera alors les innombrables "cercles celtiques" (à ne pas confondre avec le Cercle de craie caennaise de Brecht) dignes de ce pays et de ce peuple et n'essaiera pas d'imaginer une Bretagne autre que celle, empaquetée et étiquetée, que l'on propose aux touristes. Voilà en quoi ce film est contestable et contribue à rendre tout réveil breton authentique encore plus incertain.

On peut en outre déplorer le fait que ce film est présenté en version intégrale française. Les seules apparitions de la langue bretonne sont des baragouinages quasi incompréhensibles, n'apportant rien au dialogue. On ponctue les phrases de "ma Doue" ou "kaoc'h ki du" --comme dans Bé-cassine-- pour faire plus "authentique", mais ça ne va pas plus loin. Au contraire, une version filmée en breton, sous-titrée en français, aurait contribué à faire du Cheval d'Orgueil un film vraiment original et aurait supprimé une bonne partie de l'aspect touristique que nous avons dénoncé plus haut. La chose n'était pas matériellement réalisable. Il suffisait de prendre exemple sur Histoire d'Adrien, de Jean-Pierre Denis, filmé en version occitane et sous-titré en français, qui a obtenu la "Caméra d'Or" au dernier

- suite pp 14 -

Michel RAOULT

LES SOCIÉTÉS INITIATIQUES CELTIQUES CONTEMPORAINES

(Thèse multigraphiée, Rennes 1980) 342 + 143 p.

Le 20 septembre 1980, dans l'amphithéâtre Lamennais, M. Michel Raoult soutenait une thèse pour le doctorat de 3ème cycle de maçonnerie (option ésotérisme), sous la direction du Prof. Jacques Brengues, président du jury, assisté des Prof. J. Servier et Ch. J. Guyonvarc'h. Une cinquantaine d'amis du récipiendaire assistaient à la soutenance, à l'issue de laquelle M. Raoult obtint son doctorat avec mention bien, pour la thèse mentionnée ci-dessus.

Elle représente un travail considérable d'enquête auprès des associations culturelles et/ou cultuelles qui se réclament du "druidisme" et, pour cela, ne saurait nous laisser indifférents. La plupart des Bretons connaissent --souvent mal!-- la Gorsedd de Bretagne et savent qu'il existe des "druides" en Galles et en Cornwall. La plupart ignorent que plusieurs dizaines d'autres associations se veulent aussi "druidiques".

Contrairement aux prétentions de certaines d'entre elles, il est certain, historiquement, que les druides actuels ne sauraient être les héritiers, par filiation "apostolique", si on ose dire, des druides de Gaule, de Bretagne et d'Irlande qui disparurent en tant que clergé lors de la conversion au christianisme, soit vers le VIème siècle de l'ère au plus tard.

Dans la littérature irlandaise, drui est pratiquement synonyme de "magicien" et si bardd désigne encore en gallois le poète de cour, le barh breton n'est plus, dès le XVème siècle, défini par notre plus ancien dictionnaire, le Catholicon, que par le français menestrier et le latin mus (Ca.18) en outre le mot disparut de l'usage, conservé seulement comme nom de famille, pour ne reparaitre qu'au XIXème s. avec le sens de "poète", sous l'influence du gallois. Quant au breton drouiz, c'est une création tout artificielle : Le dictionnaire vannetais de l'Armerie (1756) n'écrit-il pas : "Druid & Driade, Magicien & Magicienne des Anciens, sont totalement oubliés, Huricin, Huricinnés" (p. 118) ?

Mais en 1717, tout recommença, le 22 septembre, lorsque dans The Apple Tree Tavern, un bistrot de Covent Garden à Londres, l'Irlandais John Folland fonda The Ancient Druid Order, trois mois après la création de la Grande Loge Maçonnique spéculative d'Angleterre. Le 28 novembre 1781, à la King's Arms Tavern --un autre bistrot de Londres, Poland Street cette fois-- Henry Hurle fonda une seconde branche qu'il appela The Ancient Order of Druids. Enfin le 21 juin 1792, l'ouvrier maçon autodidacte Edward Williams, dit Iolo Morgannwg, célébrait, en plein air sur Primrose Hill, à Londres, la première gorsedd druidique moderne d'où devait sortir la Gorsedd Prydain de Galles. C'est de ces trois branches que procèdent pratiquement toutes les associations druidiques actuelles.

Les mauvaises langues trouveront étrange l'importance des bistrots dans cette histoire, d'autant plus que c'est dans une auberge de Guingamp que vit le jour la Gorsedd de Bretagne, chez la Veuve Le Pale'her, le 1er septembre 1900 ! Ce doit être une tradition plus vénérable qu'on ne le pense, puisque la druidesse qui promit l'empire à Dioclétien, à Tongres, se tenait dans un bistrot : in quadam auona ! (Vopiscus, chez Numerianus 14.2).

Pour autant que nous puissions juger, M. Raoult a fait un dépouillement très consciencieux des données qui lui étaient offertes et, surtout, il a su garder son indépendance de jugement envers les sectes et sous-sectes, souvent ennemies, qui prolifèrent en se réclamant du druidisme. Il n'a pas voulu

- suite pp 15 -

On eût bien surpris les bourgeois de Quimper, il y a trente ou quarante ans et naturellement davantage, si on leur avait prêté leur réaction de 1980 à l'égard de la langue bretonne.

Par un curieux paradoxe, cette dernière a, durant des siècles et surtout pendant ces dernières années, perdu nombre de locuteurs, essentiellement en raison du discrédit dont elle souffrait dans l'éducation : il s'agissait, disait-on avec mépris, de la langue des "ploucs" par conséquent l'homme des villes, voire celui des bourgs, mettait un point d'honneur à l'effacer de sa vie courante et, par voie de conséquence, celle de ses enfants, le tout au bénéfice de la langue française sans laquelle, il est vrai, aucune promotion sociale n'était envisageable.

Malgré l'éclat d'un de La Villemarqué, puis d'un Brizeux, et plus tard d'un Roparz Hémon ou d'un Tanguy Malmanche, puis de la création du Mouvement breton, il fallut attendre ce souci moderne de "revenir aux sources", joint, surtout chez les jeunes, à un esprit systématique de contestation, pour redonner à la vieille langue une "aune de respect".

Voilà maintenant que le Breton moyen, notamment celui qui vit en ville, se trouve souvent penaud, en tout cas un tantinet agacé, de ne pas connaître les linéaments de la langue ancestrale, surtout vis-à-vis des non Bretons volontiers sarcastiques. L'expression "sots Bretons" accolée à ceux qui ignorent la langue et qui est, comme chacun sait, la prononciation volontairement vicieuse et malveillante de "Hauts Bretons", avec la liaison entre l'article "les" et le mot "hauts", a marqué, bien avant la dernière guerre, le début de ce qui peut-être considéré comme une réaction tardive mais réelle des bretonnants à l'encontre de ceux qui ne le sont pas. Compte tenu de ce qui précède, certains pourraient donc penser que le fameux complexe du bretonnant de naissance a disparu, puisque certains compatriotes réputés cultivés utilisent le parler traditionnel et que ce dernier est enrichi régulièrement afin d'être adapté à la société contemporaine. Une petite place lui est octroyée dans les médias avec également un tout petit coin dans la presse locale. Ce regain de vigueur n'est-il le favori ? En réalité, la vérité est bien différente, il est à craindre, en effet, que les pessimistes aient raison, pour le motif suivant : la langue ayant été combattue de tous temps par l'Etat centralisateur à travers les assauts conjugués de l'école laïque et obligatoire et de la presse, cette langue mésestimée pour ne pas dire plus par les bourgeoisillons et les notables, toujours serviles par intérêt vis-à-vis du maître parisien, cette langue a perdu droit de cité. La réaction s'étant trop longtemps fait attendre, une génération au moins ne la pratique plus, celle justement qui a des enfants d'âge scolaire.

La situation actuelle est telle que tous ces gens, fort nombreux, qui ignorent le breton, en sont, par définition, ses adversaires acharnés ou dans la meilleure des hypothèses, des indifférents qui, dans leur for intérieur, regrettent qu'il ne soit pas balayé une bonne fois pour toutes. On ne défend pas ce que l'on ignore et on veut ignorer ce qui est jugé cause perdue, même si on en vient à se conduire en étranger dans son propre pays, malgré l'exemple des Alsaciens, des Corses et des Basques.

-SUITE DD 14-

Quel bel été admirablement chaud et ensoleillé, un temps idéal pour la promenade ! Dès les premiers jours de mai on se bouscula d'ailleurs sur les routes où Bison Futé lui-même aurait dû renoncer à mettre un peu d'ordre dans l'inextricable fouillis de véhicules de toute sorte englués dans un flot de piétons et de bestiaux. Les Néerlandais, puis les Belges, puis les Français dégringolaient vers le Sud cependant que les Allemands, eux aussi, eux d'abord, s'élançaient vers l'Ouest, précédés de peu par les Anglais qui rentraient à la maison. Mai et juin 1940. Le monde entier collé aux postes que l'on disait alors de T.S.F. n'en croyait pas ses oreilles. La France, la France de la Marne et de Verdun, du Bois des Caures et de la Tranchée des Baionnettes, la France écrasée en quelques jours ! Comme la Tchécoslovaquie, la Pologne, le Danemark, la Norvège, les Pays-Bas, la Belgique et le Luxembourg. Sa puissance véritable devait-elle donc être mesurée désormais à la même aune que celle de pays d'opérette dont les armées ne pouvaient guère affronter que les troupes de la grande-duchesse de Gerolstein ? Au souvenir de la gloire prestigieuse de jadis devait-on substituer celui de la ridicule jactance de naguère ? Incroyable !

Un instant abasourdis par le choc qu'ils venaient d'encaisser, les Français surent rapidement se reprendre en démasquant les auteurs du désastre qui les frappait : la "Cinquième Colonne", les Juifs, les francs-maçons et les instituteurs laïques. Oubliant leur débâcle intestinale les Français respiraient. Ils n'avaient pas été vaincus ; ils avaient été trahis. Les vaincus, c'étaient les autres. Dans le même élan de pensée, il apparut en outre que les sauveurs, ce seraient aussi les autres. Four ceux-ci les Allemands, pour ceux-là les Anglais. Personne n'imaginait que les vainqueurs de demain puissent être les Français sinon par combattants étrangers interposés. Mais de quelle alliés pouvait-elle se flatter d'obtenir le concours puisque, en demandant l'amistice, la France avait abandonné la lutte ? A défaut d'alliés, des soutiens, mais lesquels ? Les amis de la veille qui venaient de bombarder une partie de la flotte française au mouillage à Mers-el-Kébir ? Les ennemis de la veille dont le chef venait, sur le quai de la petite gare de Montoire, de proposer une collaboration à un vieux maréchal qui l'avait acceptée ? Le temps d'un claquement de doigts ou presque, la France se trouvait ravalée au niveau d'une puissance assistée dont le sort dépend de la bienveillance du protecteur. Et c'est bien ainsi que durent le comprendre ceux qui, dans l'un ou l'autre camp, soldats en uniforme ou soldats de l'ombre, se battirent pour une cause étrangère qu'ils acceptaient de servir sans pouvoir l'influencer, mercenaires de l'espoir avec les grandeurs et les limites que cela implique : "par le sang versé", comme à la Légion.

Et les Bretons, pendant ce temps-là, que devenaient-ils ? En bien, les Bretons, dans l'ensemble, réagirent à la façon des chiens de Pavlov qui salivèrent au coup de sifflet sans comprendre pourquoi. On ne se débarrassa pas en un clin d'oeil de réflexes conditionnés acquis de longue date. En Bretagne, de même qu'en France, la forte majorité était constituée de petits salins bien décidés à ne pas se mouiller : "Moi, Monsieur, je ne fais pas de politique !", ce qui signifie en clair : "Moi, Monsieur, j'attends de voir de quel côté penche la balance pour voler au secours de la victoire !". Si les pleutres n'existaient pas, les héros ne se différencieraient pas du commun. En Bretagne, de même qu'en France, certains aussi choisirent le camp de la Grande-Bretagne, d'autres le camp de l'Allemagne ; rien que de très banal. Il y en eut enfin qui choisirent le camp de la Bretagne et cela, c'était assez inattendu.

Le conflit touchait déjà la presque totalité de l'Europe et les stratèges du Café du Commerce, unanimes, s'accordaient à prédire qu'il allait faire tache d'huile. Était-il raisonnable d'attendre qu'au milieu du vacarme d'une telle tourmente la Bretagne puisse faire entendre sa faible voix ?

Au reste, qui donc aurait pu parler au nom de la Bretagne ? Certainement pas les politiciens français qui avaient grenouillé en Bretagne et dont l'horizon n'avait jamais dépassé les limites de leur circonscription électorale. Les "bretonnistes" ? Là, c'était une autre histoire. Les "régionalistes" sentaient effroyablement la naphtaline et leur indéfectible générosité de cœur se trouvait constamment stérilisée par une pusillanimité qui les privait de toute influence. Les "autonomistes", après une impressionnante percée de 1925 à 1929, harcelés par un jacobinisme virulent, balayés, déçus que leurs progrès ne soient pas au niveau de leurs espoirs, étaient, dans les années qui précéderont immédiatement la guerre, repartis dans un ghetto dont ils avaient eux-mêmes tracé les étroites limites, effrayant un extrémisme peu fait pour leur attirer la compréhension et encore l'appui de nos compatriotes. Je le dis sans aucune acrimonie, mais l'honneur d'avoir connu un bon nombre de Bretons qui, entre 1919 et 1939, s'attachèrent, d'une manière ou d'une autre, à travailler pour leur pays, étaient des patriotes sincères, dévoués, désintéressés qui ont droit à notre respect, à notre reconnaissance, certains à notre admiration, mais leur psychologie en politique était comparable à celle que l'ours de La Fontaine manifestait dans l'art de manier les pavés. Ces Bretons, enfin, qui avaient souvent des conceptions irréductibles étaient éparpillés pour la plupart aux quatre vents dans les "oflag" et les "stalag" ou dans les "compagnies de travailleurs" inventées par l'armée française pour conserver à sa disposition, en "zone libre", des "hommes" qui avaient en principe cessé d'être des "militaires".

À supposer néanmoins que les patriotes bretons puissent rapidement rentrer au pays, sur quels thèmes organiseraient-ils leur propagande ? Certains, minoritaires au sein d'une minorité, songèrent à reprendre les positions affichées à la veille de la guerre. Les accords de Montoire, prémices de la collaboration franco-allemande, leur montrèrent bien vite que c'était impossible. Les dirigeants du IIIème Reich non seulement n'encourageraient mais même ne toléreraient en Bretagne aucune activité séparatiste ou seulement anti-française qui remettrait nécessairement en question leur politique, réelle ou fallacieuse, de rapprochement avec le gouvernement de Vichy.

Toutes les conditions se trouvaient donc réunies pour que rien n'agite la Bretagne sinon les remous d'une politique française qui se jouait hors des frontières de l'Hexagone. La saine logique aurait voulu que les patriotes bretons se contentent comme n'importe qui de prendre des airs de conspirateurs pour déplacer des petits drapeaux sur une carte en écoutant la radio de Londres. Heureusement les Bretons, même s'ils ont entendu parler d'Aristote et de Stuart Mill, sont fâchés avec toute logique si ce n'est la leur qui ignore les syllogismes en "barbara" et ils se lancèrent dans un combat personnel. Sinn fein, ni hon-unan, nous-mêmes. Oubliés les réflexes conditionnés, jouèrent à nouveau les réflexes ancestraux.

Mon intention n'est pas de rappeler ici dans le détail ce qui s'est passé de spécifiquement breton en Bretagne pendant la guerre et je me bornerai à tracer à grands traits quelques éléments du bilan.

Si l'on néglige divers extrémismes qui n'intéressaient qu'un nombre restreint d'adeptes, deux courants sollicitaient l'opinion bretonne. Le

courant "provincialiste" était animé par Yann Fouéré et s'exprimait dans les quotidiens "La Bretagne" et "La Dépêche de Brest". Le courant "national" était animé par Raymond Delaporte et s'exprimait dans l'hebdomadaire "L'Heure Bretonne", ses partisans militant au sein du "Parti National Breton". L'influence des uns et des autres était telle que l'un des préfets régionaux qui se succédèrent à Rennes, conscient de l'échec de ses prédécesseurs acharnés à n'utiliser que la méthode du gros bâton, créa un "Comité Consultatif de Bretagne" composé d'une vingtaine de membres choisis par lui. Le Comité ne tarda pas à briser les liens dont on avait prétendu le lier et pendant les dix-huit derniers mois de l'occupation allemande, rendit les services les plus concrets à la population. Il eut même l'audace, lors de sa seconde réunion, de présenter au préfet régional un projet de "Statut de la Bretagne" qui n'était rien d'autre qu'un statut d'autonomie dans le cadre de l'état français.

L'activité culturelle était intense, organisée autour de l'"Institut Celtique" qui, sous la présidence de Roparz Hémon, rassemblait en d'innombrables et actives commissions tout ce que la Bretagne comptait d'écrivains, d'artistes, d'artisans, d'économistes ou de spécialistes des traditions populaires. L'enseignement de l'histoire et de la géographie de la Bretagne et, en pays bretonnant, celui du breton devinrent obligatoires dans les écoles primaires tant laïques que confessionnelles. Un poste, "Rozon Breiz", émettait tous les jours sur les ondes pendant une heure, en breton et en français, un programme résolument a-politique de causeries, sketches, pièces de théâtre, chants et musique. Aux revues d'avant-guerre, "Dihunamb", "Gwalarn", "Stur", étaient venu s'ajouter "Galv", "Sterenn" et "Nemeton" qui s'offrait le luxe de prendre la défense de la franc-maçonnerie, un hebdomadaire en breton, "Arvor", un illustré pour enfants, "O-Lo-Lé", pour ne rien dire de "Triakell" et "Ar Studier Vreiz" réservés aux cadres et aux étudiants du P.N.B. Quant à l'édition, avec "Sridou Breiz", elle lança sur le marché trois fois plus d'ouvrages en langue bretonne qu'il n'en avait été imprimé au cours du siècle précédent.

Toute cette vie politique et culturelle n'avait rien d'artificiel mais s'appuyait au contraire sur un vaste mouvement d'opinion dont on peut évaluer l'importance par le tirage de certains journaux. Avec ses 30 à 35.000 exemplaires hebdomadaires, "L'Heure Bretonne" touchait environ 100.000 lecteurs et la presse "provincialiste" avec un chiffre quotidien de 125 à 150.000 exemplaires en touchait environ 400.000.

Et ce fut l'été de 1944. De ce qui suivit, la seule réelle justification tient dans les faits et les chiffres que je viens de donner. Des Bretons avaient eu l'audace de dédaigner les petits jeux de la politique française : inadmissible. Germanophiles ou germanophobes, anglophiles ou anglophobes, ils n'avaient voulu retenir que ce qui les unissait, l'amour du pays et le désir de le servir : impardonnable. Des Bretons avaient voulu vivre en Bretons : intolérable. En moins de trois ans et demi, dans les pires conditions qu'on puisse imaginer, ils avaient rassemblé la cinquième de la population adulte alors que les "collabos" et les "fifis" étaient de dix à quinze fois moins nombreux : inquiétant. La répression s'abattit alors, sauvage, forcée, sauvage, au point d'alarmer nos amis gallois et de les pousser à intervenir efficacement pour que soit mis un terme à cette frénésie.

De tout cela, que reste-t-il ? Si j'interrogeais des jeunes, ils répondraient "rien" ou même jugeraient que la question ne se pose pas, persuadés qu'ils sont que le mouvement breton a commencé avec eux quand ils ont réalisé qu'ils sont Bretons. Pour ma part, je répondrais "tout" car je suis persuadé que sans l'action déployée pendant la guerre il n'y aurait probablement

aujourd'hui ni festoù-noz, ni chanteurs vedettes, ni festivals interceltiques, ni méthode "Assinil" de breton, ni Charte culturelle, ni "Breiz o veva".

Si l'on veut tirer quelque enseignement de cette période brève mais capitale de notre histoire, ma première conclusion sera donc une invitation à la nouvelle classe de militants à mieux reconnaître qu'un peuple est une longue chaîne de générations solidaires dont chacune est contrainte, bon gré mal gré, d'assumer la charge de ce qui l'a précédée. J'aimerais souligner aussi que la méthode des lamentations et des invectives qui semble de règle actuellement est inefficace ; elle n'a rien donné avant la guerre, elle ne donne rien maintenant, elle ne donnera jamais rien. Durant l'occupation allemande, l'idée ne serait venue à personne d'aller pleurer dans le giron d'un préfet ou sur le dolman d'un feldkommandant pour demander à des étrangers d'être bretons à la place des Bretons. Ce qui a été obtenu l'a été par des Bretons, à la force du poignet, il est nécessaire de le rappeler. Un troisième point est de ne jamais oublier que la politique est l'art du possible et qu'on a souvent tort si on est seul à avoir raison contre tous. Les provincialistes ont bien profité de la déclaration du maréchal Pétain : "J'ai promis la résurrection des provinces" et le Parti National Breton restait dans le droit fil des conclusions des congrès de "Breiz Atao" tenus à Rosporden et à Châteaulin quelques années auparavant. Je persiste à croire que l'opinion n'était pas séparée à aller plus loin, que provincialistes et nationaux avaient donc raison et que leurs contempteurs ont tort. Enfin, et ce sera ma dernière remarque, il faut être prêt à payer le prix, si élevé qu'il puisse être. Rien n'est gratuit, ni une bouchée de pain, ni un verre de cidre, ni surtout l'honneur et la liberté. Ceux et celles de 1940-1944 ont payé d'avance et certains au prix de leur vie la possibilité que nous avons aujourd'hui de redresser la tête.

Paul GAIGNET

UN CERTAIN CHEVAL

festival de Cannes. Il faut croire que Claude Chabrol et, surtout P.J. Hélias s'en sentaient incapables. On fait ce qu'on peut.

Dans certains journaux, on peut voir sur l'affiche du film : "J'ai été très impressionné par la beauté du film et le talent de Claude Chabrol". Signé : Pierre-Jakez Hélias. Cette autosatisfaction déguisée ravira sûrement beaucoup de monde. Quant aux Bretons, ils n'auront qu'à attendre la sortie du film Le Cheval Couché.

Rival PENNAOD

CHRONIQUE QUIMPEROISE

Dans ces conditions peut-on compter sur les Bretons pour sauver la langue ? Sûrement pas sans changement profond de politique car leur fameuse fierté si fréquemment mise en avant ne va pas et n'a jamais été jusqu'à imposer l'idiome de leurs pères devant l'étranger qui en a disposé autrement. Que doit-on penser de ce comportement qui reste celui d'aujourd'hui ? Je laisse à chacun le soin de répondre !

PAOTR AN ELLE

LA REINE SAUVAGE

Hommage à une guerrière du temps passé

Depuis que Walter Scott en a brillamment lancé la mode, le roman historique, souvent servi par d'excellentes plumes, n'a pas cessé de passionner les foules tout en apportant à ses lecteurs une information qu'ils n'avaient nulle envie d'aller chercher dans des ouvrages plus austères. Curieusement, les écrivains bretons me paraissent avoir été peu tentés par ce genre littéraire. Je n'aurai garde, certes, d'oublier "Les Amazones de la Chouannerie", l'admirable roman que Théophile Briant écrivit peu avant la dernière guerre et qui fut récemment réédité, mais y eût-il d'autres auteurs, d'autres titres ? Quelques romans de Paul Réval peut-être, qui évoquent des heures tragiques de l'histoire d'Irlande ; j'ai beau chercher, je ne trouve rien d'autre. C'est donc un "crésneau", comme on dit maintenant, que Yann Brekilien vient d'occuper avec "La Reine Sauvage" qui nous transporte dans l'île de Bretagne vers les années 60 de l'ère chrétienne. Les légions romaines s'y sont depuis peu installées et affermissent leur emprise, bousculant les structures civiles, les traditions religieuses, les conceptions culturelles des Bretons. Certains s'en accommodent, d'autres se rebellent. C'est le cas de Boudicca, la reine sauvage, qui prend la tête d'une vaste rébellion, d'abord victorieuse, finalement écrasée, et ne survit pas à la défaite, personnage tellement prestigieux que les Anglais lui ont élevé à Londres une statue sur le Victoria Embankment. Autour de faits authentiques, Yann Brekilien laisse trotter son imagination mais il la tient en bride car il n'oublie pas qu'il est homme de cheval et qu'il sait en outre que le roman historique a ses règles dont la première est le respect de la vérité. Sur la toile de fond d'un chatoyant tableau de la société celtique telle qu'on peut en partie la connaître, en partie l'imaginer, il met en scène des histoires d'amour, des rites d'initiation, des descriptions de combats avec une technique du récit et un art du dialogue tout à fait remarquables. S'il m'est permis d'exprimer une réserve, ce sera pour regretter que l'auteur n'ait pas encore réussi à se débarrasser de son péché mignon et continue d'utiliser des expressions trop familières telles que "rendre dingue", "grand bêta", "charcutage", "bof !", "tu lui as tapé dans l'oeil". On pouvait sans peine dire les mêmes choses autrement. Satisfaits d'un peu plus de rigueur dans l'écriture, les grinchoux de mon genre n'auraient plus rien à critiquer. Petites taches que Yann Brekilien aura, je l'espère, à cœur de faire oublier en se penchant sur l'histoire de notre Bretagne pour nous régaler de nouveaux romans de la même veine que celui dont il vient de nous faire cadeau.

P. G.

- Théophile Briant - "Les Amazones de la Chouannerie" - Ed. Fernand Lanore Paris s.d. - env. 27 F.

- Yann Brekilien - "La Reine Sauvage" - Ed. J.P. Delage Paris 1980 - env. 70 F.

Les Sociétés initiatiques celtiques contemporaines.

privilegier les unes plutôt que les autres et son second volume est presque un "Bottin" comme le signalait avec humour un de ses juges. En ce qui concerne l'"orthodoxie" druidique issue de Iolo Morgannwg, il a écrit les pages qui convenaient, mais en ce qui regarde l'initiateur lui-même, nous nous associons à M. Guyonvarc'h lui recommandant d'apprendre le gallois (qui n'est pas du "gaelique", contrairement à ce que semble penser M. Raoult!!!) afin de mieux savoir à quoi s'en tenir sur ses trop fameux "Iolo Manuscripts". Quoi qu'il en soit, cet ouvrage mériterait d'être édité car la littérature sur le sujet est soit inexistante, soit fantaisiste.

G. P.

S ECOURS A LA VICTOIRE

Il manquait une référence de qualité au clan des Francequillons de tous poils, ceux qui, de tous temps, ont été heureux de voir bafouer les droits de la Bretagne, leur pays, ceux qui ont approuvé le Pouvoir à chaque fois qu'il a écrasé la langue nationale, ont fait preuve de la plus parfaite servilité devant l'autorité chargée d'effacer toute trace du particularisme breton et se sont désolidarisés ostensiblement des compatriotes qui ont cru, souvent maladroitement, se lancer dans l'activité directe en faveur du vieux pays. Qu'ils se réjouissent donc : depuis le mois de Juin 1980 c'est chose faite, ils peuvent dorénavant se réjouir. M. Francis Gourvil, onomaste distingué et ancien militant national breton. Evidemment c'est un patronage prestigieux mais qui risque de disparaître assez vite étant donné que notre érudit national (français naturellement) a 91 ans, c'est pourquoi la presse "ouestienne" et la télévision régionale ont sauté sur l'occasion d'une interview accordée au Patriarche à propos de rien, comme ça, pour le plaisir !

Pour le cas où vous n'auriez ni vu ni lu ces déclarations remarquables et remarquées, sachez que ce faussaire de La Villemarqué au nom "Barzas Breiz" est le père de l'autonomisme breton, autonomisme d'inspiration plus ridicule qu'il n'a aucune base historique, pas plus d'ailleurs que ses "fumistes" qui fréquentent le Collège des Druides, depuis 1900.

Rarement l'expression "brûler ce que l'on a adoré" ne s'est trouvée à propos dans ce cas. Est-il utile de souligner que, la notoriété dont jouit actuellement F. Gourvil, n'est due qu'aux militants de l'"Emsav" et aux "fumistes" qu'il répudie sans vergogne aujourd'hui. Sans eux, la publicité des travaux remarquable de notre Morlaisien n'aurait pas dépassé un petit cercle de spécialistes fort savants mais toujours fort discrets. En tout état de cause, ses connaissances ne l'autorisent aucunement à se conduire en contempteur de son pays et de ses compatriotes allant jusqu'au démolissage de l'esprit breton, travail de sape volontaire et gratuit ! Voyons donc ses arguments qui ne résistent pas à un examen superficiel. Le père de l'autonomisme breton paraît, sauf erreur, être ce brave Nominoë qui, exactement un millénaire avant le châtelain quimperlois, a battu militairement le roi des Franks à la fameuse bataille de Ballon, en 845. Cette victoire est l'acte de naissance du Duché de Bretagne qui a vécu et prospéré avec des fortunes diverses à côté, souvent contre, le royaume de France et ce jusqu'en 1532, gardant d'ailleurs après cette date son statut d'autonomie, quoiqu'en pensent les ânes ou les traîtres. Nos ducs n'ont parlé breton que jusqu'en l'an 900. Bien que cette précision reste très discutable, notons que les armes bretonnes ont tant fait qu'elles ont porté la langue aussi loin que dans certains secteurs de Normandie et naturellement au sud de la Loire, F. Gourvil, ceinture noire en toponymie ne pourra dire le contraire. L'art breton, mis aussi en cause, obéit à la règle générale selon laquelle, à partir d'un fonds commun à l'Europe, chaque ethnicité a façonné son environnement selon sa pensée et son génie propre, le peuple breton s'est, à ce propos comporté comme les autres, ni plus, ni moins.

Faut-il aussi expliquer à F. Gourvil qu'il est déloyal de se dire défenseur de la langue bretonne et affirmer en même temps qu'il n'est pas question d'en faire une affaire politique. Qui diable dans ce pays, étant naturellement de bonne foi, peut prétendre que le Pouvoir parisien, quel

qu'il soit, n'a pas toujours tout mis en oeuvre pour tuer le breton en usant de toutes les armes et artifices, y compris les promesses fallacieuses pour bernier les Bretonnants ayant la tripe tricolore. Il est tout-à-fait clair que seuls les tartuffes ou les niais ne voient pas ou ne veulent pas voir que pour assurer la survie d'abord, la promotion ensuite de la langue il est indispensable de modifier les liens juridiques entre la France et la Bretagne dans un premier temps, et de valoriser l'usage de la langue dans une administration spécifiquement bretonne. Il faut dire et répéter que, sans solution politique, le breton va mourir et ce, malgré Diwan, Kuzul ar Brezhoneg, Skol an Emsav, Eleun Erug, Evit ar Brezhoneg, Preder etc ... La seule énumération de tous ces organismes extrêmement valeureux, montre la faiblesse du Mouvement breton : sa division et son combat en ordre dispersé.

Il y a quelques années, F. Gourvil contestait déjà notre drapeau national, le "gwenn ha du" dû à Morvan Marchal, au nom de l'authenticité historique. L'argument était pour le moins spécieux car il faut bien pour qu'il y ait tradition, qu'il y ait un commencement et, à ce compte, les Français devraient répudier leur drapeau qui a, il y a moins de deux siècles, supplanté l'emblème fleurdelisé propre aux rois de France. Bien entendu, les gens sérieux voient bien que le changement de bannière n'est autre là encore qu'un acte politique, tout comme le remplacement d'un hymne national par un autre. En suivant F. Gourvil sur ce terrain, il serait sans aucun doute, urgent de substituer au "Bro goz ma zadou" de Taldir la célèbre "An Hini Goz" ou mieux le "Salve Regina" !

En ce qui concerne le Collège bardique et les fumistes qui le composent depuis 1900, parmi lesquels on relève les noms de Vallée, Ernault, Calloc'h, Harriou et plus récemment de Le Barzic, Le Boterf, Vallerie etc ..., où diable F. Gourvil a-t-il pris que les "Neo Druides" se réclamaient d'une filiation directe quelconque avec leurs lointains prédécesseurs et que veut-il dire par un manque de "base scientifique", en quoi la science peut-elle former une base à un groupement ? Pourquoi feint-il maintenant de ne pas comprendre le caractère symbolique des cérémonies publiques de la Gourse auxquelles il a participé et qui n'ont jamais prétendu reconstituer des rites dont d'ailleurs personne ne sait rien !

En vérité, par ses propos et ses prises de position tardives, F. Gourvil épaulé les démolisseurs de la Bretagne spirituelle, de la Bretagne nationale, de la Bretagne bretonne. Je me garderai bien de tout jugement, l'Histoire de notre vieille Armorique se chargera bien de le faire !

Amel CALVE

- En ce qui concerne le Barzas Breiz dont l'authenticité est mise en cause par F. Gourvil, il semble que certains travaux réalisés depuis quelques lustres mais non publiés à ce jour, tendraient à prouver le contraire. Comme quoi il est toujours bon de n'affirmer qu'avec les pièces en mains affaire à suivre !

A. C.

J. LE DÙ & Y. LE BERRE -- Textes vannetais cnoisis dans Dihunamb, avec une présentation historique et linguistique et un lexique. (2 vol. Studi N° 15 et 16; CRDP de Rennes; 100 p. 30,00 FF)

C'est une bonne chose que voir se multiplier les études, trop souvent négligées, sur les parlers du sud-est du breton, communément appelés "vannetais". Au moment où je tape ces lignes, Fañch Morvanou présente, devant un jury présidé par le Prof. Léon Fleuriot, assisté notamment de M. Donatien Laurent, une thèse sur la littérature vannetaise et son milieu au commencement du 19^e siècle, dont il faudra certainement rendre compte attentivement. L'Université de Bretagne occidentale ne veut pas être en reste, puisque MM. Le Dù et Y. Le Berre, ont eu la bonne idée de rassembler des textes vannetais tirés des dix premières années de la revue Dihunamb de Loeiz Herrieu, accompagnés d'un lexique et, surtout, d'une étude d'ensemble.

Disons-le tout de suite pour n'y plus revenir, la valeur littéraire de ces écrits est pratiquement nulle et n'enrichira certainement pas la pensée universelle ni même la culture bretonne. Il n'en va pas de même de leur valeur documentaire (je pense, en particulier aux annonces publicitaires dont le breton était alors le support) et surtout de leur intérêt pour l'étude de la langue.

L'introduction (pp. 5-73) est particulièrement copieuse. On lui reprochera surtout le manque de références, mais les premiers mots de la préface disant que ce travail est "publié à l'intention des maîtres du pays de Vannes et de leurs élèves les plus avancés" implique bien qu'il ne s'agit pas d'un ouvrage écrit pour des linguistes ou philologues, encore qu'il soit rigoureusement établi.

Le cadre de l'emploi du vannetais -- et plus généralement du breton -- est bien posé (pp. 9-18). On regrette la "pudeur" des auteurs sur les causes de la disparition de Dihunamb : chacun ne sait-il pas que des résistancialistes fanatiques ont obligé Loeiz Herrieu à se terrer jusqu'à sa mort ? Que l'évêché de Vannes, hantant plus fort que les loups pour se dédouaner de ses bassesses envers le maréchal Fétain, interdit pratiquement à ses clercs d'user du breton ? Était-il si difficile de le dire ? Passons... Le problème linguistique du vannetais moderne est bien posé (avec une réserve pour la p. 42, qu'on éclairera par Les Origines de la Bretagne de L. Fleuriot) et les traits pertinents de ces parlers sont établis par un choix judicieux de faits lexicographiques d'après le précieux ouvrage, trop peu utilisé, de P. Le Roux, Atlas Linguistique de la Basse-Bretagne, dont, mieux que quiconque, M. Le Dù connaît la valeur et les limites puisqu'il a en chantier un nouvel atlas plus conforme aux exigences actuelles. Les dix-huit items étudiés sont illustrés par des cartes très claires et très parlantes tracées par M. G. Couix.

Pour ceux donc qui sauront le vannetais de naissance ou l'auront appris par les ouvrages de M. Mériadec Herrieu (Breton par l'image, Breton parlé) ou les Assimil de M. Fañch Morvanou, le présent travail fournira à la fois une base technique et des textes de pratique écrits dans un vannetais "littéraire" très proche des parlers populaires, pratiquement sans "melting pot", comme cela arrive souvent dans les textes plus récents de Dihunamb. Nous ne pouvons que nous réjouir de cet intérêt porté aux études du breton du sud-est.

Bevar Skourr ar Mabinogi, troidigesh diwar skrid al Lev'r Gwenn, kentekrid ha notennoù gant Fañch Eliza Abeozen. Preder, Flocelin 1980. 42 F.

Abeozen avait traduit dans Gwalarn la totalité des textes appelés (à tort) "Mabinogion". Les "quatre branches du Mabinogi" avaient été rééditées par Preder en 1965, quelques mois après la mort d'Abeozen, avec le texte gallois et la traduction corneille, par Caradad, des deux premières "branches". Cette fois, A. Alan E. Ar Berr a revu soigneusement la traduction et, en particulier, a normalisé, selon les méthodes des éditions galloises modernes, les noms propres. La traduction d'Abeozen a pour elle d'être écrite dans un breton classique très pur et de suivre aussi exactement que possible l'interprétation de Joseph Loth (Les Mabinogion, 1913; réédité par Slatkine Reprints, Paris-Genève-Cex; la réédition des Presses d'aujourd'hui, privée des notes, est sans valeur). Parfois cette interprétation a vieilli, car la philologie celtique a fait des progrès depuis soixante-dix ans, mais sur des points de détail. Il est bon que les Bretons aient dans leur langue ce texte capital et on espère que Preder nous donnera prochainement le reste des récits gallois.

G. P.

NOUVELLES - COURRIER

NAISSANCE

RIWANONE nous annonce la naissance de GWENDOLINE, le 29 septembre, au foyer de leurs parents, M. et Mme Daniel HERVE.

A ce dernier, membre du Conseil d'Administration et Penn-soner du Bagad Dugelez Breiz, et à sa femme, nous souhaitons pour Gwendoline beaucoup de bonheur et de joie.

DECES

- Courant Août, à son domicile, M. Yves OLLIVIER, membre du Bagad Dugelez Breiz,

- Le 25 août à Quistinic, M. Mathurin LE GALLO qui fut membre de notre Association pendant de longues années et qui y amena sa fille Annie. Cette dernière ayant par la suite épousé Jean-Louis CALVE responsable du pupitre bombardés au Bagad Dugelez Breiz.

- Le 14 septembre, le Père HILLION, membre du Collège des Druides Bardes et Ovates de Bretagne, rédacteur de l'Echo trimestriel du Monastère de Run Meno (les Sept Saints), "La Voie d'Avallon",

A toutes les familles et proches parents de ces disparus, Dugelez Breiz présente ses sincères condoléances, souhaitant qu'après les tracas de la vie terrestre, ils aient trouvé dans l'au-delà paix et repos.

DATES A RETENIR

- 11 janvier 1981 Assemblée Générale et Galette des Rois. Cette année auront lieu des élections pour renouvellement du Conseil d'Administration sortant.

- 28 février 1981 Fest-noz annuel à la Salle des Fêtes des Lilas

Cette année nous avons programmé des séances cinématographiques, les dates, heures et films retenus vous seront communiqués ultérieurement.

COURRIER

Suite à l'article de P.L.B. dans notre dernier numéro, nous recevons de Mme S. NOBLET-LACUENNAN ces quelques lignes :

"J'ai été heureuse de voir dans "An Teodeg" mention du gros travail que j'ai effectué l'hiver dernier (et que je continue) sous la forme de chansons nouvelles pour les enfants (p. 16 - Kanaouennou neves evid ar vugale). Mais où j'ai sauté, c'est aux mots "chorale" et "piano" !! D'une part il y a la chanteuse du groupe Tregeriz, Françoise Riou, excellente bretonnante dysouche rurale, et moi aux cordes pincées exclusivement c'est-à-dire à la harpe celtique. Pas de piano. Comme la technique ne nous permettait pas de surimpressions, tout a été enregistré ensemble et d'une seule fois. Quant aux enfants, c'est du "tout venant" de Ffestin ! Ce qui compte c'est le livret qui est intéressant pour tous les apprentis (grand comme petits)."

MADALEN

BAR - RESTAURANT

14, RUE DU PLATEAU — 75019 PARIS

Tél. 205.24.10

RC PARIS 72 A 6221

BAR TENU PAR NOTRE AMI : J. FRISON

CIDRE BRETON

CHOUCHEN

FINE BRETAGNE

CAFE BRIAND

45, Rue Custine

PARIS 18^{ème}

An Teodeg

C.C.P.
DUGELEZ
BREIZ

21.521.80

PARIS

Le Laquiole

CAFÉ - BAR

MAISON VAYSSADE

189, RUE DE PARIS

93 - LES LILAS

Téléphone 845-58-03

R. C. Paris 62 A 6805

POISSONNERIE - SUPERMARCHÉS

Les Viviers - Sté BLOT et Cie

149 rue de Paris 93260 LES LILAS

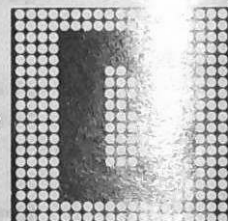
Tél. 845 95 17

même maison : 64 rue de Paris Les Lil

ACCUEILLIR

ECOUTER

CONSEILLER



BANQUE NATIONALE DE PARIS

144, rue de Paris - 93260 LES LILAS

Tél. 843-34-43

LIBRE

LES VERGERS LILASIENS

B. RAPINE

FRUITS — LEGUMES SELECTIONNES

150, Rue de Paris

LES LILAS

844 35-50

Lisez « La Bretagne à Paris »

BREIZ

LIBRAIRIE

DISQUES

10, Rue du Maine - 75014 PARIS

☎ 326.11.58

CAFÉ - TABAC

Repas Ouvriers



Jean-Claude HELLEGOUARCH

Téléphone : 76.04.25

12, Rue Etienne Dolet

LANESTER



an
teoddeg

N° 64

1980

1980

Le numéro 15 F.
Abonnement 50 F.

C.C.P. DUGELEZ BREIZ (Duché de Bretagne) 21.521 80 G PARIS

SOMMAIRE

- An Teodeg	Bonne année ... quand même	Pg
- Patrick LE DESCO	Deux nouveautés musicales du trimestre	Pg 4
- Alan VICTOR	Lavar 07	Pg
- Ar C'hernevad	Société de progres	Pg
- Michel CLEC'H	Fest-noz de Dugelez Breiz	Pg
- B. POULLAOUEC	Hommage à Daniel le Grand The Chieftains	Pg
Goulven PENNAOD	Christian-J. GUYONVARCH "Textes mythologiques irlandais"	Pg
-	La revue des revues	Pg 13
-	Michel MOHRT et le prix "Bretagne"	Pg 14
- G.P.	KERANRO - "Kevrin Kerbrug"	Pg 14
- B. POULLAOUEC	Evelyne BRISOU- PELLEN "La nuit des pierres"	Pg 15
-	Assemblée générale	Pg 15

AN TEODEG

Rédaction - administration 14 rue Esther Cuvier LES LILAS
Directrice de publication Catherine LATOUR
Rédacteur en chef Paul GAINET
Couverture Michel CLEC'H

Périodique N°32787 N° ISSN: 0221-4644
Inscrit à la Commission paritaire sous le n° 59064

REPRODUCTION AUTORISÉE SOUS RÉSERVE DE MENTION D'ORIGINE

Imprimerie ALIN 95 GAGNY

BONNE ANNEE QUAND MEME

Pour traduire l'ambiance tristounette de cette fin d'année 1980, il faudrait, en guise d'éditorial, dessiner sur cette page une Bretagne larmoyante. Qu'il s'agisse du social, de l'économique, du politique ou du culturel, chez nous, comme ailleurs, rien n'est vraiment très exaltant. Ce n'est toutefois pas en le répétant qu'on améliorera la situation; tout au contraire, dans un rappel insistant de la morosité ambiante, chacun pourrait s'exprimer de trouver un prétexte supplémentaire pour rester inactif.

Marqué par des fêtes païennes, chrétiennes ou simplement profanes, pour les hommes de la moitié supérieure de notre hémisphère le solstice d'hiver revient chaque année fournir un gage d'espérance. Les jours cessent de s'accourcir et leur allongement, d'abord modeste, renouvelle la promesse des coloris du printemps comme des magnificences de l'été mais cet espoir resterait vain sans l'effort tenace qui seul permettra d'enranger les récoltes nourricières.

Confiance et travail, c'est vrai pour les hommes, c'est vrai aussi pour les peuples avec la différence qu'aucune date symbolique ne marque le début du soleil ascendant et que la durée du renouveau ne se compte pas en mois mais en générations. Qui donc, dans les années qui ont suivi la dernière guerre aurait consenti à engager le moindre centime dans un pari sur l'avenir de l'Allemagne qui n'était plus qu'un vaste chantier de démolition, de l'Union Soviétique ravagée par Staline tout autant que par la Wehrmacht, du Japon exsangue dont les pléni-potentiaires en jaquette venaient de signer la capitulation que leur tendaient des Américains en bras de chemise? Qui donc? Personne! Aujourd'hui la République fédérale Allemande est devenue la première puissance économique européenne, l'U.R.S.S. ne cesse de conforter ses positions mondiales, le Japon envahit les U.S.A. avec tous les produits de son industrie. Ce n'est pas le temps qui a joué pour eux, le temps est le même pour tous. Ce n'est pas l'aide extérieure qu'ils ont reçue qui les a sauvés, d'autres en ont bénéficié. C'est par eux-mêmes qu'ils ont réussi. Ils ont cru en eux, ils ont lutté, ils sont vainqueurs.

La situation en Bretagne n'est pas très encourageante. Nous ne disposons pas des structures aptes à animer et coordonner pour des résultats positifs l'effort d'un peuple plus spontanément attiré par les escarmouches des francs-tireurs que par les évolutions des corps d'armée. Nous nous heurtons, dans chaque démarche, à un lourd appareil soigneusement monté dont la force d'inertie s'oppose à toute évolution.

Trouver, dans ces conditions, une méthode de travail efficace n'est pas facile. Il n'y a donc pas lieu de s'étonner que certains sont persuadés d'avoir réalisé une révolution quand ils ont écrit un poème, plaqué deux accords de guitare, endommagé un bâtiment administratif ou lancé dans le vide de martiales professions de foi séparatistes. Ce sont là des réactions compréhensibles mais dont l'unique effet est de fournir les preuves répétées d'un infantile politique qui, bien loin de servir notre cause, ne peut que la desservir. Ce n'est pas avec un coup de marteau qu'on forge un clou, avec une lance de varlope qu'on égalise la surface d'une planche, une poussée d'humeur qu'on change l'axe des pôles. Pour réussir en quoi que ce soit, il faut savoir s'astreindre à répéter des gestes fastidieux dont les effets cumulatifs permettent à la pensée de se réaliser en une oeuvre durable. Aussi longtemps que nos individualistes se contenteront de se faire plaisir à eux-mêmes, la charrette restera esbroubée.

D'autres bretons, par chance, ont compris que le succès, même modeste, ne peut être le fruit que d'une action concertée et suivie. Pour rassembler "Kendalc'h", enrichir les collectes de "Dastum", permettre à "Breizh Santel" de relever nos chapelles et nos calvaires, pour assurer la publication d'"Al Liamm", poursuivre l'enseignement du breton par correspondance, multiplier les écoles "Diwan", définir un diplôme universitaire de formation à l'enseignement de la langue et de la civilisation bretonnes, à un niveau moindre, maintenir vivante une association, pour tout cela il a fallu, il faut toujours mener un effort collectif de réflexion et d'action à la fois patient et obstiné. C'est dans cette direction que nous devons marcher. Le chemin est tortueux, encombré de ronces et de cailloux mais c'est lui qui nous conduira à la lumière.

Bonne année, quand même, à la Bretagne!

Bonne année aux Bretons de coeur, de courage et de volonté!

AN TEODEG

DEUX NOUVEAUTES MUSICALES DU TRIMESTRE

Dans le N° 62 d'"An Teodeg" nous parlions de "Kanaouennoù ar Gwerziou evit ar skolioù" édité par "Ar Helenner" (b, rue Beaumarchais, Paris). Cet éditeur a sorti récemment deux nouvelles cassettes accompagnées de leur livret:

"Kanenueu gwenedeg aveid ar vugale" - Ar Helenner, Nos 18-19.
"Riselezed gronvel" - Ar Helenner, Nos 20-21.

Commençons par la deuxième. Ce sont vingt-deux "Kan ha Diskan" chantés par Catherine Haquer et Yvonne Goff de la région de Glomel, des chanteuses de premier ordre qui possèdent une longue expérience. L'autre publication est de loin la plus intéressante car, si nous connaissons assez bien le Kan ha Diskan et un peu les gwerziou, ce genre de chansons souvent humoristiques ne nous est connu que par les recueils et quelques enregistrements de "Dastum". Les chants sont tous issus de la région de Vannes. Les quelque trente titres sont enregistrés par Mme Kervarreg.

Le livret comprend quelques généralités sur l'originalité de la musique bretonne; il mentionne malheureusement quelques mots sur le "tempérament" employé. Le tempérament est la façon de diviser l'octave. La musique classique, la variété, le rock, le jazz emploient un tempérament égal avec des demi-tons égaux entre eux alors que les chanteurs populaires, de Bretagne et d'ailleurs, emploient un système avec des demi-tons inégaux.

La formule mise au point par "Ar Helenner" nous propose pour le prix modique de 30 F. une cassette et un livret comprenant les paroles et les airs notés. Nous espérons donc que l'éditeur pourra persévérer et que d'autres régions seront explorées.

Patrick LE BESCO

L A V A R 07

Après une interruption de quelques années dans la publication de la série "Lavar", "Preder" reprend la parution avec le n° 7. Comme bon nombre des travaux de cette revue bretonnante, ce numéro risque de ne toucher qu'un nombre limité de lecteurs, assez conscients ou simplement courageux pour se mettre à son étude. On y trouvera, comme auparavant, la suite des archives de K.I.S. (Centre de Philologie Normative), consistant en échanges de lettres entre quelques personnes, linguistes ou non, principalement préoccupées de "néologiser". Préoccupation, et occupation, nécessaires pour tous ceux qui croient et /ou oeuvrent pour l'avenir de la langue bretonne et donc, par là-même, pour celui d'une société bretonnante.

L'esprit breton n'étant guère sous l'emprise du souci de cohérence, le semblant d'équation de la phrase précédente ne recueille pas, généralement, l'accord du breton "engagé" (comme la porte des chiottes, suivant l'esprit coprophile d'un mien ami). Qu'importe, ce débat ouvert depuis trop longtemps commence à sentir le renfermé pour que l'on s'y attarde une fois encore.

Le fait que ce numéro, comme les précédents, consiste en la publication de lettres personnelles montre d'ailleurs bien que le souci de l'éditeur n'est pas d'entamer un débat idéologique sur le "néologiser ou pas", mais bien de proposer au lecteur une correspondance épistolaire suivie, le mettant à même de suivre et de juger les diverses démarches permettant d'aboutir à un mot nouveau, dont le besoin s'était fait sentir.

Que restera-t-il de tous ces mots ou expressions forgés à partir d'un besoin immédiat, souvent quotidien, du genre "Merde, c'est vrai, comment on pourrait dire ça". Certains ont déjà été remplacés par d'autres encore plus récemment construits et jugés plus adéquats ou plus pratiques, d'autres n'ont jamais été employés ou ne le seront jamais. Il s'agit en fait simplement de proposer un "répertoire" offrant le maximum de possibilités pour dire le maximum de choses, pour exprimer en et à travers le breton le monde contemporain. Ces mots, une fois créés, n'appartiennent à personne. Ils peuvent choquer le bretonnant de naissance, illettré ou pas, mais ils sont nécessaires. La question n'est pas de savoir si une société bretonnante un jour se verra obligée de les employer, de les faire évoluer etc elle est simplement de proposer et de préparer un matériel lexical, une richesse plus ou moins potentielle que l'on ne trouve pas ailleurs pour l'instant.

Ce travail ne s'adresse pas forcément au peuple breton, quand bien même il vivrait dans sa langue, exprimant par celle-ci le monde culturel de tout occidental moyen; il s'adresse en premier lieu à ceux qui dès maintenant préfèrent ou sentent la nécessité de vivre et de penser en breton du matin au soir et du soir au matin, du bidet à l'université, du travail au bordel. Parler linguistique, physique, philosophie etc... n'est pas le lot de tout un chacun, mais une langue moderne se doit de le faire si elle veut vivre. A un niveau plus quotidien et plus commun, et à brûle-pourpoint, cher lecteur bretonnant, comment dites-vous "interrupteur", par exemple? Le problème est simple. La langue bretonne actuelle, telle qu'on la parle tous les jours, ne suffit pas, ne serait-ce que pour rendre compte de la vie d'un O.S. chez Renault Dans un domaine tout autre, et qui n'a rien de spécifiquement moderne, on trouvera quelques lignes sur la "masturbation". D'une pratique aussi courante sans doute que chez les autres peuples, direz-vous? Et

pourtant nos lexicographes semblent l'ignorer. Il faut alors se livrer à un travail de recherches dans les dialectes, en cette occasion comme dans beaucoup d'autres, pour essayer d'en extirper toute la sève qui aidera elle aussi à nourrir la langue moderne, (signalons d'ailleurs dans ce cas précis l'omission de la savoureuse expression "tennañ e struj").

La somme de recherches et de réflexions livrées dans ce numéro touche donc à des domaines très variés, techniques et scientifiques ou non, et évite ainsi le côté rebutant que le non-initié peut trouver dans ce genre d'ouvrages. Il appartient aux lecteurs de juger eux-mêmes de l'opportunité qu'il y avait à traduire tel ou tel mot, suivant par exemple l'"importance culturelle" de son contenu, de critiquer la valeur de la méthode employée; mais débattre sur la nécessité qu'a ou n'a pas cette partie moderne de la langue, c'est débattre sur la nécessité de la langue toute entière.

ALAN VICTOR

Coll. FREDER Penn Menez Plomelin 29000 QUIMPER - env. 24 F.
C.C.P. 16.093 J Paris

SOCIETE DE PROGRES (fin)

rappeler l'obscurantisme passé qui parlait breton. On a donc chassé les morts de la communauté, mais avec eux la langue nationale et les traditions qui caractérisaient notre peuple; en bref, tout ce qui irrite, qui heurte l'uniformisation souhaitée par "les Français à part entière et qui entendent le demeurer". Dehors les anan ! dehors la langue bretonne ! C'est maintenant chose faite, le maillon a enfin sauté et la chaîne est rompue, la mentalité des habitants de l'Armorique a changé. Selon J.M. Guilcher "la disparition de la langue modifie profondément le comportement spirituel des peuples qui la perdent", cette observation n'indique pas si le résultat en est positif, mais si cela est vérifié, peut-être faut-il voir là la cause de la disparition du culte des morts et l'abandon, par les Celtes que sont les Bretons, de ce qui a fait à travers les siècles leur spécificité.

Paul Valéry assurait : "L'humanité souffre de deux maux, la tradition et le progrès" : pour ce qui concerne la tradition, nous n'avons plus beaucoup de souci à nous faire, elle est restée en panne, sur le chemin de l'histoire, en compagnie de ses bragou braz, de ses pardons et de son brezhoneg, quant au progrès, réjouissons-nous encore, grâce à ses médias, ses pompes et ses oeuvres, il parviendra aisément et rapidement à effacer ce qui reste de l'âme bretonne ... C'est déjà fait !

AR C'HERNEVAD

SOCIETE DE PROGRES

"Quel beau parking vous avez là et, ma foi, bien pratique pour l'installation des forains, n'est-il pas vrai ?". Voilà ce qui a frappé mon ami venu me visiter à Guisriff, profitant d'un périple en Bretagne, en regardant le vaste espace qui entoure la magnifique église paroissiale. En effet, les automobiles doivent être heureuses de se rassembler pour converser sur les difficultés du temps, les craintes suscitées par nos amis arabes à propos du pétrole et des imprudences de leurs maîtres qui, à chaque détour de route, risquent de les envoyer au cimetière des voitures. Justement et puisqu'il est question de cimetière, mais cette fois de celui des humains, faut-il préciser que c'est sur son ancien emplacement que s'étend le fameux parking ?.

Eh oui ! à Guisriff, comme dans la plupart des paroisses bretonnes, les morts ont été exilés à la périphérie du bourg. Question d'hygiène a-t-on prétexté, disons plutôt d'hygiène morale, car, parlons net, ils étaient devenus encombrants ces morts, serrés autour du clocher, symbole de la société rurale. La vue de toutes ces tombes ne cadre plus avec la façon de penser de nos contemporains : Guy Lux, Plastic Bertrand et le "show business" sont incompatibles avec l'"Ankou" !

La civilisation actuelle, venue des USA via Paris, celle qui a "libérés" l'Europe en 1945, tout en culbutant les valeurs traditionnelles, enseigne que la mort est insupportable, donc tout ce qui la rappelle peu ou prou doit impérativement être tué et dissimulé, et chacun de se comporter comme s'il était immortel ! Dans cet ordre d'idées, il est assez plaisant d'entendre nos modernes matérialistes traiter avec dérision nos grands-pères de rêveurs ! Au risque de contrarier tous ces gens, je leur ferai observer que ce sont eux les rêveurs, qui rêvent tant et si souvent qu'ils ne s'avisent pas que leur justification, sur ce coin de terre, n'est faite que de la poussière de tous ceux qui les ont précédés et que la Patrie est la somme de leurs efforts, leurs peines, leurs élan et leurs traditions qui forment le "tout" harmonieux dont ils peuvent se réclamer et dont les morts de tous les temps de leurs lignées sont le ciment.

Ces vérités premières ne paraissent plus si évidentes, fini le temps où les Bretons, à l'instar de tous les Celtes, ne redoutaient guère ce passage obligé qu'est la fin de la vie, assurés qu'ils étaient d'une existence postérieure pleine de félicités, le cimetière n'était que le lieu de dépôt de la "guenille", mais où cependant flottait l'esprit, cette âme qui venait visiter "le corps". Il était donc naturel de lui ménager sa place au milieu du village, n'était-elle pas aussi vivante que les vivants sous une forme différente ?

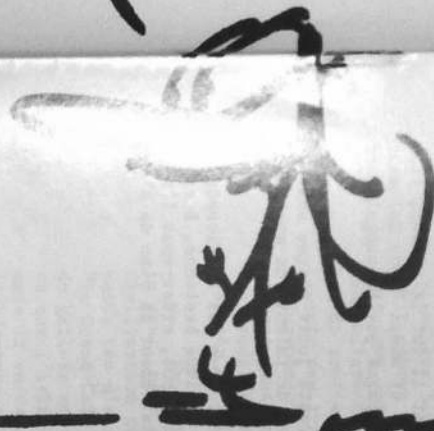
Il y a quelques lustres en Bretagne, on vivait en la compagnie des "anan". Personne n'était réellement surpris de s'entendre rapporter la conversation qu'un voisin ou un parent, avait eu la veille même avec un interlocuteur décédé depuis de longues semaines, pas plus qu'incrédule à l'annonce du trépas indiqué par un inter signe.

Notre Breton de l'ère atomique, tout en étant probablement secrètement ouvert au message de "l'au-delà", feint l'incrédulité, se rit de toutes ces calembredaines, désavoue les Anciens jugés naïfs, ignorants, et c'est pourquoi, à notre siècle de lumière, il convient de renier tout ce qui peut
suite page 6



SONERIEN
DU

AN
DEBREZEZED
SKOUARN



FEST NOZ LES LILAS

28 FEVRIER 1981

SALLE DES FETES . 21 h - 6 h
RUE WALDECK ROUSSEAU . METRO MAIRIE des LILAS

Il est écouté par les admirateurs de "Jeff Beck", "Blue Oyster Cult", "Dire Straits" pour la pureté et la couleur de ses sons ; il est aimé par les amateurs de progressive-folk pour l'originalité de ses airs et il est admiré par les inconditionnels de la poésie car c'est d'un véritable poète que je parle, le poète de la guitare électrique, j'ai nommé DAN AR BRAS.

Du groupe "Mor" au groupe "Stivell" dont il fut le pilier, il a joué avec "Fairport Convention", avec "Higeliu" et aussi "Rory Callaghan". Depuis peu, enfin ! il joue avec lui-même accompagné par Santangelli et Thomas.

Du 1er au 25 octobre dernier, il est resté jouer chaque soir à la Cour des Miracles à Montparnasse ; une heure de talent, de musique et de poésie chaque jour renouvelées.

Vous les spécialisés de la musique rock, vous les handicapés de la musique folk et vous les sclérosés dans la musique bretonne, à savoir le plupart des grenouilles et crapauds de festoù-noz, créez-vous l'occasion d'aller écouter le grand Dan, cela fait tellement de bien de sentir l'esprit.

THE CHIEFTAINS

Le 16 novembre, Les Chieftains ont donné un concert à l'Olympia de Paris.

Un peu surpris par le lieu inhabituel pour un concert de ce genre, le public ne l'a pourtant pas boudé. Bien sûr, ce n'est pas la première fois que l'on voyait Les Chieftains sur scène tant en France qu'en Irlande, mais pour la première fois, ils se sont hissés au point de vue technique d'ensemble, au niveau de leurs disques. Nous avons eu, en cette fin d'après-midi, tout ce que cette réunion promettait.

Matt Molloy égal à lui-même, se surpassant à peine dans un solo extraordinaire dont il a le secret en ce genre de circonstance. Paddy Moloney resplandissant même si son jeu, à force d'être technique et ornementé, en devient un peu haché. Un duo de fiddles, Martin Fay et Seán Kean qui, s'ils ne peuvent rivaliser en justesse et technique fine avec des solistes de concerts classiques, ne sont pas près d'être concurrencés par ces derniers, dans l'ensemble, surtout dans un style tant ornementé.

Un magnifique concert, même si certains regretteront l'intervention de quelques spectateurs au cours de l'entracte au sujet des prisonniers politiques irlandais.

B. POUILLAUQUE

Cet ouvrage, annoncé depuis plus d'un an, était vivement attendu. Le voici donc entre nos mains, fort volume in-4° de 60 + 282 p. d'impression claire et soignée : il ne déçoit pas, ni par sa forme, ni par son contenu.

Il débute par une longue introduction qui fait le point de la littérature de langue française consacrée aux textes mythologiques et épiques irlandais. Depuis longtemps nous avons déploré -- souvent ici même -- le petit nombre des textes disponibles, la dispersion des traductions valables dans des revues parfois difficiles d'accès pour le grand public (essentiellement, la Revue Celtique, Etudes Celtiques et Ogam) et surtout, le peu de confiance à accorder aux livres de grande diffusion prétendant fournir des traductions ou des adaptations. En 60 p. bien documentées, Chr. J. Guyonvarc'h règle leur compte, de façon définitive espérons-nous, en rendant justice à celui qui fut, en son temps, un grand celtisant et un savant modeste, mais dont l'oeuvre est aujourd'hui totalement dépassée, Henri d'Arbois de Jubainville.

En général, le traducteur de Virgile ou d'Homère sait le latin ou le grec, même en France. Il semblait au contraire que dans le phare de la Civilisation qu'est l'Hexagone, il était nécessaire seulement de savoir un petit peu d'anglais pour "traduire" le moyen irlandais et se faire appeler "le Grand Celtisant X" ... (Il en va de même, d'ailleurs, pour ce qui est du gallois ancien, car depuis Joseph Loth ...). Guyonvarc'h a raison de dire que l'irlandais n'a rien d'une langue mystérieuse et indéchiffrable, mais il en va d'elle comme de toutes les langues : il faut l'apprendre et il n'existe pas plus "d'irlandais sans larmes" que de "mathématiques sans larmes". Si mes souvenirs sont bons, c'est vers 1948 que Guyonvarc'h s'est mis à son étude et je ne crois pas trop m'avancer en disant que, depuis, il ne s'est guère passé de jours pendant lesquels il ne lui aurait pas consacré plusieurs heures. Le résultat est évidemment qu'il est devenu l'un des philologues les plus compétents de ce continent dans le vaste domaine de l'irlandais moyen. C'est ce que vient de sanctionner, le 20 octobre dernier, à Lyon, un doctorat d'Etat, dans le jury duquel se trouvaient les Prof. Georges Dumézil, Jean Haudry et Karl Horst Schmidt, c'est-à-dire, le maître des études comparées sur la religion et la société indo-européennes, le principal artisan du renouveau de la grammaire comparée indo-européenne en France, le plus grand spécialiste allemand de celtique ancien : ces juges l'ont reçu parmi eux, et c'est justice. Que cela nous soit l'occasion de lui adresser nos plus vives félicitations.

C'est pourquoi nous pouvons avoir une confiance totale dans les traductions qu'il donne de dix-neuf textes mythologiques fondamentaux et de nombreux textes annexes destinés à les éclairer. Quelques uns regretteront que les originaux n'aient pas été joints, ce qui aurait facilité leur consultation, mais, il était bien peu économique, pour le bénéfice de dix personnes peut-être, de doubler un volume déjà imposant, de même devrait-on se reporter aux éditions irlandaises, anglaises ou allemandes, ou à Ogam, pour les commentaires strictement philologiques. L'auteur dit, trop modestement, avoir fait oeuvre de "vulgarisation", mais une "vulgarisation" de cette qualité, nous en redemandons ! Il est de ceux qui pensent qu'il faut d'abord lire les textes, mais il sait aussi combien ceux-ci sont allusifs et renvoient, les uns aux autres d'abord, à une culture et un mode de vie, ensuite, qui nous sont aujourd'hui étrangers. Pour cette raison, chaque récit est suivi de copieuses notes explicatives, sans lesquelles il serait vain de chercher à entendre le texte et à le replacer dans son cadre : à ce pro-

pos, nous sommes heureux de nous rencontrer avec l'auteur, pour déplorer l'imbécillité de rééditions récentes où les notices et notes des anciennes éditions ont été supprimées, nous voulons dire les Mabinogion de Loth ou l'Epopée irlandaise de Dottin, ce dernier ouvrage devenu caduc par la publication de celui-ci.

Dans les jours qui viennent (déc. 80), la seconde partie, Celticum 11/2, va paraître. Elle contiendra un large commentaire religieux et institutionnel des textes donnés ici. Il n'y a aucune témérité à annoncer déjà, compte tenu des précédents travaux en ce domaine de M. Guyonvarc'h et de Mme F. Le Roux-Guyonvarc'h, que ce sera un ouvrage capital et qui fera date. Les lecteurs de langue française et, parmi eux les Bretons (notons qu'ils, notre peuple est francophone) auront ainsi à leur disposition un ensemble de documents irremplaçable pour mieux connaître le monde celtique et ce d'autant plus que M. Guyonvarc'h annonce la publication d'une chaîne des textes épiques ainsi qu'une importante Littérature mythologique et épique de l'Irlande médiévale.

Goulven J. MOD

Ogam B.P. 574 35007 RENNES (240 F.)

LA REVUE DES REVUES (FIN)

- LA BRETAGNE REELLE

De toute évidence l'éditeur n'appartient pas à ces célèbres deux cents familles dont on parlait tant vers 1936. Depuis vingt-sept ans qu'elle existe, "La Bretagne réelle" livre toujours sur le même papier chandelle des articles intentionnellement rédigés pour hérissier le poil des lecteurs conformistes. Ceux dont l'épiderme est moins sensible parcourront avec profit les critiques de livres et les revues de presse également abondantes. Une feuille qui déchaîne l'enthousiasme ou l'exaspération mais ne peut laisser indifférent.

Abt annuel (10 n°) : 30 F. "La Bretagne réelle" 22300 MERDRIGNAC
CCP 754.82 Rennes - Règlement par chèque bancaire de préférence.

- C A R N

Publié par "The Celtic League" 9 Br. Cnoc Sion, ATH CLIATH 9, EIRE, ce bulletin utilise simultanément les six langues celtiques et l'anglais. Pour en apprécier toute la saveur, la connaissance de sept langues serait donc nécessaire, ce qui limiterait à celui des doigts d'une main le nombre des dégustateurs. En fait, le lecteur moyen pourra se contenter de l'anglais ; si, en plus, il sait le breton, il sera gâté. Le sous-titre "a link between the Celtic Nations" pourrait être modifié pour devenir "THE link between ...", "Carn" étant la seule revue à donner des nouvelles de tous les pays celtiques. Indispensable à quiconque souhaite ne pas se contenter des informations recueillies au "Café-cidre-tabac-épicerie-mercerie" de son hameau natal.

Abt. annuel (4 n°) : 28,50 F. Correspondance et abonnements chez J. GWEGEN
Kervean al liorzou 29235 PLOUENEVEZ-LOCHRIST.

LA REVUE DES REVUES

- ARMOR MAGAZINE

Par l'abondance et la variété des sujets traités, "Armor magazine" est, de loin, la plus riche des revues bretonnes. Elle est en tout cas la seule où l'on se souvienne que, si "l'homme ne vit pas seulement de pain", il a besoin de mâchouiller un quignon de pain de temps en temps. Les problèmes économiques et sociaux y occupent une place importante ce qui en fait, au moins dans ce domaine, un document irremplaçable. Un peu de fantaisie dans la présentation, une meilleure mise en valeur du sommaire seraient appréciés mais il ne s'agit là que de retouches mineures.

Abt annuel (12 mois) : 72,80 F. Armor magazine 7, rue St Jacques BP 123
22400 LAMBALLE CCP 2691.70 Y Rennes.

- A R T U S

Enfin une revue qui ne se moque pas de son public et c'est une revue bretonne. "Chimène, qui l'eût dit ? Rodrigue, qui l'eût cru ?" Au premier regard, c'est propre : beau papier, typographie claire, illustrations de qualité, mise en page raffinée. On a tout de suite envie d'acheter. On achète. On lit et -oh l' divine surprise !- on en a pour son argent. "Artus" n'est pas un paquet de lessive d'aspect tentateur mais à moitié vide. Le choix des sujets pourra surprendre parfois mais la qualité de l'écriture séduit toujours et ne laisse aucune place au médiocre. Un rien "intellectuel" peut-être, qu'importe, c'est si flatteur d'être pris pour moins sot qu'on n'est. Sans nul doute avec "Artus" nous tenons la plus belle revue culturelle de Bretagne. A aider d'urgence avant que l'éditeur, par manque de moyens, ne soit amené à baisser les bras en tenant pour acquis qu'en Bretagne seuls les imbéciles ont droit à la parole.

Abt annuel (4 n°) : 60 F. JL PRESSENSE 13, quai de la Fosse NANTES (44)
CCP 4000.37 G Nantes.

B R E I Z H

Nul parmi les membres de notre association ne devrait ignorer l'organe de la Confédération "Kendalc'h" qu'ils peuvent consulter à notre permanence. Disons donc que cette présentation s'adresse plus spécialement à nos autres lecteurs. A feuilleter la collection on garde l'impression que pour "Breizh" la culture bretonne se limite un peu trop à la danse, la musique et la littérature. Un peu d'audace, chers amis, nous ne sommes pas si pauvres que cela. Il reste encore du chemin à parcourir pour que "Breizh" devienne la véritable revue populaire de la culture bretonne d'aujourd'hui, celle dont un Breton en voyage à l'étranger aimerait faire cadeau à ses hôtes avant de prendre congé.

Abt annuel (11 n°) : 50 F. BREIZH Le Pradi Trédion 56250-ELVEN
CCP 2135.53 V Rennes.

suite page 12

MICHEL MOHRT et le Prix "BRETAGNE"

Le prix "Bretagne" vient d'être décerné à Michel Mohrt pour l'ensemble de son oeuvre. Voilà une récompense littéraire qui devrait faire l'unanimité. Nous sommes heureux de prier le lauréat d'agréer nos félicitations et de remercier les membres du jury d'un choix qui les honore.

"Breton par toutes les fibres de (son) être" comme il le proclame dans "La maison du père", Michel Mohrt fit une entrée indirecte en littérature à l'âge de quatorze ans. Elève de troisième au lycée de Brest, il avait comme surveillant Jakez Riou qui lui parla un jour de l'énorme bouffonnerie qu'il écrivait sous le titre de "Gorsedd Digor". A la demande de Jakez Riou, Michel Mohrt se chargea de l'illustration et connut tout gamin la fierté de voir son nom associé à celui de l'auteur.

Depuis lors, Michel Mohrt a conquis la vedette et se classe parmi les meilleurs auteurs contemporains. Son oeuvre s'impose à l'attention par une langue pure au service d'une riche imagination et d'une sensibilité discrète. Dans notre numéro 61 (avril 1980) nous avons publié une traduction d'une postface à une édition en langue tchèque de "La prison maritime" ce qui nous valut un nombreux courrier de lecteurs désireux de mieux connaître un écrivain que sa pudeur pousse loin des faisceaux des projecteurs. Nous pensons donc répondre à une attente en donnant la liste des ouvrages de Michel Mohrt :

Le répit, Mon royaume pour un cheval, Les nomades, Le serviteur fidèle, La prison maritime, La campagne d'Italie, L'ours des Adirondacks, Deux indiennes à Paris, Les moyens du bord, Les intellectuels devant la défaite de 1870, Montherland homme libre, Le nouveau roman américain, L'air du large, Un jeu d'enfer, Marin La Meslée, Le cavalier de la nuit traduit de Robert Penn-Warren, La marche de nuit traduit de William Styron.

Michel Mohrt vient enfin de présenter en quelques dizaines de pages un recueil de photographies concernant la vie et la mort des grands paquebots qui sort en librairie sous le titre qui s'imposait : "Paquebots".

KERANRO -- Kevrin Kerbrug* --

Si certains Rohan se sont plus servi de la Bretagne qu'ils n'ont servi celle-ci, ce n'est pas le cas de la Comtesse L. de Rohan-Chabot : son patriotisme ardent ne saurait être mis en doute et nombreux sont ceux qu'elle a aidés, avec autant de discrétion que de générosité, lors de années noires qui ont suivi la guerre. C'est pourquoi on voudrait pouvoir dire beaucoup de bien de ses oeuvres. Hélas, jamais on n'aura tant donné raison à Gide : les bons sentiments ne font pas de bonne littérature ... De ce recueil de poèmes et de théâtre, on ne retiendra guère que le poème "Glac'har, keneil koz". La pièce policière "Eured al Logodenn" est à Agatha Christie ce que Dely est à Proust (1) ... Et il est bien dommage que le premier vers du volume commence par une faute de breton que Marcharid Gourlaouen condamnait dès sa troisième leçon : "Savet eo eur steredenn"

G. P.

1/ Perak ho peus lazet an dimezell Karmen ? - Peogwir e karen re anezi."
(Pourquoi avez-vous tué Melle Carmen ? - Parce que je l'aimais trop !)"
sic ! On va pleurer dans les nobles chaumières

* 150 p. 48 F. Chez l'auteur Mme de Rohan-Chabot CCP Paris 1040.43 W

Evelyne BRISOU - PELLEN

" LE MYSTERE DE LA NUIT DES PIERRES "

C'est de par mes occupations professionnelles que ce livre m'est tombé entre les mains. Je m'en suis méfié comme de tous les livres - et ils sont nombreux - qui s'adressent aux enfants et qui parlent de la Bretagne. Celui-ci est tout autre. C'est l'histoire, inspirée de celle de "Bilbo le hobbit" de Tolkien, d'un voyageur qu'Evelyne Brisou Pellen fait évoluer dans l'ambiance mystérieuse de la Bretagne des loups-garous, des korrigans et des enchanteurs mais aussi des paysans et des meuniers. Un très bon livre pour les enfants à partir de onze ans et dont je recommande la lecture à tous les adultes.

B. POULLAQUEC

Ed. de l'Amitié - G.T. Hageot - Paris 1980 - 155 p. - env. 20 F.

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DU GELEZ BREIZ

RAPPORTS MORAL ET FINANCIER ELECTIONS DU CONSEIL D'ADMINISTRATION

DIMANCHE 11 JANVIER 1981 A 15H

A LA SALLE ST LOUIS RUE H BARBUSSE AUX LILAS METRO MAIRIE DES LILAS

GALETTE DES ROIS MUSCADET
CHANTS DANSES MUSIQUE BRETONNE-ECOSSAISE
AMENEZ VOS AMIS ILS SERONT LES BIENVENUS

MADALEN

BAR - RESTAURANT

14, RUE DU PLATEAU — 75019 PARIS
Tél. 205.24.10 RC PARIS 72 A 6221

BAR TENU PAR NOTRE AMI : J. FRISON

CIDRE BRETON
CHOUCHEN
FINE BRETAGNE

CAFE BRIAND
45, Rue Custine
PARIS 18^{eme}

An Teadeg

C.C.P.
DUGELEZ
BREIZ
21.521.80
PARIS

Le Laquiole

CAFÉ - BAR

MAISON VAYSSADE

189, RUE DE PARIS
93 - LES LILAS
Téléphone 845-58-03 R. C. Paris 62 A 6805

POISSONNERIE - SUPERMARCHÉS

Les Viviers - Sté BLOT et Cie

149 rue de Paris 93260 LES LILAS

Tél. 845 95 17

même maison : 64 rue de Paris Les Lilas

ACCUEILLIR
ECOUTER
CONSEILLER



BANQUE NATIONALE DE PARIS
144, rue de Paris - 93260 LES LILAS
Tél. 843-34-43

LIBRE

LES VERGERS LILASIENS

B. RAPINE

FRUITS — LEGUMES SELECTIONNES

150, Rue de Paris LES LILAS 844 35-50

Lisez « La Bretagne à Paris »

BREIZ

LIBRAIRIE
DISQUES

Breiz, 10, Rue du Maine - 75014 PARIS
☎ 326.11.58

CAFÉ - TABAC

Repas Ouvriers



Jean-Claude HELLEGOUARCH

Téléphone : 76.04.25

12, Rue Etienne Dolet

LANESTER